HENRI POULIOT

LÉGIONNAIRE

THE LIBRARY OF
York University
SPECIAL COLLECTIONS

HENRI POULIOT

LÉGIONNAIRE!...

Histoire *véridique* et vécue d'un Québecois *simple soldat* à la LÉGION ÉTRANGÈRE

AVEC PRÉFACE DE JEAN-CHARLES HARVEY

Il est sur son sentier si dur de revenir
Quand chaque pied saignant se heurte au souvenir.
LAMARTINE.

Tous droits réservés

QUÉBEC

1931

Digitized by the Internet Archive
in 2014

https://archive.org/details/legionnairehisto00poul

LÉGIONNAIRE!...

Histoire véridique et vécue d'un Québecois *simple soldat* à la
LÉGION ÉTRANGÈRE

HENRI POULIOT

LÉGIONNAIRE!...

Histoire *véridique* et vécue d'un Québecois *simple soldat* à la LÉGION ÉTRANGÈRE

AVEC PRÉFACE DE

JEAN-CHARLES HARVEY

Il est sur son sentier si dur de revenir
Quand chaque pied saignant se heurte au souvenir.
LAMARTINE.

Tous droits réservés

1931

S
P60
Spec
Coll.

PRÉFACE

Le soldat qui a inspiré ce livre a-t-il gardé un mauvais souvenir de ses cinq années de Légion étrangère sous le ciel d'Afrique? Peut-être pas autant qu'il en a l'air. S'il grogne contre la discipline, contre les traitements infligés et contre l'éternel "cafard" de l'exilé, il imite en cela les subordonnés militaires de tous les temps et de tous les lieux, qui restent un peu écoliers malgré l'âge et l'expérience et pour qui le sergent a pris la place du pion détesté ou redouté. Chose certaine, la vie n'est pas toujours gaie au régiment, et les faits racontés ici se rapprochent plus du drame que du vaudeville.

Des hommes de fer sous une discipline sévère, des sans-patrie, des sans-foyer, des déshérités du sort, des citoyens en rupture de ban, des bohêmes portés sous le drapeau par esprit d'aventure, des inadaptés conduits hors de la société civile par leur caractère ou leur tempérament, d'anciens coupa-

bles cherchant refuge contre la justice ou le déshonneur, des mélancoliques, des violents, des insoumis, une douloureuse humanité poursuivie par le mauvais destin, des âmes parfois en révolte contre elles-mêmes et contre l'autorité, mais toujours subjuguées, toujours rompues à l'obéissance et à l'ordre, des cohortes de héros pour lesquelles le combat, le sang et la mort ne comptent plus, mélange de noblesse et de déchéance, d'insubordination, de sacrifice, de dévouement et d'endurance, telle est en résumé l'impression première qui se dégage de la lecture des pages vivantes que j'ai le plaisir de présenter aujourd'hui au public.

Le héros du Légionnaire *ne prétend pas avoir les vertus et la patience des héros du martyrologe romain. Par les anecdotes qu'il raconte et les réflexions qu'il suggère, il offre généralement le tableau émouvant d'une vie de soldat rongé par l'ennui, regimbant contre les règlements et les sanctions, rusant avec les sous-officiers pour éviter des punitions et ne trouvant parfois l'oubli que dans les rêves d'évasion, l'ivresse et la chasse aux tribus non pacifiées. Il reste d'autant plus intéressant qu'il est plus humain. Quand il exprime, avec une insistance qui serre le cœur, l'amertume qu'il a gardée des excès de rigueur et des pénitences infligées sans discernement et, plus rarement, avec une sorte de sadisme, l'indignation, la douleur ou la haine*

de milliers d'hommes rugissant comme des fauves dans une cage, il acquiert à nos yeux le prestige étrange du mécontentement porté jusqu'à la passion.

Reste à savoir si ce mécontentement ne l'aveugle pas parfois sur les mobiles et les intentions qui animent l'humanité spéciale dont est faite la Légion. Est-ce un témoignage froid et objectif que nous entendons de sa bouche? Je me suis posé souvent la question en lisant ces récits que M. Henri Pouliot, l'auteur du Légionnaire, *a redigés sous sa dictée.*

Pour bien rendre justice au héros, il faut savoir lire entre les lignes. Sous l'abondance des faits pénibles, je ne vois rien, dans ce volume, qui vise à entamer les réalités les plus hautes et les plus belles de la Légion. Celle-ci n'est ni une prison ni un pénitencier. Dans son principe, son haut commandement et ses résultats généraux, elle demeure l'une des plus bienfaisantes institutions militaires du monde. Si elle renferme un grand nombre de déchets sociaux, elle compte aussi des types d'hommes remarquables par leur esprit, leur cœur, leur bon vouloir, et à qui le goût des aventures extraordinaires confère de la grandeur et de l'originalité.

* * *

Vivant dans le journalisme depuis quelques années, M. Henri Pouliot s'est révélé bon reporter

en notant et réunissant en volume les souvenirs du légionnaire. Il a causé souvent avec celui-ci; il l'a questionné, transquestionné, étudié; il en a tiré des précisions, des dates, des noms; il a observé son caractère, ses habitudes et ses manies. Ce travail préliminaire accompli, il nous en garantit l'authenticité. Sa rédaction est claire, limpide, savoureuse et souvent bien spirituelle. C'est du reportage qui fascine par sa vive allure, son abondance de faits-divers, son choix exquis d'anecdotes, son originalité, son pittoresque de détail et son absence complète de banalité.

Si la première qualité d'un livre est de soutenir l'intérêt jusqu'au bout, l'auteur la possède d'emblée. C'est là un compliment qu'on ne saurait faire à bien des écrivains. Quand on sait narrer de cette façon, on peut se permettre des négligences de style, des insuffisances de technique, des commentaires importuns et des défauts d'ordonnance: ces peccadilles sont noyées dans la rapidité d'une lecture qui passionne.

Ajoutons que Légionnaire *vient à son heure. Le neuf mars dernier, on célébrait le centenaire de la création de la Légion étrangère.*

C'est vers cette date que l'auteur me soumit son manuscrit et me pria de lui dire ce que j'en pensais. Et son livre paraît au moment où la France se rappelle les services signalés que lui ont rendus, sur

son territoire colonial et dans ses protectorats, les braves et impétueux soldats qui sont venus, de toutes les parties du globe, se réunir dans son sein pour souffrir, combattre et mourir pour elle.

Les militaires des régiments étrangers sont, dans la bataille, aussi redoutables que les plus valeureux des régiments français. En février 1906, le président de la république signait un décret conférant au drapeau du 1er régiment de légionnaires la croix de la Légion d'honneur, "en récompense des nombreux exploits accomplis par la Légion étrangère, partout où la France a eu besoin de planter le drapeau de la République, au Tonkin comme au Dahomey, à Madagascar comme dans l'extrême-sud algérien et pour reconnaître les actes de dévouement, de courage et d'abnégation qu'une troupe toujours sur le pied de la guerre rend à la patrie dans la défense de son domaine colonial".

Cette citation venait huit ans avant la déclaration de la grande guerre. C'est surtout de 1914 à 1918 que la Légion, par son courage inouï, son élan magnifique, son mépris du danger et son sang versé mérita l'admiration et la reconnaissance de la France. Avant cette date, son drapeau glorieux portait les noms de Sébastopol, Kabylie, Magenta, Cameroun, Extrême-Orient, Dahomey et Madagascar; après, c'est le nom de la France qui doit y

flotter aux souffles puissants du sacrifice et de la victoire.

Pour tant de beaux souvenirs, la France maintient sa Légion plus fortement que jamais. Par là, elle conserve non seulement des bataillons précieux pour elle, mais elle donne à une partie de l'humanité souffrante un refuge contre bien des déchéances et un lieu de relèvement par le courage, la discipline et le combat. Comme l'écrivait un militaire français, "la France s'est montrée largement accueillante pour tous les déshérités de la vie, pour tous les malheureux que les duretés de l'existence ont momentanément abattus. Sans les interroger sur leur passé, elle demande seulement à ceux qui viennent lui offrir leurs services de respecter à l'avenir le contrat qui les lie à leur nouveau drapeau. En échange, elle leur offre la possibilité d'oublier, de commencer une vie nouvelle, toute d'action, d'énergie et d'honneur. Dans les rangs de la Légion, l'évêque espagnol fraternise avec l'ancien banquier, l'ex-général américain avec le jeune évadé de l'école des cadets, le magnat hongrois avec le déserteur bavarois... Unis dans un profond sentiment de reconnaissance, ces rescapés de l'existence se montrent tous les jours prêts à verser leur sang et à donner leur vie pour accroître le prestige du nom et du drapeau de la France".

Que le légionnaire ne soit pas heureux, qu'il souffre des affronts, des bévues et même des injustices de quelques sous-officiers, cela ne saurait surprendre personne. Le pauvre rescapé de la société civile qui entre dans la Légion étrangère n'y va pas chercher le bonheur, mais l'oubli, le refuge et le recommencement d'une vie désaxée. Quand je vois un individu, le front courbé sous la honte, l'âme serrée dans un désespoir, s'acheminer vers ces institutions qui le séparent du monde et le vouent à l'abnégation de sa volonté, je ne puis m'empêcher de penser à ce récit biblique où un ange se tient, une épée de feu à la main, à la porte du jardin enchanté, et regarde s'éloigner dans la douleur l'homme et la femme condamnés désormais à remonter péniblement, vers le bonheur perdu, par la lutte, la souffrance et le travail de toute une vie. Mais il y a, dans ce tableau, tant d'humanité, tant de larmes fécondes, tant de passion qui bout, que je ne puis me défendre d'un sentiment profond de sympathie et peut-être d'amour pour ceux qui souffrent après avoir mérité de souffrir.

JEAN-CHARLES HARVEY.

AVANT-PROPOS

Le récit qu'on va lire, dans les pages qui suivent, n'est pas imaginaire. C'est une histoire vécue, une aventure qui n'a rien de commun avec les fantaisies plus ou moins romancées que l'on a écrites sur le sujet jusqu'à ce jour.

Le héros de ce livre existe *en chair et en os*. C'est de sa bouche même que j'ai tiré tous les faits que je raconte. Je me fais garant de l'authenticité et de la véracité de ce témoin. Si extraordinaires que soient les péripéties de ce drame de cinq années de service à la Légion, je ne les ai consignées qu'en demeurant scrupuleusement *dans le vrai*.

Nous en avons, tous deux, éliminé, cependant des incidents intensément intéressants, des situations étranges et dramatiques, des événements poignants ou inimaginables, que nous n'oserions pas dévoiler au public. Nous ne voulions pas

créer chez lui une impression mauvaise ou préjudiciable à une cause bonne en elle-même ou à ceux qui la défendent. En cela nous croyons avoir usé de tact et de discrétion.

Dieu sait pourtant tout ce que nous aurions pu raconter d'extraordinaire, par exemple, sur le fameux *système D*, si cher au Légionnaire et dont il use parfois avec un talent voisin du génie.

Le système D se résume à ces mots: "Tous les moyens sont bons, pourvu qu'on arrive à sa fin." Le facteur moral n'y entre pour rien. Quand il s'agit, pour le Légionnaire, de se tirer d'une impasse, d'éviter un grave danger, de se soustraire à une punition, d'écarter un châtiment, plus rien n'existe que l'effort de toutes les facultés, munies de toutes les armes du bien et du mal, pour sauver sa peau. Ce soldat d'infortune a pour devise: "Débrouille-toi! quel que soit le mal à commettre ou le péril à courir."

Mon héros lui-même a usé du système D dans une circonstance inoubliable. Il y eut tellement de succès qu'il regrette de ne pouvoir le raconter ici. Rappelons toutefois que les faits ainsi omis ne s'apparentent nullement aux *pures fictions* dont usent et abusent ceux qui écrivent sur la Légion.

Quelques lecteurs friands de sensation regretteront peut-être ces omissions. Nous les conso-

lerons en leur disant que les faits notés dans ce livre sont déjà assez sensationnels; ils suffisent à l'intérêt du récit et nous dispensent du remords que nous aurions à relater des événements de nature à causer du préjudice à plusieurs sans profit pour personne.

Écrit sans prétention littéraire et sans intrigue romanesque (il n'y en a pas à la Légion), ce livre contient l'histoire toute simple d'un *Légionnaire québecois*. Il est intégralement, parfois audacieusement vrai. En cas de contradiction, nous pourrions préciser les dates, nommer les personnes, spécifier les circonstances. Si quelques dons de l'écrivain manquent à l'auteur de ces lignes, on ne pourra sûrement douter de sa sincérité.

Là-dessus, je laisse la parole à mon héros, dont je ne suis que le modeste porte-voix.

HENRI POULIOT.

* * *

Et voici ce que le légionnaire F... me raconta...

Rêves d'avenir

DÉCISION ET DÉPART

Dès ma tendre enfance, je ne rêvais que d'aventures lointaines et d'exploits périlleux. Cette passion, avec la jeunesse, devint irrésistible et responsable en plusieurs occasions, je l'avoue, d'inconséquences qui me furent néfastes.

Aussi, un beau jour, en dépit de mon jeune âge (19 ans), je partis brusquement pour la France, avec l'idée bien arrêtée, j'allais dire la farouche obstination, quoi qu'il arrivât, de m'engager dans... LA LÉGION ÉTRANGÈRE!

Avec mon caractère, je n'étais pas homme à reculer.

Et pourtant, je ne connaissais rien de cet avenir mystérieux, je n'avais pas songé un seul instant à la profondeur de ma bêtise ni à la possibilité des amères déceptions qui m'attendaient; il me suffisait d'être décidé.

Après une merveilleuse traversée, agrémentée d'incidents de voyage plutôt agréables, nous touchions, l'un des derniers jours de mai 192. . ., les côtes de Cherbourg.

Il était environ cinq heures.

Un temps clair, une mer d'huile toute parsemée de paillettes d'argent et les reflets dorés d'un beau soleil couchant donnaient aux flots calmes de la rade et aux alentours un aspect éblouissant.

Accoudé au bastingage, délicieusement baigné dans ces flots de lumière, j'attendais, bagages à mes pieds, le moment de débarquer.

Et tout en admirant le superbe panorama offert à ma vue, je songeais avec joie, à cette heure d'illusion, aux aventures qui me hantaient et qui viendraient, nombreuses et belles, à n'en pas douter, charmer mon existence et remplir mes cinq années de service, données de gaîté de cœur à la Légion et à la FRANCE!

Un sentiment de fierté me gonflait à l'égard du drapeau tricolore, pour lequel j'ai gardé et garderai toujours le plus grand respect, surtout quand j'éloigne de lui certaines questions de service et les injustices criantes qui m'étaient réservées.

J'allais être SOLDAT, j'allais me battre pour une cause juste, pour de nobles motifs, pour une

grande nation et rien autre chose ne me préoccupait.

Je me sentais *grandi* en face de mon rêve, si près de se réaliser, mais dont le réveil allait être terrible et longuement douloureux...

Un cri strident et prolongé de la sirène me tira de mes songes et le débarquement s'effectua après la visite obligatoire des papiers, des bagages et du médecin.

Une heure plus tard, un taxi me déposait à la porte d'un luxueux hôtel de second ordre, pompeusement appelé par une majestueuse enseigne: "Le Grand Balcon"!

Mon dîner expédié, j'abordai le gérant et m'informai immédiatement auprès de lui de l'endroit où se trouvait le bureau de recrutement de la Légion.

Il eut un moment de *muette surprise* et d'étonnement qui le fit hésiter à répondre et que j'attribuai alors à ma façon de parler sa langue ou de m'être présenté devant lui.

Il me donna tout de même l'adresse avec un air ahuri sur lequel j'allais l'interroger, lorsqu'il me quitta brusquement, après avoir levé les épaules et m'avoir jeté le regard de compassion qui convient généralement à ceux qu'on trouve *très à plaindre ou en danger.*

Cet incident m'invitait à sortir de l'hôtel et j'en profitai pour visiter la ville. Son cachet particulier et sa nouveauté pour moi, dissipèrent, pour quelque temps du moins, la mauvaise impression que m'avait laissée cet homme que je qualifiais intimement d'absurde et d'âne bâté.

J'errai longtemps à travers la cité et il était déjà tard quand je songeai à prendre le repos dont j'avais besoin.

PRIÈRE ET VERTIGE

Je me réveillai, le lendemain, tout remis de mes fatigues, frais, dispos et prêt, sans appréhension aucune, pour la grande bataille, puisque je considérais mon engagement comme le prélude d'actions héroïques et de glorieux combats.

Il était sage de demander, à cette heure décisive, un appui supérieur et les grâces d'en Haut.

Je prévoyais, d'ailleurs, l'absence probable de tout secours religieux à l'avenir et je jugeai digne et profitable d'aller m'agenouiller devant le Maître de toutes choses et le Commandant suprême de toutes les légions...

J'entendis la messe avec une ferveur inconnue jusque-là, non sans remarquer, cependant, la présence, à mes côtés, d'un officier français, estimable déjà par la façon dont il commençait ses

journées et que j'étais destiné à revoir un peu plus tard.

Le moral remonté entièrement par l'Auteur et la Victime du plus grand des Sacrifices, je me dirigeai, après un substantiel déjeuner, à neuf heures et trente, vers *le bureau de recrutement.*

Et soudain, sans m'expliquer pourquoi et comment, malgré le réconfort éminent reçu de mon Créateur, malgré le mirage de mes rêves d'avenir, malgré les illusions romanesques dont je m'étais nourri et les chimères que j'avais caressées, ma démarche devint indécise, tâtonnante, incertaine et vacillante.

Je sentis en moi, sous l'assaut impétueux des visions d'antan, de tous les êtres chéris et des fantômes du passé, une immense tristesse m'envahir et des flots d'émotion indéfinissable me noyer le cœur...

La gorge serrée, la tête en feu et l'âme étreinte, je venais de voir, en un tableau rapide et saisissant, toute l'atrocité d'une pareille séparation; l'amputation radicale, pendant cinq ans, de toutes les attaches et affections antérieures; la lourdeur écrasante de l'exil, loin, pour jamais, peut-être, de la tendresse des miens et de la douceur du foyer; la souffrance, la maladie et la mort, lamentable, sans amis, sans parents, sans consola-

tions, seul, au milieu de l'indifférence et de la froideur étrangères !. . .

Et ces images navrantes, ces apparitions accablantes, passaient et repassaient sans cesse en mon esprit, malgré tous mes efforts pour les éloigner et les arracher de mon être oppressé. . .

Ah ! quelles minutes et combien la seule évocation m'en est encore pénible et inoubliable !. . .

Je repoussai enfin l'angoisse qui m'avait si brutalement assailli et m'armant de tout mon courage, je franchis, en quelques enjambées, la distance qui me séparait des portes ouvertes à mon fatal destin.

LÉGIONNAIRE !. . .

Le Commandant était occupé.

Pour tromper l'attente, j'examinai la "dactylo" jolie, d'ailleurs, à la frimousse affriolante et bien française.

Elle m'avait ouvert la porte, indifférente, et reprenait, sans se soucier de ma présence, la tâche interrompue.

Je m'amusais à suivre du regard, sur les touches du clavigraphe, la course des petits doigts roses et délicats, quand je fus tiré de ma contemplation par la belle voix grave d'un officier français qui me dit: "Voulez-vous prendre la peine d'entrer, Monsieur ?"

Il m'indiqua une chaise et m'invita, sans autres détours, à lui exposer le motif de ma visite.

"Mon Dieu, Monsieur, c'est tout simple: je voudrais m'engager à la Légion Étrangère. J'en ai entendu dire *du bien* dans mon pays et je désire en faire partie... Bref, je veux être soldat, mais surtout *Légionnaire !*...

Il me regarda attentivement, puis me fixa comme pour faire remonter à sa mémoire le souvenir d'une rencontre ou d'une ressemblance.

Son attitude me figea sur mon siège et me scella momentanément les lèvres.

—Je crois vous connaître, repliqua-t-il, et j'ai dû vous voir déjà quelque part; votre visage ne m'est pas étranger".

—C'est à peu près impossible, Monsieur; j'arrive tout droit de l'Amérique, ou plutôt du Canada, et ne suis sur le sol de France que depuis hier. J'entre dans ce bureau pour la première fois."

—Ah ! mais, j'y suis... N'étiez-vous pas à la messe, ce matin ?"

—En effet, Monsieur."

—Alors, c'est vous qui étiez à côté de moi ?"... Et vous voudriez vous engager à la Légion ? Mais vous êtes fou, mon ami, *complètement fou !* Qui vous a fichu une idée pareille ?...

Et d'abord, savez-vous ce que c'est que la Lé-

gion ? Non n'est-ce pas ? Eh ! bien, je vais vous le dire:

C'est un refuge de malfaiteurs et d'aventuriers venus de tous les coins du globe; un repaire de voyous et de bandits sortis, mais le plus souvent échappés de prison; un mélange d'escrocs, de voleurs, de faussaires, se soustrayant par cet engagement facile, *qui n'exige aucun papier*, aux recherches policières de leur pays; des assassins fuyant l'échafaud ou la justice; des êtres "déclassés" enfin, porteurs, pour la majorité, de tous les germes du vice, de tares ineffaçables ou de terribles secrets, cachant, *sous les faux noms* qu'ils donnent, la turpitude de leur passé et allant enfouir, dans les montagnes du Maroc et les profondeurs de l'Algérie, le mystère de leur vie souillée, misérable et souvent désespérée. . .

Pour quelques-uns,—la minorité,—c'est l'endroit choisi pour ensevelir dans l'oubli et dans la vie rude, les douleurs intimes qui les déchirent ou les mystérieuses erreurs qui les ont brisés parfois pour toujours et séparés de la société, où ils ne peuvent ou ne veulent plus vivre !. . .

Et vous, un jeune homme recommandé par *le consul* de votre pays, qui me paraissez respectable, d'une éducation soignée et de bonne famille, vous iriez vous perdre parmi cette canaille, dans ce capharnaüm d'êtres hétéroclites et déchus ?

Mais, voyons ! Vous ne savez pas ce que vous faites... Et si j'ai un conseil à vous donner, c'est de renoncer à cette folie et de vous en *retourner chez vous !...*

Vous êtes trop jeune et vous avez l'air trop propre pour une pareille équipée...

Partez !... C'est le conseil que je vous donne !...

Et il se tut.

—Impossible, Monsieur l'officier, ma décision est prise. Après m'être rendu jusqu'ici, j'irai aussi jusqu'au bout... Sans douter de votre parole, il se peut que vous me fassiez le tableau plus noir qu'il ne l'est et la situation plus sombre que la réalité... Ma jeunesse, mon inexpérience, votre opinion favorable de ma moralité, vous inspirent des craintes sur mon sort et sur mes ressources d'ambition, d'endurance et de courage... Il ne doit pas y avoir que des soldats, là-bas; il y a aussi *des officiers*. Après tout, les uns et les autres sont des *humains* et l'on ne doit pas ignorer, même en ce milieu, tout sentiment de tolérance et de justice élémentaire ?"...

Son discours, malgré toute la chaleur qu'il avait mise à me le débiter, n'avait pas atteint le but visé; il n'avait servi qu'à m'ancrer davantage dans ma résolution et à rendre plus "entê-

tés" encore mes désirs de hasard, de mystère et d'inconnu.

LA SIGNATURE !. . .

Aussi, malgré la véhémence de ses protestations et la véritable éloquence qu'il mit à vouloir me dissuader de mes projets, je signais, quelques minutes plus tard, *mon funeste et fatal engagement.*

Sur un signe du Commandant, un grand type osseux et voûté m'avait conduit dans un bureau voisin. Il m'y fit remise de plusieurs pièces militaires, dont une feuille de déplacement, un bon de chemin de fer, et d'une formule, la plus importante, celle que je devais signer: *le serment de fidélité à la France !*

"Lisez-le soigneusement, me dit-il, c'est le document le plus sérieux de tous, la pièce essentielle du dossier, le principe fondamental de votre engagement."

Était-ce l'effet tardif des paroles du Commandant qui se mirent à résonner à mes oreilles, le spectre de la solitude surgissant tout-à-coup devant moi, l'abstinence totale, à l'avenir, de la moindre affection, et l'image lointaine des miens qui me remuaient jusqu'au fond de l'âme ? je ne saurais préciser. . . Mais je devins agité et bouleversé à l'extrême. . . La feuille tremblait si fort

entre mes doigts et les lettres dansaient si affolées sous mes yeux, que je fus incapable d'abord de les lire.

L'homme s'aperçut de ce trouble, dont la nature lui échappait, puisqu'il crut bon de me faire remarquer que la formule du serment était imprimée dans plusieurs langues et que je n'avais qu'à choisir celle qui m'était la plus familière.

En face des textes allemand, russe, chinois et autres, cet avis me fit sourire, me permit de maîtriser mon émoi et de reprendre ma lecture.

De toute cette suite de mots une seule phrase m'est restée dans la mémoire: "*J'irai là où l'on m'enverra, sans plaintes et sans murmures; et je jure de servir le drapeau tricolore avec honneur et fidélité pendant toute la durée de mon engagement.*"

On me présenta l'Évangile et je fis serment.

J'étais militaire et indubitablement... *Légionnaire !*

PARIS

De suite, je reçus des ordres: "Vous prendrez le train, ce soir, à 19h.45, en direction de Paris. Voici dix francs pour subvenir à vos besoins durant votre voyage, c'est-à-dire pour ce soir et la journée de demain.

"Demain soir, vous prendrez le train de 17 h., à la gare de Lyon, direction Marseille, et vous de-

vrez vous présenter au Fort Saint-Jean, de cette ville, dans l'avant-midi d'après-demain. Allez !.. Et n'oubliez pas que vous êtes *militaire*."

Ces mots étaient à peine prononcés, que déjà j'étais dehors, alerte et léger, oublieux des transes par où j'étais passé et des paroles de désapprobation du Commandant. Je ne sentais qu'une chose: ma fierté légitime d'être soldat et *Légionnaire !*

Je me conformai scrupuleusement aux ordres reçus, partis le soir même et débarquai, le lendemain, à huit heures du matin, à la gare Saint-Lazare, à *Paris !*

PARIS ! La ville merveilleuse, foyer de science, de lumière, de beauté et de plaisirs; Paris, la hantise de quiconque traverse l'océan, Paris, l'enjôleuse et la captivante, Paris, à cette heure et dans ces circonstances, ne m'attira même pas et n'éveilla en moi aucun désir de réjouissance.

Tant d'émotions subies, tant de troubles intimes comprimés, tant d'efforts sur moi-même, tant d'événements en si peu de jours, joints aux fatigues du voyage, m'avaient à ce point rompu et brisé, que toute velléité de plaisir était éteinte en moi et que je ne songeais qu'à une seule perspective et à un seul besoin: trouver un lit et le repos.

Aussi une demi-heure après mon arrivée, je

dormais comme un bienheureux, libre de toute inquiétude et du moindre souci.

Réveillé à 15 heures, suivant les instructions données, je fus expéditif à ma toilette et empressé à me rendre au plus proche restaurant des alentours.

La gaîté m'était revenue avec l'appétit et j'étais disposé à *épuiser* le menu.

Il se produisit alors un incident amusant... pour les autres.

Après avoir engouffré rapidement le potage et les hors-d'œuvre, décidé à tout accepter comme à tout dévorer, mais ayant mal compris la fille qui m'offrait un autre plat, je lui répondis: "Très bien, très bien, je vais en prendre *une !*"

Ayant parlé assez haut pour être entendu de tous, je fus étonné de l'hilarité générale et du fou rire qui s'empara d'eux...

Je regardai le menu: j'avais commandé... une *lentille !*

UN AVANT-GOÛT: MARSEILLE

Mais "le temps fuit comme l'ombre", et déjà, je devais m'embarquer pour Marseille où j'arrivai le lendemain matin.

Je tenais à "savourer" mes derniers moments de demi-liberté, et c'est "*d'un pas tranquille et lent*" que je me dirigeai vers le fort Saint-Jean.

C'est une architecture massive, dont l'extérieur consiste en trois murailles circulaires juxtaposées, tantôt rondes, tantôt carrées, percées de petites meurtrières et de créneaux pratiqués près du faîte, chaque muraille ayant un chemin de ronde. Toute cette masse est entourée au bas d'un canal qui l'encercle et sur un point duquel on a jeté un pont-levis qui donne accès à la forteresse.

Sans hésiter, je franchis le pont et me préparais à pénétrer dans l'enceinte, quand un éclatant: "Halte-là !" me cloua sur place, en même temps que le geste énergique d'une sentinelle du plus bel ébène—un Sénégalais, sans doute— qui m'apostropha en ces termes:

—Qu'est-ce qu'y a goubi ? Y'a pas bon passer comme ça; où toi aller ?

—Je veux voir le Commandant.

—Attends... Sergent !

A ce moment un autre militaire, d'origine française, fit son apparition. Il portait sur la manche de son uniforme un galon doré en forme de V renversé. Me faisant signe d'approcher, il me fit ensuite entrer dans une petite pièce dont tout le mobilier consistait en une table et une chaise.

Il me demanda alors ce que je désirais.

—Monsieur, lui dis-je, je suis engagé à...

—Il n'y a pas de Monsieur ici, répondit-il, on

dit: Sergent... Vous êtes engagé à la Légion? très bien... Planton !

A cet appel un grand diable noir répondit de suite: "Présent."

—Conduis cet homme au Lieutenant.

—Bien, Sergent.

Et sans plus de cérémonie, le nègre m'entraîna à sa suite, me faisant gravir d'innombrables marches et contempler au passage des voûtes tristes et sombres, des murs suintant l'humidité et la maladie.

Après bien des détours, je me trouvai enfin rendu dans une espèce de cour très vaste, entourée de tous côtés par des baraquements en pierre devant lesquels déambulaient quelques jeunes gens dont la situation me parut analogue à la mienne.

Je n'eus pas le loisir d'étudier longtemps les lieux ni ceux qui l'occupaient, car je fus appelé presque de suite par un officier à deux galons qui, brièvement, inspecta mes papiers et me renseigna immédiatement sur les consignes du fort: "Défense de sortir en ville pendant votre séjour à Marseille, à moins d'avoir une permission du Commandant d'armes, et obéissance *aveugle* à tous les ordres reçus... "Si vous avez des réclamations à faire, ajouta-t-il, je suis ici pour les

entendre, le matin, à huit heures." Et il me congédia.

UN MENU RICHE ET VARIÉ !. . .

Accompagné du planton de bureau, je me rendis alors à la salle *commune*. Comme elle méritait ce qualificatif, autant par son installation rudimentaire que par son apparence générale !

Tout autour de la pièce, je vis d'abord des espèces de tables, d'une inclinaison de 45 degrés environ vers le centre de la salle, larges d'environ deux pieds et longues de sept à huit.

Je sus que c'étaient les "Bat-flanc" (lits) recouverts, pour inviter au sommeil, d'une paillasse à l'aspect repoussant.

Sur les murs blanchis (?) à une époque assez reculée, une armée innombrable de *punaises* prenait ses ébats, pour disparaître de temps à autre, par amusement ou besoin de repos, dans les nombreuses fentes et crevasses qui lui offraient asile.

A ce spectacle attirant s'alliait, pour mieux me faire "goûter" ma visite à ces lieux, une odeur indéfinissable, venant de la pièce voisine, dont les émanations alimentaires provoquaient, en un instant, le plus profond dégoût.

Je dus donc me choisir, en cet endroit, un lieu de repos, où j'aurais, ce soir-là, en attendant le

sommeil, le loisir de méditer sur le charme de mon nouvel état et les beautés, *déjà visibles*, de ma carrière.

"*A la soupe* !", lança une voix... Et je suivis les autres au "réfectoire". Je renonce à t'en décrire le lamentable aspect et le parfum spécial qui nous "flattait", jusqu'à... le gâter, le sens de l'odorat !

Comme de l'autre côté, les murs étaient aussi *salis* à la chaux, et des tables grossières, usées, raboteuses, malpropres, nous conviaient à déguster les délicatesses d'une cuisine dont l'arome trahissait l'origine !

Les "gamelles" rivalisaient entre elles de souillures et de rouille, comme si leur premier objet avait été d'éteindre la soif la plus ardente et l'appétit le plus vorace. J'en avais des haut-le-cœur rien qu'à les voir.

Je m'approchai néanmoins de la table la moins occupée afin d'inspecter la *pâture* et faire plus ample connaissance avec mes nouveaux compagnons.

—Bist du deutsch ? (es-tu allemand ?) me demanda l'un d'eux.

—What ?

—Ah ! Vous pas allemand ? dit-il en français.

—Non, je ne suis pas allemand et je ne comprends rien à ton charabia...

—Good legion ? reprit le teuton.

—Oui, oui...

Mais... la *soupe* (encore un "faux nom" de la Légion !) arrivait dans une immense marmite. C'était une vague composition, dont les éléments principaux paraissaient être de l'eau sale en quantité et quelques grains de riz perdus dans cet océan recouvert d'une couche de graisse, *figée de stupeur*, sans doute, d'avoir quitté les vieux fonds de chaudrons pour échouer sur ce liquide !

Ce spectacle fut suffisant pour m'inspirer une vive répugnance de cette lavure et pour m'empêcher de toucher, malgré la faim qui me tourmentait, à cet "horrible mélange" et au pain noir qui l'accompagnait.

CE QUE PEUT FAIRE UN CHŒUR...!

Il me fallait tout de même manger et je sortis pour obtenir une permission que le Commandant d'armes, à ma grande surprise, m'accorda sans difficultés.

Il me restait, toutefois, un problème embarrassant auquel il valait mieux trouver une solution, afin d'user, sans inquiétude, de mon droit de sortie.

J'avais apporté avec moi un sac de voyage contenant toutes mes richesses, c'est-à-dire ma

lingerie et quelques petits objets que je considérais, comme de précieux souvenirs.

Je craignais, non sans raison, qu'on profitât de mon absence pour me la dérober.

Ayant avisé dans la cour un militaire en tenue de zouave, à l'air jeune et *honnête*, je l'abordai sans plus de façons.

—Dis donc, militaire, serais-tu disposé à me rendre un service ?

—Avec plaisir, mon vieux, mais je te préviens, c'est un *litron*.

—Un litron ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

—Un litre de vin, pardi !

—Eh ! bien, si ce n'est que ça, tu peux compter dessus.

—Voyons voir le service alors.

—Bien, voilà. J'ai une permission pour aller en ville, mais j'ai aussi... une valise. Je ne peux pas la traîner avec moi et j'ai peur de me la faire voler. Alors, j'ai pensé de la confier à quelqu'un.

—Mais c'est un détail, mon vieux; où perches-tu ?

—Là, à côté...

C'est en m'attablant avec lui dans le "bistro" pour lui payer son litron, que j'entendis pour la première fois, un chœur allemand chantant le fameux "Heidelweiss."

Le groupe se tenait au fond de la salle et bien que je ne comprisse rien du sens des paroles, dès les premières notes, c'est *mon cœur* qui se mit à écouter, se serrant et se dilatant tour à tour, suivant les inflexions amples, graves ou molles des voix et des âmes qui chantaient, submergé par une émotion envahissante dont j'avais peine à refouler la marée montante...

Combien de fois, plus tard, je devais subir l'emprise de ces mélodies dont je veux, en passant, te décrire, bien faiblement, le charme plein de trouble et le désarroi, mortel parfois, qu'elles jettent dans l'âme endolorie des isolés de la Légion, surtout dans les solitudes empoignantes du Maroc !

Si tu savais la magie insinuante et la tristesse sans nom de ces chœurs russes et allemands, dans les circonstances où nous sommes, et l'empire inconcevable qu'ils exercent sur nous !

Il n'existe rien, je crois, qui ait, aussi sensiblement et *invariablement* sur les Légionnaires, une influence comparable à celle-là.

C'est à l'heure où le Légionnaire songe, taciturne, à tout ce qui l'a conduit là, aux approches de la nuit, quand le sommeil refuse, à certains soirs, d'endormir la fièvre morale qui le dévore, que les chanteurs se groupent en s'asseyant sur un lit.

Le concert commence et l'obscurité presque complète est propice aux sensations intimes et douloureuses.

A mesure que le rythme se développe, que l'harmonie se fond et que les voix pleurent dans l'espace, la tendresse mélancolique de cette musique *s'infiltre* dans les cœurs...

Elle y allume, dans l'ombre favorable, la moindre étincelle et y ranime intensément le plus petit atome de sensibilité.

Sans défense, à ce moment, contre les visions qui l'assaillent et sa détresse inouïe en face de tout ce qu'il a perdu, l'homme sent se creuser en lui un abîme insondable de désespérance.

Et l'âme crispée, déchirée, broyée, succombe soudain aux affres du "*Cafard*" qui déborde, invincible et foudroyant...

Une ombre s'est glissée au dehors, une détonation éclate, et la dernière note du chœur *expire* en même temps que le malheureux qui vient... *de se suicider !*

VERTU EN DANGER ET VALISE EN FUITE

Je me libérai énergiquement de cette obsession et je quittai le bistro satisfait de mon zouave et rassuré sur le sort de *ma valise.*

Après avoir comblé, dans un bon restaurant,

le vide de mon estomac, je profitai de ma permission de minuit pour visiter la ville et le quartier plutôt sordide du port de Marseille, trop connu pour parler ici de son importance commerciale.

Au cours de ma randonnée, le hasard me fit passer par une rue étroite, où les "vendeuses d'amour" étaient à l'affût des occasions favorables.

Il faut croire que le "chômage" affectait alors cette industrie, puisque la familiarité de l'une d'elles alla jusqu'à m'enlever mon chapeau. C'était évidemment une manœuvre pour m'aguicher davantage et m'engager à la poursuivre, du moins pour rattrapper mon couvre-chef.

M'ayant ainsi plus près d'elle, elle tenterait de me séduire ou de me subtiliser mon porte-monnaie !...

Je ne fus pas dupe de ce manège et je considérai encore avantageux de perdre mon chapeau, mais de garder à la fois, ma bourse et... *ma vertu !*

De retour au camp, l'état répugnant de la paillasse m'empêcha de me coucher et le matin me trouva adossé au mur, regardant le jour succéder à la nuit.

Enfin, le réveil sonna et je partis à la course, afin de retrouver mon zouave et... ma valise.

Mais les "deux" étaient partis la veille pour une promenade en Algérie !

Je suppose que mon ami, soucieux de remplir scrupuleusement son devoir, l'avait interprété à sa manière, et, qu'ayant pris l'engagement de *ne pas se séparer* de la valise, il devait l'emporter avec lui !

Il n'avait oublié, après tout, qu'un petit détail: me prévenir de son départ.

Je n'avais qu'à me résigner, et c'est ce que je fis.

C'était une première leçon, mais je devais, par la suite, en recevoir bien d'autres.

En route pour l'Algérie

PREMIÈRES... EXPÉRIENCES

Nous partions pour l'Algérie, rassemblés en une section composée de trente hommes, Belges, Russes et Allemands, parmi lesquels, sauf les premiers, j'étais évidemment le seul à pouvoir parler couramment le français.

Ce groupement, cependant, m'éclaira sur un fait de l'histoire sainte, par la façon dont ceux qui le composaient s'exprimaient, parlant tous ensemble un jargon incompréhensible et si confus que je m'expliquai alors "la confusion des langues" racontée dans la Bible et l'abandon, à cause de cette situation, des travaux de la Tour de Babel !...

Un vieux sergent nous commandait. Amusant et grotesque, il exagérait l'importance de son rôle et la gravité de ses fonctions, surtout par les

accents d'une voix éraillée avec laquelle il prodiguait presque sans arrêt, des "Ferme ta g. . ." et des "Marche au pas" dont l'exécution ne le préoccupait aucunement !

Arrivés au port, malgré notre petit nombre, nous fûmes comptés et recomptés, puis embarqués, comme des bêtes à cornes, sur le "Franchet D'Espérey", nom d'un grand général appelé autrefois par les Légionnaires,—dont comme tant d'autres, il ne comprenait pas la bizarrerie,—le "Franchement Désespéré" ! Il ne le fut pas, toutefois, pendant la Grande Guerre, dont il est demeuré l'une des illustres figures.

Nous fûmes logés, pour la traversée, dans la quatrième classe, réservée d'habitude aux indigents et aux pauvres bougres.

Et pour nous faire "sentir" tout de suite ce que nous étions devenus et ce que nous allions être à l'avenir,— malgré notre beau rôle de nous battre et mourir pour la France,—ce que le mystère de notre vie passée faisait de nous, à quel point notre titre de Légionnaires nous "abaissait" vis-à-vis de la société, il nous était formellement défendu de communiquer, en aucune façon, avec. . . *les civils !*

"Aucun légionnaire sur les ponts de 1ère, 2ème, 3ème et 4ème", ordonna le sergent. "Vous avez

des locaux spéciaux; restez-y. Le premier qui enfreindra ces ordres sera sévèrement puni."

C'était clair, précis et significatif: nous étions dorénavant, pour cinq ans, du moins, des *déclassés* !

La majorité de ces êtres disparates et de races étrangères—Belges exceptés—n'avait rien compris, et l'Allemand qui m'avait déjà parlé au fort Saint-Jean m'en donna la preuve quand il ne murmura: "Qu'est-ce que le sergent dire ?"

En face de cette question, je renonçai, moi aussi, à n'être pas compris et m'éloignai sans lui répondre.

Quand je fus rendu sur l'entrepont, le navire était déjà loin des côtes de Marseille.

J'étais seul, face à l'horizon et à l'inconnu...

Je sentis alors, subitement, une douleur aiguë me serrer le cœur, ma gorge se nouer, mes jambes flageoler et tout mon être chanceler sous le fardeau d'une inexprimable émotion et sous l'avalanche effrénée des innombrables souvenirs de "chez nous" qui m'écrasaient...

Et, trop longtemps retenues, des larmes brûlantes, d'une insondable désolation, jaillirent par torrents sous la pression du désespoir !

Elles n'étaient, hélas ! qu'un avant-goût de toutes les amertumes qui m'attendaient et qui, peu à peu, feraient de moi, comme des autres Lé-

gionnaires, un rebelle et un endurci, qui connaîtrait à l'avenir tout le supplice de vivre mais dédaignerait alors la faiblesse des pleurs. C'était une question *d'apprentissage.*

La traversée dura trente-six heures, pendant lesquelles, exténué physiquement et moralement, je me résignai à user, pour dormir un peu, d'une couverte crasseuse et de mon veston comme oreiller.

Partis de Marseille vers douze heures, nous arrivions, le surlendemain matin, à Oran, ville maritime de l'Algérie importante et d'une grande activité, bâtie en amphithéâtre autour du ravin de l'Oued-Rehhi, aujourd'hui couvert et devenu le boulevard Malakoff. La baie est dominée par une montagne escarpée et nue appelée Santa-Cruz.

Oran ressemble à la plupart des villes de l'Algérie mais se distingue par une population de 100,000 habitants, composée d'Arabes (les moins nombreux), d'Algériens, d'Espagnols et de Français (environ 40,000), qui en font plutôt un centre européen. Les Juifs y habitent un quartier spécial.

Une heure après l'accostage nous étions au fort Sainte-Thérèse.

TONDU, ÉPOUILLÉ ET PUNI

La première action de nos supérieurs fut de nous introduire dans une baraque séparée des autres et pourvue d'un système de douches qui fut le bienvenu par le besoin que nous avions de nous nettoyer.

C'est ce que je fis, après avoir vaincu la répugnance naturelle que m'inspira d'abord le spectacle de ces trente hommes, plus ou moins soigneux, tassés les uns sur les autres, nus comme des vers et dont la promiscuité ne me souriait pas.

J'allais me rhabiller, quand un militaire en uniforme me cria, tout en brandissant une espèce de tondeuse à chien:

—Hé ! l'ami, passe ici un peu qu'on te la *tonde !*

—Ah ! non, pas de ça !. . . Je suis propre, moi, et je ne veux pas. . .

—Bé quoi ?

J'avais à peine manifesté ce manque de soumission, qu'un autre lascar me saisit la tête en l'enduisant d'une graisse épaisse et malodorante, comme pour *amollir* en moi une résistance qui se fit quand même "sentir", elle, sur. . . sa mâchoire où s'abattit mon poing, afin de lui exprimer d'une manière énergique cette injure faite à mon chef.

La réponse ne tarda pas: je reçus le pot de graisse en plein visage et fus en même temps immobilisé par deux solides gaillards qui me firent réaliser que je n'étais pas encore à point et que ce que j'avais à perdre n'était pas la "tête", mais la toison qui la recouvrait !

Je récoltai, comme souvenir de cet incident, deux jours de consigne que le donateur me retira quelques heures plus tard, parce que le détachement était lui-même consigné au camp.

Une autre cérémonie, plus humiliante encore, eut le don d'accroître davantage la révolte intime qui m'animait déjà, quand je vis tout mon linge prendre le chemin du "centrifuge", sorte d'étuve où s'entassaient pêle-mêle les hardes de tout le détachement. J'y voyais les miennes, propres et sans souillure, confondues avec les haillons et les guenilles contaminés de la plupart des autres et j'éprouvais à cette vue un soulèvement de rébellion intérieure que j'avais peine à réprimer.

Un puissant jet de vapeur lancé dans ce cylindre avait, paraît-il, la vertu de tuer, en un clin d'œil, la vermine et les poux, mais il fit naître en moi des ferments de vengeance à exercer, à leur maturité, contre ceux-là mêmes qui m'obligeaient aujourd'hui à refouler mes sentiments et mes larmes. . .

On nous fit traverser, après cette avanie, dans une grande pièce qui servait à la fois de réfectoire, de dortoir et de *dépotoir* à tout le fourniment de l'armée.

Il y avait là un autre groupe d'isolés qui devaient se joindre à nous pour nous suivre à Sidi Bel-Abbès, capitale de la Légion. Ils comptaient parmi eux quelques Français, (malgré les changements de noms), que je jugeai, d'après leurs manières et leur uniforme, comme des "vieux" de plusieurs années.

Ils ont tous à peu près le même esprit et pour eux, "anciens", le "bleu" (nouveau)—ce que j'étais alors—est une victime à exploiter et l'occasion de tisser avec lui des liens étroits et apparemment très sympathiques.

Union factice, fragile, éphémère et *malhonnête*, dont je donnerai plus loin des exemples et qui dure, on le devine, aussi longtemps que le portefeuille du "nouveau" n'est pas à sec !

J'entrai en conversation avec eux et l'on parut m'accueillir avec complaisance, dans ce milieu où j'appris, en tout cas, bien des choses que j'ignorais.

"Et tu sais, me disait un parisien joufflu et bedonnant, doué d'une jolie voix de fausset, t'as

pas à t'en faire... Si t'es "scribouillard" (bureaucrate), lance-toi à Bel-Abbès; ça manque de sergents-majors et ça, c'est le "filon"... T'en "farfouilles" dans les "falfes" et t'as des chances d'attraper le "magot" !" Et pour donner plus de force à son argumentation: "Pas vrai, Van ? Tu connais ça, toi, t'es Belge!"... Car les Belges qui ont échoué à la Légion ont, pour la plupart, à tort ou à raison, la réputation d'y être rendus par suite de détournement de caisse ou de quelque chose d'analogue...

Je pus apprendre en outre, (avec quelle jubilation !), le montant de *mon salaire*, du moins pour les premiers dix-huit mois. Comme rémunération, c'est assez maigre, mais comme compensation, c'est stupéfiant ! *Vingt-cinq centimes* par jour, soit au cours du change à cette époque, *un centin et quart* en monnaie canadienne !

Quelle dérision outrageante et comme il vaut mieux ne pas la qualifier, même à l'égard d'un Légionnaire...

Je sus aussi que pour un oui un peu vif, un non mal à propos, un petit écart, un léger manquement, un prétexte futile, et même pour des motifs absolument ridicules, les punitions "pleuvaient" drues; que l'on se frottait à la Légion, exceptionnellement, à du "bon monde", mais le plus souvent à la crapule et à la canaille; enfin

que la discipline y était sévère impitoyable, quelquefois injuste et que *quand nous manquions, nous n'étions pas manqués*" !

A cet égard, il me faut reconnaître que ces renseignements étaient exacts et sans exagération, comme je l'ai constaté par moi-même dans la suite.

Au cours de cet entretien, un des "anciens" proposa une tournée en ville, dans quelque estaminet où nous pourrions *mouiller* notre rencontre, suggestion approuvée d'emblée par le groupe et que je trouvai fort efficace pour sortir, momentanément, du moins, d'un état dont j'étais alors prodigieusement assommé et abruti.

Il y avait, cependant, un obstacle à l'exécution de ce beau projet: comment sortir quand nous étions tous consignés ?

"Bah ! dit le proposeur, ça, c'est un détail... Si vous voulez suivre mes instructions, ça va marcher. Je connais le sous-officier de garde; c'est une cruche doublée d'une buse, et comme par exception et par chance, celui-là ne sait pas même lire, je me charge de le rouler de la belle façon. Si ça ne prend pas, nous en serons quittes pour échouer à la boîte. Mais avant tout, (et il me désigna), il faut que notre ami soit habillé en militaire."

Aussitôt dit, aussitôt fait... L'on me passa, qui une chemise, qui un pantalon, qui une veste, qui d'autres accessoires.

Le résultat fut de me métamorphoser de mon état de civil en celui d'un soldat plutôt "américain", car ma défroque faisait évidemment partie de tout le "stock yankee" vendu en bloc à la France, après le grand conflit de 1914-18.

"Nous allons sortir, reprit le type. Sitôt dehors placez-vous sur deux rangs; c'est moi qui prends le commandement. Nous allons représenter la corvée des quelques hommes qui sort, chaque jour, pour aller à la manutention militaire. Je crois qu'elle n'est pas sortie; en tout cas, nous prenons le risque."

Et nous partons...

Arrivés au poste de police, sur le commandement de "Halte !", nous nous immobilisons.

Notre homme *se plante* alors devant le sous-officier, lui présente un chiffon de papier quelconque et lui dit avec assurance: "Corvée de pain, sergent".—"Bien, allez", de répondre ce dernier.

Nous nous mettons de suite en route au prix de mille efforts pour retenir notre fou rire et en nous pinçant le nez pour ne pas lui "éclater" au visage!

Attablés avec moi, mes compagnons me renseignaient ou comme ils disent, me "tuyautaient" sur la Légion, lorsqu'un coup d'œil glissé

vers la porte nous fit voir, sur le seuil de l'établissement, un sergent et deux hommes en armes *qui semblaient nous attendre !*

"Pincés" dit l'un de nous. "Inutile de nous presser: buvons d'abord tranquillement notre consommation et après, ma foi, rendons-nous."

Nous suivîmes ce conseil et à peu près trente minutes plus tard nous nous rendions au sergent, dont l'humeur, à la suite de cette plaisanterie peu goûtée, avait quelque chose de "massacrant" qui sortait de l'ordinaire !

Le châtiment ne se fit pas attendre et, dès notre retour, nous fûmes écroués en cellule, après avoir été dépouillés, au préalable, de tout ce que nos poches pouvaient contenir d'allumettes, de tabac, cigares, couteau, cigarettes, etc.

L'ivresse assez lourde que m'avait procurée le *pinard*, ne me permit que le lendemain de réaliser pleinement que j'étais couché sur le ciment d'un cachot à une seule fenêtre, au grillage serré, orné d'une porte massive imposante, et dont l'énorme serrure avait toutes les proportions voulues pour me faire comprendre que j'étais en sécurité!

SIDI-BEL-ABBÈS

L'incarcération fut brève, car nous partions déjà pour une autre "terre promise". Nous quit-

tions Oran et le spectacle de l'océan, que je ne devais revoir que cinq ans plus tard, pour nous enfoncer dans les terres de l'Algérie et les mystères du plus rude des sorts, *celui du Légionnaire !*

Nous voyagions, heureusement, avec tout le confort et le luxe "raffinés" d'un wagon à bestiaux, dans lequel nous étions parqués, en attendant d'arriver, au déclin du jour, à Sidi-Bel-Abbès, quartier général du 1er Régiment Étranger.

C'est une ville moderne, édifiée en 1843, par le maréchal Bugeaud et qui doit compter environ trente mille habitants, dont une forte colonie d'Espagnols.

Le commerce et l'industrie y sont assez actifs ainsi que la culture maraîchère et celle des fruits.

Le climat y est très doux.

Un piquet en armes, avec fanfare, nous attendait et nous entraîna vers la caserne, musique en tête, aux accords de: "Tin' tauras du boudin".

Sans retard eurent lieu la visite à la douche et le "dépouillement" de nos vêtements de civils, remplacés par un pantalon souffrant de vétusté et rapiécé en maints endroits, ainsi que par un "bourgeron", en forme de sac, dans lequel nous étions sûrement burlesques et ridicules, moins solennels et moins beaux, c'est certain, que se plaisent à nous représenter les gravures embel-

lies et les "vues" enjolivées de somptueux décors et de *jolies femmes blanches*, dont le contact nous demeure inconnu pendant et jusqu'à la fin de nos cinq ans.

Je me sentis incapable, ce jour-là, d'avaler l'eau limoneuse où nageaient, éperdus, quelques tronçons de légumes ravagés par les vers et par l'âge, et "fardés", pour dissimuler leur décrépitude, d'une graisse douteuse qui en voilait, heureusement, la chétive apparence...

Je m'achetai à la cantine un casse-croûte et du vin que j'allai manger dans ma chambre avant l'appel.

J'y trouvai un lit en planches, recouvert de deux paillasses, d'une couverture et d'une paire de draps pliés en deux. Le lavage, un peu trop sommaire, y avait laissé des traces d'une substance que je me refuse à nommer mais qui faisaient la joie, apparemment, d'une "légion" de *punaises* qui se servaient de ces "pistes" pour entreprendre entre elles un excitant "marathon", dont l'issue semblait fort contestée !

J'étais si à bout de forces que je dormis quand même quatre heures, avant d'être réveillé, vers deux heures du matin, par les bestioles affamées qui me dévoraient et m'obligèrent, par leur ténacité, à me rendre dans la cour attendre le réveil.

PREMIER JOUR DE CASERNE ET VENTE A L'ENCHÈRE

La journée commença par la visite médicale et la piqûre contre les fièvres, après lesquelles nous reçûmes, au magasin, le "paquetage" réglementaire, c'est-à-dire des chemises, sous-vêtements, veste et pantalon, en un mot, l'élégant et coûteux assortiment du Légionnaire !

L'événement suivant—un affront—fut une éloquente démonstration de la fumisterie et de tous les bas appétits de la crapulerie commerciale: *la vente à l'enchère de nos effets civils !*

Les acheteurs sont de petits Juifs, sales et pouilleux, aux habits râpés, aux figures cupides, aux serres de vautour, dont l'ignoble rapacité et le culte éhonté pour l'appât du gain n'égalent que la jouissance qu'ils éprouvent à ne rien donner pour tout recevoir... Quelques Arabes les accompagnent, en quête d'occasions faciles et dont le flair, subtil et malhonnête, est tout aussi dégoûtant que celui des sémites.

C'était au tour de ma marchandise... Sans avoir la recherche d'un beau Brummell, ni la garde-robe du prince de Galles, j'avais des hardes mieux que décentes, une mise de civil assez soignée et dont la valeur totale était d'au moins quatre-vingts piastres.

Une enchère de 17 francs, (à peu près 80 centins alors au taux du change), allait emporter le tout, lorsque je sursautai devant cet injurieux marché et mis en pièces, sous le coup d'une juste indignation, paletot, complet et chemises que je refusais absolument de voir, à ce prix dérisoire surtout, entre les doigts crasseux de ces vils et satanés exploiteurs !

On n'avait rien à dire: ils m'appartenaient.

Seul, le sous-officier eut la délicate attention de me traîter *d'imbécile*, qualité qu'un certain nombre de ces êtres qui se croient "supérieurs", reconnaissent comme la *marque distinctive* du Légionnaire, et en même temps, sans y songer, de leur prétentieuse stupidité !

Quelques instants plus tard, comme la plupart de mes camarades, en proie à la fièvre causée par la piqûre du matin, je me sentis affaissé au point de prendre le lit et de le garder deux jours.

DE LA "GRANDE" VISITE . . . !

Lorsque j'en sortis, nous attendions, pour le lendemain, la visite du Colonel, et cette expectative surexcitante donnait à tous un autre genre de fièvre.

On ne parlait que de ça et chacun enquêtait de sa sévérité ou de sa bonhomie, de son attitude

vis-à-vis des hommes, des questions qu'il leur posait, etc., etc...

A six heures du matin, nous étions déjà alignés dans la cour du quartier, pour être inspectés par le sergent affairé, qui voyait à faire réparer une déchirure, poser un bouton, enlever des taches, frotter les chaussures, redresser le képi et les imperfections diverses de notre tenue.

Il accomplissait sa tâche avec une "régularité" remarquable d'humeur bourrue, faite de colère et d'impatience, émaillée, à tout moment, d'épithètes vulgaires et malveillantes et dont la série se terminait toujours par l'imprécation suivante: "Satanée bleusaille! C'est jamais capable de s'habiller comme du monde !"

Puis ce fut le lieutenant du magasin d'habillement qui maugréa à son tour, suivi du capitaine, plus calme parce que plus craintif des observations du Colonel et dont l'inspection, pour cause, fut très méticuleuse.

A dix heures, un sonore et retentissant: "Aux Armes !", lancé par la sentinelle du poste de police, nous annonça l'arrivée du Colonel, laquelle, par suite surtout de l'état de dépression où j'avais les nerfs, produisit en moi une impression défavorable et antipathique contre l'autorité en général et celle des "gradés" en particulier.

Je n'avais rien personnellement contre le Colonel, mais j'en voulais aux autres officiers, dont quelques-uns pleins de morgue, de suffisance et de raideur, suintaient l'esprit d'intolérance et d'injustice, parfois l'esprit de lucre; j'en voulais à ces êtres, pas toujours "supérieurs", même... à nous, d'être ivres, à certains jours, de nous faire pâtir, de nous humilier et d'abreuver, de brutalités si souvent injustifiées, le Légionnaire exaspéré de leur tyrannie; j'en voulais à d'autres, dont la cupidité couvrait mal le manque de probité et certaines iniquités incontrôlables en haut lieu, insoupçonnées de la France que nous vénérons toujours; j'en voulais, enfin, à ceux, trop nombreux, hélas ! dont la manière d'agir, constamment impitoyable, pour quoi et pour qui que ce fût, avait fait naître en moi, et croître de jour en jour, une hostilité haineuse basée sur ce que j'avais vu à date et que justifieraient amplement les preuves ultérieures d'oppression et de despotisme inqualifiables qu'ils allaient me fournir.

LE LÉGIONNAIRE VEUT RIRE UN PEU...

Alors, le Colonel passa... s'informant à l'un de son âge, à l'autre de sa nationalité, à celui-ci de sa profession, à celui-là de ses intentions,

sans se préoccuper outre mesure de la *véracité* des réponses, la plupart du temps fausses et quelques fois, à cause de la surprise de l'interrogateur et de la binette de l'interrogé, d'un comique achevé et irrésistible !

C'est ainsi qu'un Russe, ancien gradé de l'armée Wrangel en déroute, refugié, comme bien d'autres du même corps, à la Légion, répondit au Colonel qui s'informait de sa profession, avec aplomb et d'une voix de stentor: "*Colonel, mon . . . Colonel !*"

Le rire éclata, bruyant, communicatif, unanime. . .

Et la farce de continuer. . . Tous ces Russes étaient qui, majors; qui, colonels; qui, commandant; et même un. . . *général !*

C'est à ce moment qu'un Français, reconnu comme l'homme d'esprit de la Légion, voulant souligner la manie des slaves, répondit à son tour au Colonel: "*Commandant en chef de l'armée Russe, mon Colonel !*" et, désignant les Russes: "*Voici mon Etat-Major !*" . . .

La plaisanterie eut un effet de gaîté magistral et contagieux, mais elle valut à son auteur, coupable d'un tel *forfait*, le don "juste", équitable et magnanime de plusieurs jours de prison!. . .

LE "PRIMARD" PAIE POUR APPRENDRE

Le lendemain était un grand jour: nous partions pour Saïda (1) et nous recevions... *la prime !*

Cet événement est surtout remarquable par l'esprit qu'il insuffle aux "primards" des années précédentes, qui, s'étant fait "rouler" alors par les "anciens", ne songent aujourd'hui qu'à se rattrapper sur les "nouveaux", ce qui leur est, d'ailleurs, assez facile.

"L'ancien" fait connaissance quelques jours d'avance, en se présentant au "nouveau" sous des dehors pleins d'affabilité, de prévenance et d'empressement.

Puis un beau jour, sentant le temps venu, il s'adresse au "Primard" et lui coule en douceur: "Et tu sais, t'en fais pas; nous sortirons ensemble. Je connais la ville dans tous les coins et j'ai des trucs... Ça ne te coûtera pas cher. Du plaisir, je t'en ferai avoir pour oublier tous tes chagrins."

Et le "guide", conscient de son rôle, fait preuve d'un véritable génie pour "engluer" sa proie.

(1) Saïda: chef-lieu d'une commune mixte de 30,000 hab., en le département d'Oran, sur l'oued Saïda qui coule dans de profondes et pittoresques gorges. Pop. un peu plus de 5000 hab.—Centre agricole très actif: vignobles, céréales, orangers, citronniers.—Bestiaux, huile, etc.

Il l'accable de petits soins, d'attentions délicates, au point de se rendre presque indispensable. Il arrange à tout instant, le paquetage à la tête du lit; fait, défait et refait ce dernier pour lui montrer comment faire; prodigue les conseils et les renseignements; se fend même de quelques écus à la cantine pour gagner—ce qui arrive en effet, presque toujours—la confiance et jusqu'à l'attachement du primard...

Enfin, l'heure convoitée arrive et la prime est touchée: 250 francs (environ $10.00) à cette époque. (Elle est, dit-on, aujourd'hui, de 500 francs).

Le primard, à ce moment, voit arriver le guide tout pimpant, mis avec toute la recherche possible à la Légion, portant, avec élégance, un ceinturon étincelant et un képi "à la fantoche" (de fantaisie), acquis à vil prix d'un primard déjà décavé...

Et la course commence d'un bistro à l'autre, à doses massives et répétées de cointraud, d'anisette et de noir pinard d'Algérie, dont le mélange a, souventes fois, sur le novice surtout, des effets foudroyants.

L'ancien "guette" son homme et quand il le juge assez *avancé*, la tête assez lourde et le cerveau assez troublé, il lui murmure, sur un ton amical et sympathique: "Mon pauvre vieux !

Tu es déjà soûl; tu ferais mieux de mettre *ton argent en sûreté.* Donne-le-moi et sois sans crainte: je porte la boisson, moi... Et puis tu me connais; y'a pas de danger !... Et toute une litanie de phrases doucereuses et fourbes qui finissent par convaincre le pauvre naïf, dont les vapeurs alcooliques ont, à ce moment, fort "embrouillé" le jugement et la compréhension.

Le reste est un jeu d'enfant, une "règle simple", un geste mathématique très vif... *La Soustraction*, qui fait passer, comme par enchantement, du gousset de la victime à celui du filou, un billet de cinquante ou cent francs, quand ce n'est pas davantage ou encore tout le montant de la prime !...

Il arrive pourtant qu'un primard a la tête plus dure et l'estomac plus solide que d'autres, qu'il est moins facile à jouer, que sa défiance et son flair sont en éveil et qu'il sent la fraude...

Il oppose, en ce cas, une résistance opiniâtre qui exige *les grands moyens*, auxquels l'ancien a recours sans la moindre hésitation. Il continue, avec l'aide de la diplomatie et de la beuverie plus hébétée, à "engourdir" la suspicion du primard obstiné, tout en se surveillant lui-même pour éviter l'ivresse.

Son homme "mûr", il le *cueille* et l'entraîne

vers les B.C.M., lieux de plaisirs et d'amours à trois sous, situés hors de la ville.

Soudain, à leur entrée dans une ruelle, un assaut imprévu (organisé) se produit. En un tour de main, le primard est assommé et dévalisé, pendant que son compagnon "manœuvre" pour recevoir un coup (inoffensif) et y répondre en mettant en fuite les agresseurs, dès qu'il est sûr que l'argent est disparu !

C'est le temps de changer de rôle et le filou se fait *consolateur*: "Ah ! les c... ! Bah ! T'en fais pas; on va les retrouver... Seulement pas un mot à personne car ils seraient sur leurs gardes. Allons-nous-en: tu as l'air mal en point... Demain on en reparlera... Viens te reposer".

Un peu plus loin un complice apparaît: "Tiens, bonjour Pierre; il y a une demi-heure que je te cherche. Il faut que tu viennes de suite: j'ai absolument affaire à toi".

La façon de renvoyer le "bleu" seul à la caserne est l'enfance de l'art pour les deux copains qui, fiers de leur prouesse, s'abandonnent à leur gaîté et s'en tiennent les côtes, en disant: "Eh bien ! encore un de refait !"

Je fis moi-même cette expérience, mais sans l'agression. *Ma prime toute entière* disparut, habilement et prestement subtilisée. L'aventure, cependant, ne m'occasionna aucune bles-

sure, contrairement à d'autres que j'ai vus quelques fois si "amochés" qu'il fallait les conduire à l'hôpital.

Les auteurs qui ont le "culot" d'affirmer que le Légionnaire ne "rouspète "pas quand on le *tond*, sont les mêmes qui prétendent, dans leurs récits où la fantaisie romanesque camoufle la vérité, que le niveau moral de la Légion n'est guère inférieur à celui des armées régulières.

Celle-là est bonne !... Ou ils y sont allés ou ils n'y sont pas allés. S'ils y sont allés, ils ont intérêt, comme *gradés*, à ne pas dire franchement ce qu'ils y ont vu; et s'ils n'y sont pas allés, ils parlent de choses qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils ont puisées à de mauvaises sources.

Allons donc ! On n'écrit pas de pareilles "balivernes" quand elles peuvent être lues par un "vrai Légionnaire", qui a vu "de ses yeux" et qui est obligé de reconnaître, à regret, peut-être, qu'il lui a toujours été à peu près impossible de trouver quelque chose d'honnête dans un milieu dominé par la crapule et la canaille qui forment, malheureusement, la majorité de ces soldats, ce qui ne leur enlève rien de leur courage au combat et de leur bravoure devant l'ennemi.

D'ailleurs, la plupart des raisons pour lesquelles ces hommes sont entrés à la Légion ne sont

pas précisement des excès de probité et de vertu ! Et le discours que m'avait tenu l'officier parisien, avant la signature de mon engagement, m'avait éclairé sur ce point et ne contenait rien autre chose que la vérité.

SAÏDA

Nous étions à Saïda pour nous y plier davantage à la rude tâche et à *la vie de chien* du Légionnaire.

Saïda, au sud de Bel-Abbès, est pour l'importance la seconde des garnisons. La ville est jolie, mais d'un séjour assez triste, propice à la mélancolie, à l'idée de ronger son frein et aux effets déprimants, sinon mortels du terrible *Cafard.*

Les endroits de promenade y sont plus rares qu'ailleurs, la solitude plus frappante, l'isolement plus marqué. Ceci n'est pas fait évidemment pour améliorer un sort déjà pénible, surtout dans cet endroit où "ça barde" autrement que dans les précédents.

On y apprend, en effet, le métier militaire et l'art de devenir pour les Marocains des instruments féroces de mort et de désolation, ou—affreux dilemme !—la proie des chacals après avoir été massacrés par les indigènes.

ESPRIT DE JUSTICE !...

Deux jours après mon arrivée, je reçus une punition ainsi rédigée: "*Quatre jours* de consigne au Légionnaire F..., matricule 42.., de la compagnie d'instruction 3ème, qui a, par son insouciance, égaré *une serviette*".

Et voilà ! ! !

Peut-on décemment passer sous silence l'insanité d'un pareil genre de châtiments, cette "manie" d'abrutir et de persécuter le Légionnaire par des punitions dont l'injustice se confond avec la faiblesse d'esprit ou l'atrophie du cœur de ceux qui les infligent ?

Peut-on appeler discipline, cette charge incessante de peines à la fois ridicules et sévères à l'extrême pour de telles insignifiances, cette "disproportion" inhumaine entre la légèreté de la faute et la lourdeur des répressions qu'imposent, par indifférence au mal des autres, par habitude ou par plaisir, certains gradés qui ne songent pas à autre chose qu'à "briser" le Légionnaire et y mettent une frénésie qui frôle le crétinisme et la barbarie ?

Oh non !...

D'ailleurs cette œuvre néfaste et honteusement abusive ne brise pas: elle *révolte !*

Elle sème dans ces cœurs endurcis par la con-

tinuelle "matraque" et intérieurement rebelles à l'usage irraisonné et cruel de la "férule", des germes d'hostilité vengeresse contre les supérieurs, des sentiments de haine profonde et trop souvent *durable* contre l'autorité et une opinion fausse, inquiétante et dangereuse de la justice, que ces mauvais traitements ont, hélas ! contribué à leur donner et qu'ils garderont même, parfois, *longtemps après leur libération*...

C'est là le rôle de quelques "gradés" dont l'âme déformée—ou même parfois la poltronnerie en face du Légionnaire—est aussi indigne de la belle France que leur manière de commander et de la servir est ignorée de ceux qui devraient la connaître...

Il y aurait des remèdes à appliquer sur cette plaie et je les indiquerai en temps et lieu.

Il n'en est pas moins vrai, en tout cas, que le système que je révèle et que les vérités assez dures mais réelles que j'énonce, éclaireront les lecteurs sur la sincérité de certains écrivains "gradés", dont la prose joliment "maquillée" a fait trop de naïfs et peut-être même d'admirateurs, trompés par la véracité de certaines pages... quand elles font l'affaire de l'auteur.

Je considère qu'il vaudrait mieux ne rien dire que de *défigurer* l'histoire—fût-ce celle de la

Légion—et qu'il est des choses, dans ce genre de récits, qu'il vaut mieux ne jamais raconter plutôt que de les "poétiser" au point de les rendre méconnaissables et partant mensongères.

Il ne faut pas se faire ni créer d'illusions... Quels que soient les torts et même les méfaits des Légionnaires, *ils les paient si cruellement*, si cher et parfois si injustement, que c'est faire injure à la justice elle-même que de ne pas la leur rendre dans ses écrits, en enjolivant le caractère de certains actes et en ennoblissant, au point d'en faire une "couverture" ou presque un éloge, le côté révoltant et éminemment repréhensible avec lequel s'exercent trop souvent des sanctions aussi implacables qu'injustifiées.

Heureusement—je suis fier de le proclamer—la France n'a rien à voir à des agissements lointains et individuels, à des petitesses indignes de sa grandeur, accomplies fréquemment parce que l'on sait qu'elle ne les connaîtra pas ou encore, vu la mince crédibilité dont est susceptible le Légionnaire, parce *qu'elle ne les croira pas*.

J'eus beau affirmer et réaffirmer (ce qui était le cas) que ma serviette m'avait été volée, le gradé ne résista pas, malgré une pareille vétille, à la satisfaction de me faire souffrir et à la sensation de m'en faire "arracher".

Notre capitaine était un type assez étrange, un Corse, avec les traits distinctifs de sa race et capable d'être, à de brusques intervalles, subitement bon garçon ou chef tyrannique.

Il aimait à faire *sentir* aux hommes le côté sombre et macabre de leur rôle et il affectionnait particulièrement les sentences propres à le leur faire comprendre le plus souvent possible.

Parmi tant d'inscriptions qui garnissaient son logis, il n'avait pas oublié les paroles du général de Négrier, mais... son nom, car il semblait vouloir s'en attribuer prétentieusement la lugubre paternité:

"*Vous autres, Légionnaires, vous êtes soldats pour mourir et je vous envoie où l'on meurt !*".

Rien n'est changé dans ces paroles et dans l'occasion que nous avons de *les réaliser*.

L'exécution en est toujours héroïque, sans peur et sans reproche et quelques fois glorieuse, voire mémorable, malgré le théâtre obscur où elle se déroule et la vaine réclame absente.

Les faits d'armes des Légionnaires ne se comptent pas, *ils se multiplient*... Il en est qui ont été et seront encore si valeureux et si beaux de bravoure, que l'on a reconnu et que l'on reconnaîtra toujours en haut lieu et chez ceux qui s'y connaissent, que les Légionnaires sont de vrais sol-

dats, d'admirables guerriers et d'incomparables combattants !

Leur passé est là pour le prouver, mais quand bien même leurs mérites et leur actions d'éclat seraient toujours ignorés—ils le sont du public —*les Légionnaires sont Légionnaires* et c'est amplement suffisant. Ils n'ont que faire de la gloriole et des décorations. C'est assez de leur titre, malgré le mépris des civils et les duretés parfois imméritées dont on les abreuve, pour comprendre *ce qu'ils sont* et que, s'ils survivent, ce n'est pas faute d'avoir envisagé les périls, la bataille et la mort !

Ils le font dans des rencontres sanglantes et meurtrières, où la férocité de l'ennemi rivalise avec sa fourberie et l'atrocité des supplices qu'il inflige à ceux qui tombent entre ses mains sanguinaires ou les griffes de sa vengeance aussi barbare qu'inexorable.

On sait la glorieuse part que les Légionnaires ont prise à la Grande Guerre et de quelle façon brillante ils s'y sont comportés. Une seule phrase, tirée d'une citation, en juillet 1916, suffit à prouver ce que j'avance et à résumer leur conduite: "*merveilleux régiment qu'animent la haine de l'ennemi et l'esprit de sacrifice le plus élevé*".

UNE DISTRACTION NON AUTORISÉE

La consigne qui nous défendait de sortir du quartier, nous obligeait aussi à répondre aux appels du clairon du poste de police.

Je me pliai à ce régime durant trois jours, après lesquels je sentis le besoin irrésistible de secouer ma torpeur et la lassitude morale dont me gorgeait ce genre d'existence.

Le Légionnaire, par nature, n'est pas "lambin", et du désir à l'exécution, il a vite fait, quand c'est possible, de franchir la distance. Je le prouvai et partis, sans hésiter, avec quelques camarades, pour visiter la ville.

Elle diffère peu de la plupart des autres villes de l'Algérie, avec ses petites maisons carrées, blanchies à la chaux, ainsi que par sa population dont on ne sait laquelle de l'espagnole ou de la française a la majorité, mais dominée à coup sûr, par l'élément arabe.

TOUJOURS DÉCLASSÉS

A Saïda, comme ailleurs, mais plus encore que dans les endroits où j'avais séjourné jusque-là, les Légionnaires remarquent et subissent le dédain des "civils", qui reconnaissent, sans doute, au fond d'eux-mêmes, la valeur de leurs

prouesses, l'efficacité de la protection que constitue pour eux cette armée ignorante du danger et de la peur, cause de leur sécurité et d'un commerce florissant qu'ils doivent, en très grande partie à la présence de ces soldats aux dépens desquels ils vivent, tout en les repoussant aux autres points de vue.

Le Légionnaire demeure toujours le *déclassé*, même devant les plus ignares et les plus épais, qui, parce qu'ils ignorent son passé, ont élevé entre eux et lui un mur antipathique (et démoralisant au début), le séparant du reste des humains, avec lesquels on ne veut pas le voir confondu et dont il est indigne de s'approcher, ce qu'on ne souffrirait pas d'ailleurs...

Voilà quelque chose qui nous éloigne un peu, je crois, des belles histoires *d'amour* que "l'écran" fait passer sous nos yeux *ébahis*, quand nous avons été... "Légionnaire" *pour vrai* et... pas pour rire, tu peux en prendre ma parole !

Mais le Légionnaire *réalise vite* la situation et dès qu'il est habitué, ce qui ne tarde pas, à l'attitude de cette population civile qui l'a "descendu" à ce niveau, il l'honore, à son tour, de sa complète indifférence, quand ce n'est pas de son absolu mépris.

J'étais donc parti "pour aller en ville", comme nous disons, bien convaincu de n'encourir, pour

ce manquement à la discipline, au fond peu grave, qu'une légère et brève punition.

Je ne connaissais pas encore, après ces quelques semaines d'apprentissage, les rigueurs implacables du commandement, l'idée qu'on avait dans ce milieu de ce qu'on appelle la justice et l'écart énorme, autant qu'inqualifiable, qui y existe entre le délit et la sanction qu'on applique.

Nous étions réunis à la même table, quelques Bretons et moi, dans un café, où pour rompre la monotonie de notre existence et changer le goût de notre amertume interne, nous buvions, en le dégustant, le bon vin des côteaux de Tlemcen, nous enivrant de sa saveur inimitable et de musique, les deux seuls baumes adoucissants que nous trouvions pour nos plaies saignantes et nos maux inguérissables.

Nous chantions gaîment et chacun, à tour de rôle, se faisait entendre dans la pièce de son choix.

Quand ce fut à moi de m'exécuter, je rendis, sinon avec art, du moins avec une réelle émotion et *toute mon âme de Canadien Français*, l'hymne national de mon pays: "O Canada". Mes camarades applaudirent et j'obtins un joli succès de sympathie.

Mais je n'avais pas le droit d'avoir vécu, sans autorisation, ces heureuses minutes de soulage-

ment et de brève quiétude, et je ne fus nullement surpris d'être appelé, le lendemain, chez le capitaine.

Il fut *naturellement* inflexible et me donna comme dérivatif à mes désirs de distractions, la forte charge de huit jours de prison, remède bêtement exagéré, à coup sûr, pour une incartade de cette nature.

Je reçus la sentence sans broncher car je devenais de plus en plus... Légionnaire, c'est-à-dire destiné à l'avance aux traitements des bêtes de somme, à une exécution de la discipline et de la justice si inadéquate, à d'inexorables et si fréquentes répressions, que le sort du forçat et de l'esclave me deviendrait plus tard enviable et *désiré*.

Et l'on semble s'étonner, après cela, que le Légionnaire ait l'âme fielleuse et qu'il amasse en son cœur, dejà torturé secrètement, des sentiments d'animosité et de rancœur envers ceux dont l'autorité est si incessamment brutale et fermée à toute pitié ?

C'est le contraire qui serait étonnant.

Peut-on s'imaginer que certains gradés qui le gavent d'humiliations et d'avanies *n'ont pas peur* ensuite des *représailles* et n'usent pas encore

de plus de sévérités à son égard pour les prévenir ou les éviter ?

C'est pourquoi le Légionnaire devient un "avaleur" de châtiments et d'expiations, qu'il mérite souvent, je le reconnais, tant qu'ils ne deviennent pas, comme le "Bal" ou le "Tombeau", indignes de gens civilisés et surtout quand on ajoute à leur infamie naturelle des conditions répugnantes et infectes dont je renonce à décrire les détails.

Il *s'endurcit*, sans doute, à cette vie d'enfer, mais ceux qui la lui font subir ne songent pas un seul instant à ce qu'ils éprouveraient eux-mêmes s'ils ne goûtaient que quelques parcelles de ce qu'ils servent à l'inférieur avec tant de prodigalité...

D'ailleurs, ce n'est qu'à force d'être "surchargé" que le Légionnaire devient capable de supporter certains supplices qui feraient de lui un malade—et même *un mort*—dans les conditions ordinaires de l'existence humaine.

Mais je n'insiste plus sur ce mal dont ne sont pas coupables, heureusement, bon nombre d'officiers, et sur lesquels j'aurai plus loin l'occasion de faire de "justes" réserves.

N'importe, je le sais par *expérience personnelle*, il est inouï de constater, après y avoir passé cinq ans, tout ce qu'on peut "absorber" de puni-

tions à la Légion *sans en crever* mais non sans en garder une mémoire défavorable à ceux qui nous ont ainsi traités...

J'en ai reçu une part si "généreuse", de justes et d'injustes, que j'ai d'un côté, presque de *l'orgueil* à le déclarer et de l'autre trop de *modestie* pour en citer le nombre effarant !

Qui sait, j'étais peut-être parmi les "mauvaises têtes" et ils prennent certainement là-bas, inconsciemment ou non, le moyen de garder celles qu'ils ont et d'en créer de nouvelles. C'est mon opinion et elle en vaut bien d'autres qui ne sont pas aussi... *désintéressées.*

Le malheur est qu'on laisse trop de discrétion et d'autorité à des individus incapables d'équilibre et de discernement et dont les erreurs et les fautes ne sont que trop rarement connues de ceux qui pourraient les corriger.

LA GEÔLE !...

J'entrai donc en prison, après avoir versé au magasin tout mon paquetage et aussi—je le croyais—toute idée de "rouspétance."

La geôle est une vaste cour entourée de tous côtés par une muraille de 15 pieds de hauteur avec, au centre, un grand couloir sur lequel donnent les portes des cellules et, entre ces dernières

et le mur, un espace de 10 pieds réservé à la promenade. Au bout est le poste de garde des sentinelles.

Des fautes du genre de la mienne et aussi futiles y avaient conduit d'autres coupables.

Rendus dans la cour, on nous fit déshabiller complètement, probablement pour l'unique et absurde sensation d'augmenter inutilement nos malaises.

En effet, un brouillard fort malsain enveloppait, ce jour-là, le domaine et ses habitants, agrémenté d'une pluie fine et pénétrante qui nous glaçait jusqu'aux moelles, en face de nos impassibles tortionnaires.

Les "fouilles" terminées, chacun reçut la désignation de sa cellule et la gracieuse invitation d'y entrer.

Petite chambre carrée d'environ 8 pieds par 5, percée d'une fenêtre à grillage dans le haut, la cellule est ornée d'une lourde porte, à la structure massive, recouverte, pour plus de "sûreté", je suppose, d'une tôle d'acier de deux lignes d'épaisseur. Un bloc de ciment légèrement incliné, large de 2½ pieds, long de 6 et haut de 3, appuyé au mur, est le confortable et moelleux divan offert au prisonnier. Les attentions délicates ne manquent pas et on lui fournit en outre, pour se

garantir contre les violents courants d'air qui viennent des ouvertures sans vitres, une chaude et luxueuse couverte juste assez grande pour... se moucher !

Quelques-uns des prisonniers n'avaient peut-être pas volé leur sort, mais la majorité n'étaient là que pour des banalités ou pour soulager l'excès de bile et la mauvaise humeur de quelques supérieurs insensibles à la plus élémentaire équité et à notre condition *d'animaux raisonnables*.

Ah ! Quelle nuit ! Et combien invraisemblable, injuste et volontairement erronée est l'opinion émise par un sous-officier (qui a naguère écrit dans une revue canadienne), sur le bon effet de certaines sanctions qu'il se garde de décrire parce qu'ils les a peut-être imposées mais ne les a pas subies !

Non, ce n'est *pas avec ça* qu'on fera des Légionnaires des bons garçons et des soumis, parce que dans trop de cas l'injustice est si flagrante et le supplice si exagéré qu'il faut bien se convaincre qu'on les impose autant par *l'habitude* de sévir à tout propos que par la jouissance de "mâter" le subalterne.

LE CŒUR RESTE... INSOUMIS

Vous vous trompez étrangement, monsieur le "sous-off.". Si le Légionnaire entre en prison le

sourire aux lèvres (ce qui est vrai), ce n'est pas par soumission mais pour la *frime!* En revanche, (et vous le savez,) il a la rage dans le cœur, la révolte haineuse dans l'âme et il n'est jamais un "soumis" intérieurement s'il paraît l'être extérieurement.

J'ai éprouvé moi-même cette sensation et les lettres que j'ai reçues, à Québec même, d'anciens copains de là-bas, disent avec éloquence quels sentiments d'hostilité constante ils entretiennent encore à l'égard de la Légion au point de vue des rigueurs inhumaines du service et de la façon dont s'y exerce trop souvent la discipline mal entendue et surtout mal appliquée.

Il faudrait d'abord *comprendre le Légionnaire*, ce à quoi les officiers (et ils l'admettent presque tous) n'arrivent jamais, parce qu'ils n'ont ni la patience, ni les moyens, ni l'état d'âme, ni *la vocation !* Et c'est là une vérité que je prouverai au cours de ce récit.

Le fait qu'un bon nombre de Légionnaires retournent à la Légion ne contredit en rien les injustices que je souligne et je donnerai en même temps les motifs pour lesquels ils y reviennent.

A cette époque, je n'en avais pas encore assez "reçu" pour croire qu'un homme, un officier, à plus forte raison, un capitaine, pût renfermer en

lui autant de dureté tranquille et de sérénité en face de son "prochain" tordu par lui, et qu'il éprouvât, contrairement à ce que nous dictent les moindres sentiments d'humanité, plus d'indifférence ou *de plaisir* à sévir en tyran qu'à exercer en homme de devoir consciencieux, mais doué d'un cœur, le pouvoir et l'autorité, dons du Dieu de justice et non les armes d'un bourreau sans pitié.

Je ne le croyais pas encore, c'est vrai, mais j'apprenais ce qu'est la discipline à l'égard du Légionnaire et combien elle est, entre certaines mains, parfaitement indigne de ce nom.

Leur façon de s'en servir s'explique; *elle ne se justifie pas.*

Je souffrais dans mon cachot, n'ayant pas encore acquis la "résistance" que donnent les doses répétées que nous administrent nos maîtres, et j'en voulais sortir.

Je trépignais, je criais, je pleurais, je vociférais et frappais à coups redoublés, inutiles et exténuants, pour qu'on m'ouvrît la porte.

Seul le pas régulier et cadencé de la sentinelle répondait à mes supplications interrompues, toutefois, à chaque passage vis-à-vis du cachot, par un: "Ta g... là-dedans!" qui m'affolait davantage.

Celui-là n'était pas à blâmer; il avait certainement connu déjà pareil sort et pareille indignation.

La nuit fut abominablement longue et le matin me trouva les nerfs et le corps "écroulés" sur ce bloc de ciment, où je ne pouvais ni ne voulais dormir.

VENEZ . . . AU BAL !

Le réveil eut lieu à cinq heures du matin, sans café pour réchauffer nos membres transis et sans déjeuner pour réparer nos forces épuisées.

Une demi-heure après, on nous alignait dans la cour, face au poste de garde, pour renvoyer les *favoris* à leur travail habituel et les *préférés* du sergent et de son équité, au nettoyage du poste et de la prison.

Les autres—dont j'étais—furent expédiés dans la direction . . . du BAL !

LE BAL ! Ce nom seul évoque la cruauté et la barbarie; il fait frémir le Légionnaire qui l'a subi, même plusieurs années après sa libération; il réveille en lui des souvenirs qui lui font exécrer de nouveau ceux qui imposent cette torture pour de si pauvres motifs; il lui fait classer, sans hésiter, ceux qui l'ont inventée comme ceux qui l'appliquent, au rang des brutes dignes de toute la

haine que peut couver en lui le soldat qui a connu cette infamie et ce manque incontestable de civilisation et d'humanité.

Le Bal ! Mais il procure à sa victime le Conseil de Guerre, lui inspire le désir de mourir et lui donne la joie de se tuer, à dix-huit ou vingt ans, en face de la masse d'iniquité qui sépare la faute du plus bête et du plus sauvage des châtiments...

On ne peut pas ne pas en parler *quand on l'a souffert*, ne serait-ce que pour le comparer, en passant, au tableau flatteur de la Légion que l'on avait fait aux miens, avant mon départ, avec une bonne foi qu'il m'est bien difficile de reconnaître.

Il a d'ailleurs reçu sa condamnation, ce Bal... qu'on n'oublie pas, puisqu'il est maintenant *aboli*.

Le ministre de la Guerre a fini par être renseigné et ça lui a suffi, on le comprendra aisément, pour le supprimer sans la moindre hésitation.

Le "tombeau" mériterait le même sort; et le jour où on en exposera toute l'horreur, avec franchise, il recevra, lui aussi, j'en suis sûr, son coup de mort.

Le BAL consiste à tourner, dans un espace très restreint, au pas cadencé—120 à la minute —avec sur le dos un sac de pierre concassée d'environ 70 livres et auquel chaque pas imprime des

mouvements très douloureux pour l'échine du condamné...

Cette innommable punition s'accomplit de 5h. 30 à 10 h. du matin et de midi 30 à 5h. 30., le dimanche après-midi compris.

Si l'effort paraît trop pénible, la bonne volonté récalcitrante, le supplicié pas assez robuste; si le sous-officier a l'humeur revêche ou des instincts sauvages, il agrémente le tourment de commandements rapides et variés, comme ceux-ci:

"Couchez-vous...

"Debout...

"Tourne à droite...

"Tourne à gauche...

"A genoux...

"Pas gymnastique...

"Marche...", etc., etc.

Et le malheureux n'a qu'à s'exécuter, en bénissant le sort du forçat ou du galérien, puisque cet amusement que le sous-officier se procure dure tant que son fiel n'est pas digéré ou que ce spectacle ne lui devient pas fastidieux...

Il est évidemment défendu de parler, de fumer et de boire, mais dix minutes d'arrêt sont "magnanimement" accordées, toutes les cinquante minutes, à l'animal humain attelé à cette tâche et favorisé du menu suivant:

MENU

Le matin:

Comme *entrée* pour mieux préparer le "travail" de la journée et soutenir la "résistance" de l'invité au Bal : *Rien !*

10h. 30 du matin. *Potage* à l'eau chaude et *troublée* comme l'existence d'un Légionnaire dont le supplice n'est pas... *consommé !*

Légumes, petits et coriaces comme l'âme de certains gradés !

5h. 30 du soir. *Viande de bœuf* (ou de vache enragée !) aussi dure que le cœur d'un sous-officier en charge du Bal, mais en quantité suffisante, heureusement, pour boucher la *dent creuse* d'un homme sans appétit ou... sans estomac !

Puisqu'il s'agit de nourriture, je dois déclarer en passant, même quand nous ne purgeons pas de punitions, que les provisions ne manquent pas généralement à la Légion.

Pourtant, elles diminuent parfois—comme le vin, du reste—très rapidement, *sans que nous les mangions*.

L'explication est pourtant facile à trouver et ne manque pas de logique. En effet, si quelques-uns, plus haut placés que nous, ne faisaient pas quelques "petits bénéfices", où prendraient-ils

le confort qu'ils se donnent et les moyens de vivre à l'abri des soucis matériels? Comment pourraient-ils embellir leurs loisirs avec des "poupées" caressantes et dispendieuses, dont les épanchements calculés sont en raison directe du prix qu'on les paie?

Il faut être généreux: ces *Messieurs*, s'ils ne sont pas nombreux, ont tout de même besoin, pour oublier la douleur qu'ils infligent aux autres, de compensations, de plaisirs et d'amour. Et c'est au Légionnaire qu'il appartient de leur fournir ces diversions quels que soient leur nature et leur prix...

Sans doute, dans les circonstances où se trouvent tous les membres de la Légion, on peut comprendre que ces choses y arrivent, puisqu'elles se voient ailleurs.

Si le Légionnaire a ses ferments, l'officier n'est pas exempt, lui non plus, de faiblesses et de fautes.

L'un et l'autre ont des penchants inhérents à la nature humaine et sont, surtout dans ce pays lointain et ces terres perdues, des cœurs affamés et des âmes en détresse.

L'officier, dont la vie est moins vide, cependant, parce qu'il a quelques nouvelles du dehors et des gens qui s'intéressent à lui, a même moins d'excuses à invoquer, parce qu'il ne souffre guère

de privations et qu'il garde la considération des civils.

Mais il lui arrive, néanmoins, à certaines heures de se sentir encore trop seul, bien exilé et de demander alors à l'alcool et à *l'autre sexe*, de l'oubli, du réconfort et des consolations.

Le danger et les abus viennent de là.

Les ressources personnelles étant insuffisantes, les tentations surgissent et l'homme se voit acculé, pour contenter sa soif amoureuse et l'appétit de sa maîtresse, à trouver ailleurs que dans son gousset les moyens d'y faire face.

Le vin et les vivres lui servent *d'expédients*, et le Légionnaire qui, d'avance, n'est pas porté à aimer le gradé, habitué qu'il est à ne jamais être pardonné, est sans indulgence et sans pitié pour le supérieur qui spécule sur sa misère et sur son dénûment.

Comment voulez-vous, d'ailleurs, qu'en face de cela (et de tout le reste), un être incessamment tordu qu'il faut à tout prix "briser", soit porté à la tolérance et au pardon ?

Le Légionnaire en a trop à supporter pour ne pas devenir de plus en plus un endurci et pour avoir, même sans cela, la moindre tendance à la vertu, particulièrement celle d'oublier ses griefs et les avanies dont on le comble.

Les Légionnaires ne sont que très rarement *amis* entre eux; ils sont *camarades*. Toujours défiants les uns des autres, ils ne soulèvent jamais le voile de leur passé véritable et la nature réelle de leur secret. Ils se contentent, aux heures de détente et entre deux verres, de célébrer les beautés de leur pays et de se vanter eux-mêmes... La sincérité leur manque, pour bien des raisons, et leurs conversations portent invariablement l'étampe du "bourrage de crâne".

Il est facile de comprendre alors combien la *distance* est plus marquée avec le gradé, rendant évidemment l'amitié impossible et *l'effusion inexistante*.

L'officier, en outre, je l'ai déjà dit, *ne comprend pas* le Légionnaire et s'il essaie quelquefois de l'étudier, il y met trop peu de persévérance pour arriver à un bon résultat.

Et c'est ici que m'apparaissent incommensurables l'aplomb, l'audace, l'illogisme et le manque de sincérité de l'auteur des "Têtes Brûlées", lorsqu'il parle, en un style touchant, des *aveux* et des *confidences* que lui ont faits—en pleurant ! —des légionnaires en veine d'attendrissement!..

Ce serait arrivé une fois que ce serait déjà *incroyable*, si je n'étais porté à penser que c'est en sa faveur exclusive et pour cet auteur seule-

ment que s'est opéré ce "miracle" parfaitement invraisemblable !

En autant que je l'ai connu, pour avoir été *son pareil* pendant cinq ans, le Légionnaire n'est *jamais l'ami* d'un officier, même s'il s'entend bien avec lui, et il en fait encore moins, sachez-le, *son confident !*

Et cette attitude est tellement sienne et irréductible, qu'il se fait un devoir, un *point d'honneur*, et pour dire comme lui, "qu'il se respecte trop", lui qui ne s'ouvre pas tel qu'il est à son camarade, pour dévoiler à son supérieur les secrets de son âme et l'angoisse de son cœur, même s'il l'admire comme chef et l'estime comme soldat.

Bien plus, ce sentiment existe dans toutes les armées d'Afrique, mais dans aucune aussi prononcé et généralisé qu'à la Légion.

Voilà les *relations intimes* qui existent chez nous entre soldats et gradés et je dois bien un peu le savoir !. . .

Elles sont, il est vrai, légèrement différentes de certains tableaux aux couleurs nuancées d'émotion empruntée, où le but de celui qui les peint nous paraît malheureusement trop visible ou du moins, *transparent !*

Nous n'avons pas, nous, à favoriser ni notre rôle ni celui du gradé et nous ne cherchons pas,

ce qui serait naturel, à attirer la sympathie vers le Légionnaire en lui donnant un caractère romanesque et relevé.

Nous nous contentons de raconter une aventure véridique *en tous points* et la façon dont nous parlons, et de l'un et de l'autre, est là pour prouver notre bonne foi et notre véracité.

RÉVOLTE OUVERTE ET COÛTEUSE

Mais j'oubliais que j'étais encore au Bal et que j'en avais assez et même trop de ce régime abhorré.

Aussi, le troisième jour, à bout de forces et de patience, je laissai tomber en le *lançant* sur les pieds du "sous-off.", avant qu'il s'en doutât, mon sac de pierre, en m'informant auprès de lui, s'il aimait à en apprécier la pesanteur !. . .

Le gradé avait une cravache et il allait s'en servir, quand, devinant son geste, je le saisis solidement par le bras.

Le fixant alors bien droit dans les yeux, décidé à lui faire son affaire, je lui dis: "Si tu frappes, je cogne !"

Surpris et apeuré, il se calma.

—Prenez votre sac. . .

—Non, je ne le prends pas.

—Vous refusez ?. . .

—*Je ne refuse pas;* je ne le prends pas.

—Si vous ne le prenez pas, c'est que vous refusez.

—Non, *je ne le refuse pas;* je . . ne . . le . . prends . . pas.

—Pour quelle raison ne le prenez-vous pas ?

—Il est trop lourd.

—Vous n'aviez qu'à ne pas faire de bêtise; prenez votre sac.

—Non et non ! Je ne le prends pas, mais *je ne le refuse pas* . . .

Et le dialogue continua ainsi sur ce ton pendant plusieurs minutes.

Il faut reconnaître que dans mon exaspération, j'avais accompli un geste malhabile et pernicieux.

Malgré sa ténacité, toutefois, le sous-officier n'avait pas réussi, comme il le voulait, à me faire dire: "*Je refuse*", ce qui l'aurait vengé en m'attirant le Conseil de Guerre et quelques années de prison.

Ça, par exemple, je n'étais pas assez fou pour m'y exposer, car si j'avais signé un esclavage de cinq ans, je n'étais pas disposé à augmenter ma servitude de cinq autres.

Rageusement déçu de n'avoir récolté que l'insuccès et furieux de ma ferme attitude, il me porta "malade d'office", moyen sûr pour lui

d'obtenir une certaine revanche en me faisant attrapper une nouvelle punition.

Comme je n'étais pas malade, j'eus beau expliquer au "*toubib*" (médecin) qu'il n'en était rien, je reçus en échange de ma révolte huit autres jours de prison, sans exemption de sac, ce qui me créait, assurément, une jolie perspective !

Dans l'après-midi, le sergent m'intima l'ordre de reprendre mon sac, mais il n'y avait rien à faire: j'avais *la tête plus dure que son contenu* et rien ne semblait devoir me faire céder.

La sanction s'imposait alors, et je fus enfermé dans une autre cellule, *sans boire et sans manger*, jusqu'à ce que je revienne de mon obstination.

VAINCU...PAR LA FAIM

La lutte dura *quatre jours*, avec la seule diversion, une fois par jour, de la visite du sous-officier me posant la même question: "Faites-vous la *pelotte* (port du sac) ?" Et sur ma réponse *négative*, la porte se refermait pour vingt-quatre heures.

La "faim" me fit plier, elle, et le quatrième jour *expiré*—et moi presque !—je réclamais, à grands cris, de l'eau et du pain; je me sentais défaillir.

Le sergent s'amena narquois et me demanda,

avec une ironie vengeresse, qui me donna l'envie de l'étouffer, si je consentais à reprendre mon sac. Il fallait bien lui répondre et céder en face de mon inanition et de l'impossibilité de sortir de ce Bal infâme autrement qu'en danger de mort.

L'addition faite des deux punitions me donnait un total de douze jours que j'acceptais, en même temps que la "pelotte" !

Je sortis de là dans un état facile à concevoir: fièvreux, malade, épuisé, le dos meurtri et si déprimé que je désirais trépasser.

On n'eut pas besoin de m'examiner pour juger de ma condition qui nécessita mon transport à l'hôpital, afin de me guérir, au moins, d'une violente attaque de dysenterie et de mes autres souffrances, les corporelles seulement.

J'en revins presque aussi faible qu'à mon entrée, par suite du manque d'alimentation et du régime qui semble exiger, à la Légion, qu'un malade n'ait pas besoin d'aliments pour le soutenir.

Je demeurais convaincu—et je le suis encore après cette expérience que d'autres allaient confirmer—que si la Justice a comme attributs dans le reste de l'univers, un bandeau et deux balances, elle n'a à la Légion, trop souvent, que des verres grossissants et l'hallucination des châtiments féroces.

RASSASIÉ!...

Je commençai à faire du service trouvant les jours et les nuits sans fin.

Je songeais, malgré moi aux renseignements "étranges" des informateurs québecois, à l'immensité de ma bêtise, et je comptais et recomptais, abruti par cette vie d'animal, les jours que j'avais encore à supporter sur les 1826 que me coûtaient ma signature et ma liberté—sans compter ma vie—données obstinément à la France et que je lui redonnerais encore, s'il le fallait, mais *pas à la Légion* !

Et c'était cela, mon rêve de Légionnaire !... Il se réalisait dans un dégoût si profond que je désirais de toute mon âme y mettre fin et que cette idée se fixa "indéracinable" dans mon cerveau, jusqu'au jour où je devais tenter de l'exécuter.

Pour en sortir, j'étais prêt à toutes les privations, à toutes les corvées, à tous les périls, dont aucun ne me coûtait pour pouvoir quitter cette géhenne.

Deux mois passèrent partagés entre le maniement des armes durant le jour et la garde de quatre heures, la nuit, deux fois par semaine.

Je n'avais pas encore eu une seule journée de

repos, même le dimanche, consacré, dès le réveil, comme les autres jours, à mille vicissitudes, à d'innombrables ordres, à de copieuses punitions, à l'épluchage des patates et au nettoyage du quartier.

Dans l'après-midi, c'était le lavage du linge.

Nous avions un vrai salaire—vingt-cinq centimes par jour—et nos moyens nous permettaient et même nous "obligeaient" à payer pour le savon, le cirage et les nécessités quotidiennes d'un soldat, sans parler de la provision de tabac et d'un verre de vin de temps à autre, pour nous empêcher de succomber à notre désespérance et au cafard, dont le genre et l'intensité, comme je le prouverai, n'ont rien de comparable au monde.

UN VICE INNOMMABLE !...

Et ces pauvres soldats, privés d'argent et de *nourriture suffisante* (caractéristique de la Légion), servant un pays étranger et versant leur sang pour lui, ont parfois, dans leur misère, le gousset si vide et l'estomac si creux, qu'ils s'abaissent à ramasser dans les poubelles, où ils fouillent, les bouts de cigarettes et le morceau de pain dont ils sont avides.

Rien n'est plus facile à comprendre. Ces jeunes gens sans cesse au travail ardu, stimulés

tout le jour par des exercices épuisants, sentent leur estomac crier famine et leur appétit se décupler.

Ils entrent le soir exténués et si voraces qu'ils seraient capables à leur groupe (35 à 40) d'avaler un bœuf tout entier.

Mais ils ne trouvent *à se darder* que sur une soupe infecte et quelques morceaux de viande "noyés" dans une sauce à la moutarde vraisemblablement préparée pour masquer l'odeur de la matière première et sa déplorable qualité. Sept à huit cuillerées de légumes accompagnent cette pâture dont la quantité pourrait à peine satisfaire dix hommes d'appétit modéré, habitués, toutefois, à une besogne facile et sans fatigues.

Ils n'ont plus de pain; il a passé au repas du midi.

Et ce sont ceux que "*l'on envoie là où l'on meurt*", qui doivent se contenter d'un régime qui les fait crever de faim!

Mais ils *enragent*, les pauvres malheureux, et ils n'ont en poche aucun argent qui leur permette l'achat d'un peu de tabac et d'un casse-croûte supplémentaire.

Ils n'en peuvent plus d'être affamés, misérables et sans le sou; et il arrive cette chose ignoble, qu'en face de propositions qui ne se décrivent pas, par suite de ce qu'on refuse à leur

corps, quelques-uns, qui n'y songeraient probablement jamais,... le prêtent à des être immondes qui les paient pour se livrer au plus dégradant de tous les vices!...

Déchéance inqualifiable qu'on ne saurait assez flétrir à laquelle les poussent, quand ils sont à bout, le besoin et la souffrance, causes d'une abjection sur laquelle je me garde bien d'insister davantage et dont le noble et beau pays que nous servons, n'est, en aucune façon, responsable, puisqu'il ne peut en exercer le contrôle.

UNE DROLE DE SAUCE...

Un incident sur la nourriture vaut la peine, je crois, d'être ici raconté.

Un soir, nous étions à table, où je prenais avec les autres—faute d'argent—ma part du menu ordinaire.

J'avais avalé, sous l'aiguillon de la faim, la soupe et la viande et j'allais, en brave, m'attaquer aux légumes, lorsque leur arome particulier, me frappa l'odorat.

Regardant mes compagnons (nous étions trente), je constatai que ce n'était pas une illusion et que la même "senteur" les affectait: les légumes étaient *au pétrole!*...

Inutile d'énumérer les injures dont fut gratifié

le "*cuistot*" (cuisinier), les invectives distribuées surtout au sergent-major et le blâme imputé au capitaine, responsable, en vertu de ses fonctions, de la tenue générale du quartier.

Il fut décidé, sans autre retard, de nous plaindre à ce dernier et je partis en tête de la délégation.

Sommé par le capitaine d'avoir à expliquer cette irruption dans son bureau, je m'exécutai au nom de mes camarades.

Et – ô génie d'un supérieur et noblesse de la Justice! — je reçus pour mes explications et le motif parfaitement *légitime* de cette plainte, en même temps que pour avoir servi d'intermédiaire, *huit jours de prison*, sans même que le *digne* officier eût vérifié, en goûtant aux légumes, le bien-fondé de notre réclamation!

C'était tellement inepte que plus tard on finit par admettre (quelle exception!) que nous avions raison et le cuisinier, avec deux de ses aides, vint prendre ma place, ce qui, tout de même, ne remplaça pas la nourriture qui manquait à notre subsistance.

UN PEU D'ENTRAÎNEMENT

Les premiers temps que nous passons en Algérie sont consacrés à tout ce qui peut nous faire

apprendre le métier de soldat et cela prend généralement quatre mois pour développer nos aptitudes et nous faire acquérir la formation nécessaire.

Durant les premiers jours nous nous entraînons à des mouvements variés de gauche et de droite, à distinguer vite et bien, les grades les uns d'avec les autres, à manier les armes et à faire des exercices de combat.

Mais c'est surtout *en marches* que consiste notre principal entraînement, de "vraies" marches d'au moins 20 à 25 kilomètres (12 à 15 milles), deux fois la semaine et qui durent de 3 à 4 heures chacune.

Ce n'est pas cet effort qui est le pire et nous l'accomplirions, sans mot dire, à ce stage de notre formation où nous sommes déjà pas mal "résistants", s'il se faisait dans de meilleures conditions et sans la manie du sergent-major de nous affubler de fournitures trop grandes et de chaussures démesurées.

Pour ma part, je me perdais dans mes vastes "godillots", bien plus propres à me faire flotter sur les eaux qu'à fouler le sol, et je revenais éreinté et moulu de chaque marche entreprise.

Mon sac de 20 kilos (plus de 40 livres) me paraissait en peser cent et mes pieds, blessés dès les premiers kilomètres, me faisaient endurer,

en cours de route et surtout au retour, un véritable martyre.

DÉSERTEUR !...

Et c'est ainsi que, n'en pouvant plus, je rentrai un jour à ma chambre et pris, cette fois, la résolution inébranlable de fuir...

J'y pensai sans répit toute la nuit et toute la journée du lendemain.

J'en étais si préoccupé qu'une distraction pendant l'exercice me valut quinze jours de consigne au camp et contribua à m'ancrer davantage dans mon irrévocable décision... de *déserter* le soir même !

Muni d'une somme de trois cents francs, j'allais entreprendre avec l'aide de cette fortune et de mes ressources d'énergie insoupconnées, dans ce pays perdu, rempli de pièges et d'embûches, la randonnée qui me conduirait finalement vers ma patrie, le CANADA !

Il s'agissait d'abord, pour moi, de ne marcher que la nuit et de gagner en vitesse les lignes espagnoles où je serais, alors et là, en parfaite sécurité. (1)

---

(1) Cette sécurité n'existe plus aujourd'hui et les Espagnols qui rencontrent des déserteurs les "rendent" à la Légion.

J'étais trop convaincu du succès pour penser aux conséquences possibles de mon équipée et pour avoir réfléchi à tout ce qui pouvait m'arriver au cours de mon escapade.

Non, j'étais *rendu à bout*, j'étais décidé et rien au monde ne semblait capable d'entraver mon dessein.

Aussi je ne songeais qu'à mon départ et j'attendais—avec quelle impatience !—le "Rompez vos rangs!" que le clairon sonnât sur un air dont les intonations avaient inspiré à l'un de nous la typique chanson suivante:

"Un caporal, c'est un légume,
Ça boit, ça mange, ça chique, ça fume;
Ça sait pas même écrire son nom...
C'est bête comme un cochon!"

Soudain la sonnerie se fit entendre, et sans m'occuper, ni de la soupe ni de la consigne, je sortis à la hâte et le premier...

VERS LA LIBERTÉ!...

Je m'étais procuré une carte routière de l'Algérie et une musette chargée de conserves pour trois jours ainsi que de pain et d'eau.

Je soupai dans un restaurant et à sept heures du soir, alerte et *fou d'espoir*, je franchissais la porte de Saïda !...

Je n'avais mis personne au courant de mon évasion, pas même le seul camarade un peu intime que j'avais parmi les Légionnaires et je ne craignais rien sous le rapport de la délation par des compagnons d'armes.

Tout ce qui m'inquiétait était la rencontre des Arabes qui, en me reconnaissant, me ramèneraient de force—six contre un—afin de toucher la récompense de 25 francs que la Légion accorde pour l'arrestation d'un déserteur. Il y avait aussi les gendarmes que nous baptisons là-bas de flics, cognes, argousins, etc., et dont j'avais à me défier.

Il ne fallait donc avancer qu'à la faveur des ténèbres et me cacher, durant le jour, dans les bois et les buissons plutôt rares en ce pays.

Et je marchais... vaillamment, ne sentant guère mes fatigues, malgré mes espadrilles (pantoufles espagnoles) auxquelles je n'étais pas habitué et qui me donnaient des ampoules aux talons. Je faisais des prodiges d'endurance et de rapidité, à tel point que je parcourus, dès la première nuit, par des chemins pratiquement inconnus pour moi, la distance presque incroyable de 45 kilomètres (28 milles).

Quand le petit jour parut, je songeai aux indigènes et à fuir, en cherchant un bosquet, le dan-

ger des mauvaises rencontres et des indiscrétions.

Mais j'avais beau scruter les environs, aucun abri et aucune cachette ne m'offraient asile.

Je continuai donc mon voyage en usant de la plus grande prudence, me couchant dans les fossés au passage des nomades ou d'un camion.

Et je marchais toujours, ayant encore ajouté 15 kilomètres (un peu plus de neuf milles) au chemin déjà parcouru. Je me dirigeais, ou plutôt je *volais* au devant de la délivrance, grâce aux ailes d'une extrême ambition et à l'espérance du bonheur vers lequel je m'avançais!...

Une borne m'indiqua alors que j'étais rendu à 5 kilomètres (3 milles) d'un village et qu'il fallait, cette fois, me dérober à tout prix.

Quelques touffes d'arbustes, situés à une petite distance, allaient m'offrir protection, lorsque quatre indigènes, en m'apercevant, flairèrent "l'aubaine" qui se présentait à eux.

Malgré le délabrement de ma tenue, ils eurent vite fait de deviner qui j'étais et de *m'encercler* pour empêcher la proie de leur échapper.

Ils m'adressèrent la parole en français:

—C'est toi, la Légion?

—Oui, et après...

—Ah! ah! Toi déserteur!

—Oui, et qu'est-ce que ça peut bien te faire?

—Ah! ah! C'est nous gagner 25 francs et ramener toi Saïda!...

Cette phrase fut une lueur et elle m'ouvrit de suite un horizon nouveau en m'offrant une alternative libératrice: les *acheter!*

Je dus donc leur bredouiller les quelques mots arabes que je pouvais connaître, plus ou moins, sinon mal: "Stena chouia... Ena jib ada khammsa douros (Attends un peu... Moi donner pour toi 25 francs). Et j'ajoutai? "Comme ça toi rester ici, moi partir. La bès (Ça va)?"

Je savais à l'avance à quoi m'en tenir sur cette race de chiens avaricieux, capables de vendre leur père pour cinq sous, et j'étais convaincu de pouvoir m'en débarrasser en les payant.

Je remis alors au chef du groupe un billet de cent francs, en lui recommandant de me retourner la monnaie, ce en quoi j'étais encore un peu trop naif...

Le vénal personnage se retira à l'écart avec ses compagnons et l'argent, et je les entendis discuter avec chaleur, dans un charabia incompréhensible, de ce qui paraissait être mon cas et du change à me rapporter.

Finalement, j'en vis trois prendre la direction du village et celui avec lequel j'avais parlementé revenir vers moi. Il me tendit la main pour me permettre d'y prendre une liasse de billets que

je me mis à compter soigneusement, sans remarquer que mon homme s'éloignait assez précipitamment...

Le misérable, ainsi que ses complices, m'avait honteusement *filouté* d'une soixantaine de francs et j'allais sévèrement lui régler son propre compte, lorsque je me souvins de la délicatesse de ma situation.

Une colère froide, cependant, s'empara de moi, devant l'impuissance où j'étais de le châtier et mon regret de ne pas avoir un pistolet pour les abattre tous les quatre.

"*Plaie d'argent n'est pas mortelle*, surtout dans un cas comme le mien", me dis-je, en m'étendant un peu plus loin, pour manger et dormir ensuite d'un sommeil irrésistible et réparateur.

Je ne sais au juste combien de temps je demeurai dans ce buisson, mais à mon réveil il faisait déjà nuit.

Frais et dispos, ayant pris, grâce à la nourriture, au sommeil et à la vive satisfaction d'avoir déjà franchi tant de distance, une ample provision de forces et de courage nouveaux, je me remis en route pour Sidi-Bel-Abbès, première étape de ma marche vers la liberté.

Et je marchais toujours... à pas de géant, malgré mes pieds tuméfiés, accomplissant des progrès encourageants, puisque je réalisai, sur

le matin, que j'avais déjà effectué les deux tiers du trajet.

Le jour venu, il me fallait user encore de précautions et prendre un peu de repos. Je m'installai,à cet effet, sur un petit monticule éloigné de la route et tout près des montagnes avoisinant Bauden.

Après un bon repas, au pied d'un arbre qui me protégeait contre les rayons d'un soleil trop ardent, je m'étendis pour la sieste. Une douce torpeur ne tarda pas à m'envahir et à me plonger, vu l'excès de fatigue plus fort que ma volonté, dans un lourd et profond sommeil...

Réveillé en sursaut par une tape sur l'épaule, je fus sur pieds instantanément.

J'étais en face d'un Algérien qui s'était glissé près de moi pour me surprendre pendant mon sommeil.

Le visiteur *inattendu* me posa à peu près les mêmes questions que les Arabes de la veille, mais j'avais de suite décidé que celui-là ne serait pas payé *de la même manière* que les autres, s'il y mettait trop d'insistance ou se permettait de me malmener.

—Et si je ne veux pas te suivre, mon enf... de chienne, lui dis-je, qu'est-ce que tu vas me faire ?

—Moi te conduire kif kif bourriquot (comme un mulet) ! répondit-il.

Et, menaçant, il brandit sa matraque...

C'est ce que j'attendais. En même temps qu'il levait la main, je simulai la peur et ouvris les bras; puis me repliant sur moi-même, je fonçai, de tout mon poids et de toute ma force, sur le sale intrus... Le "coup de bélier" fort impétueux le précipita, tête la première, dans le ravin, où il dégringola d'une hauteur d'environ trente pieds. "Bon voyage animal, lui criai-je, toi, du moins, tu ne m'auras pas volé !"

Et sans me préoccuper davantage de son état, je pris ma course à travers la montagne, afin de me trouver un autre refuge en attendant la nuit.

Il ne me restait plus qu'une vingtaine de kilomètres (à peu près douze milles) pour atteindre la capitale de la Légion.

Aussi je me mis en route à une heure avancée et je me trouvai, à cinq heures du matin, à deux kilomètres (un peu plus d'un mille) de Bel-Abbès.

Je m'arrêtai à cet endroit, car il ne fallait pas songer à entrer dans la ville durant le jour, ce qui eût été de la dernière imprudence et un moyen presque infaillible d'être reconnu comme déserteur.

J'endurai, ce jour-là, un supplice indicible. La chaleur était intolérable et je subissais, couché sur le dos, les ardeurs brûlantes d'un soleil de

feu qui me rôtissait le visage et me cuisait la tête.

Incapable de bouger, à cause du danger causé par le passage fréquent des camions et surtout par celui des Arabes, j'avais la gorge sèche et la soif dévorante, lorsqu'à côté de moi, à portée de ma main... un ruisseau limpide et tentant s'offrait à me désaltérer et à me rafraîchir !

Mais le péril était trop imminent pour prendre le moindre risque et je demeurai là, immobile et souffrant, tout le reste de la journée.

Le soir venu, je ne fis qu'un bond vers le ruisseau où j'étanchai ma soif ardente et arrosai copieusement mon front et mes tempes surchauffées.

LA FAILLITE !...

Une heure plus tard, j'étais à Sidi-Bel-Abbès et j'entrais, épanoui et déraisonnable, faire bombance dans un restaurant.

Pour célébrer dignement mon remarquable effort, pour m'illusionner sur mon sort de Légionnaire, pour remonter des énergies si rapidement et follement dépensées, pour caresser davantage mon bel espoir, j'eus recours, avec une excessive abondance, au délicieux "pinard", à l'ivresse indispensable, *si chère au Légionnaire* et qui l'em-

pêche, plus d'une fois, de mettre fin à ses jours et à son existence de réprouvé.

Oui, le Légionnaire s'enivre, et *pas un seul*—c'est une question de temps—n'échappe à cette habitude, à cet amour, à cette passion qui est vraiment sa seule joie et son seul moyen d'oublier. Personne ne songe—ce serait peine perdue d'ailleurs—à lui en faire un reproche et à l'en punir, quelle que soit sa pochardise, pourvu qu'elle n'affecte pas le service et qu'il ait les ressources pour s'y livrer.

L'ivresse n'est pas seulement un plaisir à la Légion, elle est une *nécessité* et incontestablement le "seul remède" qui soulage le malheureux condamné à ses rigueurs et à ses maux. Elle seule a la vertu d'amener les chimères et les visions qui réconfortent, elle seule est la vraie récompense après les durs assauts et les sanglantes batailles; elle seule résout *toutes les crises.*

C'est grâce à elle que le Légionnaire se "forge" un passé de fausse gloire, d'incomparables amours défuntes, d'aventures "fabriquées" qui ravissent (quand ils sont ivres) ses compagnons et dont il "s'intoxique" si bien et si souvent, qu'il finit par croire lui-même aux récits qu'il raconte comme aux histoires qu'il invente, et dont il "inonde", en même temps que de vin, sa profonde infortune et sa pénible existence !

Déjà brisé par le surmenage de mon entreprise, je succombai, sous l'effet de rasades trop fortes et trop répétées, à une telle ivresse que la patrouille n'eut... qu'à *me ramasser*, une heure plus tard, pour m'écrouer—sans aucune objection de ma part !—dans les locaux disciplinaires...

Et c'est ainsi que, dans un verre et au fond d'une bouteille, gisaient le résultat de ma folle aventure et aussi les espoirs insensés que la désertion ne réalise presque jamais, mais qu'elle condamne, à l'avance, dans la grande majorité des cas, à l'insuccès et à la faillite.

UN PITEUX RETOUR

Quinze jours après, j'étais de retour à ma compagnie, où l'on me souhaita la bienvenue en me faisant cadeau de 45 jours de prison, pour me permettre de méditer à mon aise sur les pérégrinations d'un déserteur et les suites de son équipée quand l'insuccès la couronne...

La sentence est généralement moindre, mais l'on m'avait dérobé des effets dans mon paquetage pendant mon absence, et je fus accusé (c'était assez vraisemblable, du reste) de les avoir vendus pour organiser mon escapade.

On n'avait *aucune preuve* à l'appui de cette prétention. Cela importait peu auprès d'un tribunal comme le nôtre et je fus condamné parce que, comme Légionnaire, je n'avais aucun droit à faire valoir, si ce n'est celui de me taire et d'avoir tort.

"*Le Légionnaire a toujours tort, même s'il a raison, car il a déjà tort d'avoir raison*". (Paroles authentiques du capitaine X... Cdt C. 1. 3, en 192...).

Je fus donc incarcéré le même jour et purgeai ma sentence jusqu'au bout.

Inutile d'insister sur les "douceurs" déjà décrites de la prison; j'en sortis, malgré mon échec et ses conséquences, décidé à fuir de nouveau à la première occasion favorable.

Le temps, qui est un grand maître et un excellent médecin, réussit pourtant à me calmer et à me chasser de la cervelle la sotte idée d'une pareille résolution.

Je me mis à réfléchir sérieusement, pesant et repesant le pour et le contre, et je finis par reconnaître que mes idées n'émanaient ni d'une saine logique ni d'un *homme*.

J'avais signé et je n'avais tout simplement qu'à honorer ma signature, à me conformer au contrat que j'avais bel et bien consenti, avec ses lourdes obligations et tous ses risques; j'avais été

prévenu, dès avant mon engagement, des dangers que je courais, mais j'avais écarté toutes les objections et m'étais *obstiné* à vouloir *froidement* et *consciemment* l'oppression dont je me plaignais et l'esclavage que je subissais.

Bien plus, j'avais "juré" obéissance aveugle, sans conditions, et j'étais lié par ce serment que je devais respecter et dont on m'avait souligné, dans le temps, toute la grave importance.

En face de ce raisonnement, toute velléité d'évasion me quitta et je n'y pensai même plus.

J'avais voulu l'être; eh bien! je n'avais qu'à demeurer... *Légionnaire!*

Soldat au Maroc

VIE DURE ET COMBATS

Quelques semaines plus tard, on demandait des volontaires au Maroc et je fus inscrit l'un des premiers.

Au fond, je ne demandais pas mieux. Mes cours terminés, ma formation militaire à peu près complète et mes sept mois d'Algérie me permettaient maintenant de me livrer à une autre tâche que celle des insipides corvées habituelles et des travaux toujours du même genre. J'aurais, à l'avenir, d'autres labeurs, plus valeureux et plus nobles, qui m'exposaient à mourir pour la France et donnaient, de ce chef, à une vie généralement faite d'humiliantes épreuves, un aspect de dignité et d'honneur qui est le seul grand souvenir que l'on garde de la Légion.

Cela, je m'en souviens avec fierté. J'y ai gagné la "médaille à deux agrafes", pour deux ans de

service dans les postes avancés, c'est-à-dire dans les alertes et les dangers continuels, et s'il est une chose que je ne regretterai jamais, c'est d'avoir participé, pour le grand pays auquel nous avons sacrifié jusqu'au dernier atome de notre liberté, à de furieux combats et à de nombreuses batailles où j'ai mis, on peut m'en croire, tout ce que je pouvais avoir de courage et de cœur.

A ce sujet, cependant, n'allez pas demander à un Légionnaire de vous montrer sa médaille: *il ne l'a pas*, parce qu'il lui aurait fallu *l'acheter*.

Son amour-propre, sa forfanterie, son orgueil, sa bravoure désintéressée, son sentiment très personnel, sa façon de se battre, sans se demander pourquoi, si ce n'est que parce qu'il est de la Légion, se refusent à cet achat qui sent la "transaction" et à cette vaine gloriole qui lui inspire du dédain.

Aussi, innombrables sont les quolibets, les plaisanteries persifleuses, les observations sarcastiques et les moqueries amusantes dont est l'objet celui qui consent (oh ! très rarement) *à payer pour sa décoration:* "Pouah! un militaire, ça! Allons donc, il n'est pas assez fier pour avoir la gloire sans l'étalage, la valeur sans l'affichage, le mérite sans l'ostentation ? Faut-il être vaniteux, ridicule, benêt et idiot pour envier cette

ferblanterie au prix de 48 francs et sacrifier ainsi, pour un brimborion, les huit ou neuf litres de vin qu'il représente!"...

Grâce à la perpective de voir du nouveau, aux préparatifs du départ, aux longues causeries sur le Maroc et aux côtés imprévus de ce qui m'y attendait, cette période me parut moins sombre, moins chargée de cette solitude qui comprime le cœur du Légionnaire, surtout à certaines heures où la nostalgie le ronge en même temps que le virus du désespoir qu'il cache presque toujours et qu'il éprouve si souvent.

Une journée fut employée à la visite des officiers supérieurs, au changement de nos effets usagés et à la remise de deux paires de bas en coton, touchés lors de notre engagement, retirés à notre arrivée à la compagnie et qu'on nous enlèvera de nouveau au Maroc, sans que nous arrivions à nous expliquer le ridicule de cette fantaisie et de cette brèche au bon sens.

Le jour suivant, veille de Noël, 192..., nous étions alignés dans la cour, prêts à partir, lorsqu'il nous fallut "subir" l'inspection du capitaine et le *discours* qu'il avait à prononcer!

Ce fut une pièce d'éloquence plutôt confuse, où s'entremêlaient, dans un beau désordre et... sans aucune discipline, le drapeau français, la

fidélité, le devoir et l'honneur, sur un ton et dans un débit qui nous laissa perplexes et inquiets de savoir si l'orateur était encore sous l'effet d'un rêve ou sous l'empire du sommeil !...

Disposé aux largesses, il nous fit alors cadeau d'un paquet de cigarettes par deux hommes (10 à chacun), avec l'affectation d'un parvenu disposant de sa fortune ou sacrifiant à une œuvre publique, par besoin de réclame, les deux tiers de ses revenus. Comme d'habitude, nous sûmes accepter, sans émotion comme à peu près *sans reconnaissance*, une générosité qu'il avait l'air de trouver, lui, presque magnanime, mais que nous trouvions, nous, vraiment trop modeste pour en être ravis!

DIVERS INCIDENTS DE VOYAGE

Nous étions une soixantaine, tous désignés pour rejoindre un détachement de Bel-Abbès, afin de former un effectif de deux cents hommes affectés au 2ième Régiment Étranger, à Meknès.

Rendus à Bel-Abbès, nous fûmes de nouveau inspectés par le Colonel qui y alla de sa harangue, en se servant, lui aussi, pour la terminer des paroles du général de Négrier: "Vous autres, Légionnaires, vous êtes faits pour mourir et je

vous envoie là où l'on meurt", de la même manière que s'il en avait été l'auteur.

Le lendemain on nous embarquait, sans déroger à une louable habitude, dans un train "à bestiaux", avec arrêt à Tlemcen, célèbre par ses vignes, pour y prendre le dîner et repartir, une heure plus tard, en direction d'Oudjda, dernière ville avant d'atteindre la frontière du Maroc et où nous fûmes rendus très tard dans la soirée.

Couchés sur la terre nue d'une baraque ouverte à tous les vents (manière fréquente et fort critiquée de nous loger), nous partions, sur le matin, plus ou moins reposés de nos fatigues, pour Sidi-Abdallah, nous arrêtant à Taza pour remplir nos bidons d'eau fraîche et prendre une bouchée sur le pouce.

Nous avions une montagne à escalader—le col de Touar—et notre locomotive, malgré ses efforts et ses gémissements, ne parvenait pas à la grimper. Elle ne dut qu'à notre débarquement et à nos forces réunies pour *la pousser*, de pouvoir surmonter l'obstacle de ce côté.

Quand il fallut descendre l'autre versant, ce fut tout le contraire qui arriva et qui fut loin d'être "rigolo".

La course fut si folle et si vertigineuse qu'un Légionnaire, imprudemment installé sur le toit

d'un wagon, alla piquer une tête sur le remblai où il se cassa un bras et les deux jambes.

Nous finîmes par atteindre le petit poste, gardé par des Sénégalais fort malpropres, et dont presque tous les moments de loisir étaient consacrés à *la chasse aux poux* qui leur livraient, d'ailleurs, une bataille inégale par le nombre et la ténacité!

Refugiés dans une baraque à moitié démolie (toujours le même confort!), nous repartions le lendemain matin pour Fez, la principale ville du Maroc, demeure ordinaire du Sultan, d'une population de 75,000 âmes et qui en aurait compté au Moyen-Age près de 400,000, dit-on. Elle est aujourd'hui le centre politique du Maroc et d'une activité commerciale qui n'est égalée que par sa fertilité et son heureuse situation.

Notre camp était posté sur le flanc d'une montagne, en face de la ville, dont les maisons sont bâties en amphithéâtre sur un terrain accidenté et coupé par de nombreux ravins.

L'accueil du 3ième Régiment Étranger fut sympathique et la nourriture, à part son manque d'abondance, convenable et bien apprêtée, ce qui m'était, à cette date, une sensation encore inconnue.

Nous étions baraqués dans des chambres spacieuses et bien entretenues, malgré leur

plancher de terre battue sur lequel on avait organisé, pour nous inviter à un vrai repos, des paillasses neuves et bien garnies. Et quoique nous fussions arrivés à une heure tardive, on nous servit, pour nous réchauffer avant le sommeil, une bonne tasse de café. Étonné, charmé même, d'une réception comme celle-là, j'ai gardé de ces lieux et de ce régiment, le meilleur des souvenirs.

Le lendemain, de grand matin, nous attendîmes le train pendant deux longues heures avant de pouvoir franchir ensuite, en deux heures et demie, la distance qui nous séparait de Meknès.

A huit heures, nous étions aux quartiers généraux du 2ième Régiment Étranger, dans un camp baptisé, pour une raison que j'ignore, du nom poétique de "Pou Blanc".

Après nous avoir fait entrer dans le bureau de la C. H. R. (Compagnie Hors Rangs), on nous fit décliner nos nom, prénom, âge, nationalité, profession ou métier, etc.

Je me fis enregistrer sous mon véritable nom, sans profession définie, mais ayant la formation voulue pour être "bureaucrate", ce qui m'obligea à passer un examen dont je ne sus jamais, d'ailleurs, le résultat.

Nous demeurâmes là quatre jours, relativement heureux, assez, en tout cas, pour regretter de partir afin de rejoindre le 1er bataillon du 2ième Étranger dans de grands postes.

C'était la seule information que nous avions. Elle suffisait quand même à nous faire présumer que nous courions vers des aventures plus périlleuses et de réels combats.

J'ai encore bien vivace à la mémoire le souvenir de cette première journée de marche.

Chargé comme un mulet, le crâne brûlé par un soleil torride, mourant de soif, je fis, ce jour-là, environ vingt-cinq milles.

Sur le soir, nous campions dans un petit village, tellement éreintés que nous pûmes à peine manger et dormir, surtout avec les deux heures de garde nocturne à laquelle nous étions astreints.

Cependant, aucune difficulté n'existait à nous faire obéir, car nous savions que c'était là *le devoir du soldat* et surtout celui du *Légionnaire*.

A 4 h. du matin, ce fut le réveil, suivi d'une autre randonnée d'une vingtaine de milles qui nous conduisit, exténués, au poste d'Ito, où nous prîmes—non sans besoin—un jour de repos, pour gagner ensuite Azrou à une douzaine de milles plus loin.

Un pareil "marathon", accompli en si peu de temps et dans de telles conditions, en avait affecté un grand nombre qui pouvaient à peine avancer, à cause de leurs souffrances. Parmi eux, un petit Espagnol, tout jeune, avait les pieds en sang et ses douleurs visibles inspiraient vraiment la pitié.

Le lieutenant, d'une brutalité consommée et d'un cœur insensible, lui avait donné l'ordre, à plusieurs reprises, de rejoindre le détachement.

Et malgré de valeureux efforts, le pauvre enfant, à peu près incapable de marcher, se sentait rudement poussé dans les reins, par cet officier *à cheval* qui se moquait de ses larmes et de ses lamentations.

Je bouillais si fort d'une rageuse et sourde indignation, que la tentation me vint de loger une balle dans la tête de cette brute sans entrailles, mais je considérai que la ganache était loin de valoir les risques et les conséquences d'un tel geste et je détournai la tête pour ne plus voir le sans-cœur qui excitait ainsi ma colère et mes nerfs.

Malgré toute sa bonne volonté et la barbarie de l'infâme lieutenant, le petit Espagnol arriva à destination une heure après nous et reçut, pour avoir souffert et s'être fait brutaliser, *huit jours de prison*, exemple éloquent, parmi mille

autres, d'un esprit de justice et d'un genre de discipline sur lesquels je me garde d'insister parce qu'ils parlent *par eux-mêmes* et se passent de tout autre commentaire.

Arrivés à Azrou, nous y reçûmes une pitance si maigre et si pauvre, après un pareil effort, qu'un bon nombre d'entre nous, malgré la consigne et l'assurance d'en retirer quinze jours de prison, se dirigèrent vers le village afin de compléter cet insuffisant menu.

Le lendemain, nous faisions une autre marche d'au delà de vingt-cinq milles, qui compta un bon nombre de "traînards", franchement incapables de faire mieux.

Quant à moi, je tenais bon, malgré les sanglantes écorchures de mes pieds, mais j'atteignis le but en assez piteux état et très affaibli.

Après plusieurs autres marches et notre passage en différents postes, nous arrivâmes, enfin, à Tignamas, objectif de notre voyage.

Ce "pèlerinage" avait duré à peu près un mois et nous étions à la fin de janvier 192...

Au poste d'Engil, où nous étions passés précédemment, l'avaricieuse parcimonie du sergent-major fut assez révoltante pour provoquer un incident. En effet, nous étions cinquante militaires et le sous-officier se contenta de nous

faire servir le repas réglementaire *pour douze hommes seulement.*

Notre caporal, un Russe, généralement bon garçon, eut cette fois une explosion de colère et lança les plats à la tête du sergent...

L'affaire évidemment ne resta pas là. Elle procura, d'abord, huit jours de prison au caporal pour son geste de légitime indignation, en attendant qu'il fût plus tard, pour avoir manqué de respect au sergent en demandant justice d'une manière un peu brusque, *déchu de son grade!*

Pourquoi aussi le caporal s'était-il permis de se montrer humain? Pourquoi avait-il commis l'irréparable erreur d'avoir pitié de ses hommes? Une pareille "énormité" était indigne de son grade et de la justice toute particulière dont on doit user envers les Légionnaires!

Sans doute, ils ont le droit—et le devoir—de se battre et de mourir, mais qui pourrait prétendre qu'ils ont celui de vivre?

Cette affaire manquait surtout de sens pratique, car elle nous obligea à faire "ballon", c'est-à-dire à nous priver de manger.

A Tignamas, vers midi, nous fûmes présentés sans délai au Capitaine de la 1ère compagnie du 2ème Etranger, qui nous fit diviser en trois sections: la première, dont je faisais partie, pour

Tamakant et les deux autres pour des postes respectifs dont je ne me souviens plus.

Nos effets militaires furent ensuite visités, avec la sanction usuelle de huit jours de prison pour tous ceux à qui il manquait quelque chose, mais dont on complétait quand même le fourniment. A tous, en outre, on retira les deux paires de chaussettes (dont j'ai déjà parlé) "redonnées" à Saïda ! Usées ou non, elles avaient, en tout cas, une réelle valeur puisque du moment qu'il nous en restait... un lambeau, elles nous exemptaient de toute punition !

Rendu à Tamakant vers cinq heures de l'après-midi, je me présentai au Lieutenant Commandant d'armes qui m'indiqua ma place mais sans emploi défini.

POSTES ET BARAQUES

Le poste est un enclos de 75 pieds de largeur par 125 de longueur, encerclée par une muraille de 5 de hauteur et de 2 d'épaisseur.

Il est entouré, sur trois côtés, par des fils de fer barbelés et, sur le quatrième, par un ravin de 20 pieds de profondeur, considéré inaccessible.

A l'intérieur des murs est la baraque en pierre sèche, recouverte de tôle ondulée mal jointe et où nous sommes exposés à tous les méfaits du

mauvais temps, quand ce n'est pas à la fureur des éléments conjurés.

Cet état de choses est déplorable et malheureusement *généralisé*.

Aussi des officiers eux-mêmes ont protesté, à maintes reprises, contre une situation *inexcusable* et contre l'habitude presque immorale de loger ainsi "ceux que l'on envoie où l'on meurt" et de ne jamais leur procurer, en outre, avant ou après le combat, la moindre source de soutien et de réconfort, dont le besoin crève les yeux de ceux qui ne sont pas *aveugles* !...

Ce n'est vraiment pas à ces conditions mesquines que l'on doit *mesurer* le geste de ces braves et c'est une bien mauvaise manière de leur démontrer la valeur que l'on attache à leur esprit de sacrifice et à leur façon de donner leur vie pour la France.

Je crois que l'on commence à considérer, en hauts lieux, la justesse de ces réclamations et qu'elles ont dû recevoir, à l'heure qu'il est, une solution basée sur un sentiment de *simple humanité* et sur le désir d'efficacité encore plus grande de cette incomparable troupe.

La baraque que nous occupions était divisée en cinq chambres, dont quatre petites, respecti-

vement à l'usage du lieutenant, du téléphoniste, du maréchal de logis et des deux sous-officiers, et la cinquième, très spacieuse, au milieu, servant à la fois de réfectoire, de dortoir et de *living-room* à la troupe composée de dix-huit hommes.

Une autre baraque, moins large, était située au centre du poste, dans le même sens que la première et adossée au mur; elle contenait l'écurie pour deux mulets, la cuisine, le magasin des munitions et l'ordinaire à vivres.

C'est dans ce milieu, désormais—du moins jusqu'à nouvel ordre—que je devais vivre, combattre et mourir !

L'existence, au début, y fut assez simple et monotone.

Le réveil avait lieu à cinq heures, après une nuit coupée de quatre heures de garde; à six heures, rassemblement pour les corvées, telles que nettoyer le poste, charroyer de l'eau et aller quérir de "l'alfa", herbe vivace et résistante qui pousse en touffes et dont nous nous servions comme combustible au lieu du bois, afin de chauffer les lieux et de faire cuire nos aliments.

L'alfa sert aujourd'hui, dans le commerce, à de multiples usages, dont les principaux sont la fabrication de paniers, de cordages et surtout du *papier qui porte son nom.*

Bien rares, en effet, sont les auteurs qui, pour

la publication même de leur première œuvre, n'ont pas, à l'usage de quelques privilégiés, un certain nombre de volumes imprimés sur papier "alfa" et dont l'indication, d'ailleurs, apparaît au commencement du livre.

Il était strictement défendu de sortir du "côté ennemi", gardé le jour par une sentinelle occupant le bastion nord et par deux, la nuit, l'autre allant se poster au bastion sud.

Nous prenions la garde toutes les nuits pendant huit ou dix jours, puis jouissions d'un jour de repos et recommencions.

Les sorties étaient très rares, l'existence morne et ennuyeuse, et je devins vite lassé de toujours voir les mêmes objets et de contempler le même panorama.

J'employais la plupart de mes loisirs à dormir, car je n'avais aucun exercice à faire, mais en revanche beaucoup de théorie à apprendre.

C'est là, cependant, que j'appris à manier une mitrailleuse, que j'entendis tonner le canon pour la première fois et que je jugeai, "de visu", des dégâts dont est capable un obus du fameux "75" français.

Notre poste, situé sur le flanc d'une montagne, faisait face d'un côté à la plaine et de l'autre aux "casbashs" (maisons arabes), sises au fond d'une

vallée, à quatre kilomètres (deux milles et demi) de notre habitation.

L'ennemi était donc *très près* et tous les jours le maréchal des logis ou le sous-officier avait le droit de tirer dix-sept coups de "75" dans la direction des demeures arabes, pour tenir les habitants en respect et surtout tenter de les effrayer.

A vrai dire, il y avait peu de chose de changé à l'abrutissement de notre vie habituelle, si ce n'est le fait d'avoir la frontière à défendre et de nous livrer, en dehors de ça, aux travaux ordinaires, auxquels la plupart se pliaient avec nonchalance, sauf quelques ambitieux avides de gagner des galons.

Il fallait pourtant rompre un peu la platitude de nos jours et l'insipide uniformité de nos soirées.

Aussi nous nous réunissions souvent, autant que possible par groupes de même nationalité, où chacun parlait de son pays, racontait un combat de jadis, une conquête amoureuse d'antan, une bombe formidable, ou une aventure fantastique, avec les mensonges et l'exagération inévitables, les auditeurs n'ajoutant foi qu'à ce qu'ils voulaient bien croire et les conteurs, comme je l'ai déjà dit, se croyant souvent eux-mêmes à force de garder leur secret et de se fabriquer des histoires pour le remplacer et pour remplir le vide de leur vie ou celui de leur âme...

Le plus souvent, quand la nuit venait, nous écoutions, émus toujours, les beaux chœurs russes ou allemands, si impressionnants au sein du recueillement de toute la chambrée.

Et c'est ainsi que passèrent les premières semaines que j'ai vécues dans un poste.

"LÉGIONNAIRE, DÉBROUILLE-TOI !"...

A cette époque le lieutenant venait de partir et l'adjudant *Hiou* (je puis le nommer, car il est mort), était revenu prendre le commandement du poste qu'il avait quitté un peu auparavant en permission.

Cet adjudant était au fond un brave type, malgré des manières rudes qui faisaient un contraste amusant et folâtre avec sa voix douce et flûtée comme celle d'une femme, même aux heures de colère, dont les effets se faisaient durement sentir sur celui qui l'avait provoquée.

Pendant son absence, j'avais été nommé téléphoniste du poste et je tenais à conserver cette besogne.

J'avais constaté que l'officier affectionnait particulièrement les travaux de la terre et les choses de l'agriculture.

La devise du Légionnaire est de "se débrouiller tout seul", car personne ne le fera pour lui.

Aussi, je m'étais empressé de lui parler avec éloquence de la beauté de mon pays, du culte des Canadiens pour le sol des ancêtres et de leur exceptionnelle habileté pour les travaux de la ferme, auxquels je m'étais livré *moi-même* (!) sur *celle de mon père* (?) avec autant d'ardeur que d'amour !...

J'avais réussi, par ce moyen et cette *fable*, à lui plaire davantage et à obtenir cet emploi qui demandait, peut-être, certaines aptitudes, mais comportait moins de misères que bien d'autres dont je me trouvais exempté.

Après tout, il n'y avait aucun mal à adoucir moi-même mon sort sans nuire à celui des autres, car il arrive dans le civil et le monde des politiciens que de tels moyens soient parfois employés sans que l'on songe à blâmer ceux qui s'en servent !

Mon audace, tout de même, m'inspirait des craintes et j'appréhendais le jour où le lieutenant s'aviserait de juger de ma compétence et de mes talents, en m'invitant, comme il en avait manifesté le désir, à lui faire un peu de culture autour du camp !...

Heureusement, il n'en fit rien et je n'eus à cultiver que ses bonnes grâces et... mon intérêt !

UNE BOMBE! . . .

L'adjudant n'était revenu que depuis quelques jours, quand il m'arriva un message le concernant: il était nommé adjudant-chef.

Comme il n'avait aucun parent, ami ou relation avec qui célébrer cet avancement, il décida de fêter et "d'arroser" avec nous, de *gallons* de vin, ses *galons* de sous-officier promu.

Dans ce but, il fit venir du poste voisin un tonneau de cinquante litres de *pinard* et l'installa dans notre "vivoir", avec liberté pour chacun d'y puiser jusqu'à l'étanchement complet de sa soif ou la limite de sa résistance.

Inutile d'ajouter que cette promotion fut pour nous *le comble de l'ivresse* et que la "soûlographie" fut générale et digne de vrais Légionnaires!. . .

Au début de la soirée, cependant, j'avais entendu l'adjudant—et plusieurs avec moi—dire à son ordonnance à voix plutôt basse: "Alors X... c'est pour demain ?" "Oui, oui", avait dit l'autre.

Ce bref dialogue ne m'avait pas trop frappé sur le moment, mais j'en compris le lendemain toute la signification et la grave portée.

Les plus jeunes, ce soir-là, furent déjà gris avec cinq ou six verres de vin et s'endormirent de

bonne heure du sommeil pesant de l'ivresse. Les autres, plus "pochards", plus habitués et plus "éponges", passèrent la nuit à discuter, à chanter et à *s'emplir* consciencieusement, comme c'était dans l'ordre.

Les hommes de garde ne furent pas oubliés et le plus remarquable d'entre eux, le Légionnaire... *Pau* (quel glorieux *faux nom*!) s'engagea à prendre la garde durant toute la nuit à raison de deux verres de vin à l'heure.

C'était un prix dérisoire comparé à la tâche, mais c'étaient aussi, hélas!... *les derniers* qu'il devait prendre avant la visite de *la Camarde!*...

Et c'est le moment d'approuver, *sans réserve*, les suggestions répétées de bon nombre d'officiers, qui sont d'avis que les Légionnaires devraient être traités plus généreusement sous le rapport des distractions et de la meilleure de toutes, *le pinard*. De tous les stimulants pour disposer à la bataille et de tous les dérivatifs aux maux dont ils souffrent, aucun n'est meilleur, plus sûr et plus efficace.

Contrairement à ce qui arrive souvent quand le vin abonde, l'ivresse n'engendra, ce soir-là, aucune querelle entre les hommes de différentes nationalités et tout se passa si bien que le lendemain chacun était à son poste et *à son devoir*.

Le mien consistait à donner par téléphone, au commandant de compagnie, un compte-rendu des incidents de la nuit, des munitions dépensées, du nombre et de l'état des malades, etc., etc.

Mais ce programme manquait de variété et je cherchais un moyen de le rendre plus captivant.

Un "binoculaire" vint à mon secours. A l'aide de cette espèce de jumelle marine, je m'amusais à scruter les environs, afin d'y découvrir des troupeaux de moutons broutant dans la montagne ou des caravanes d'arabes évoluant dans la plaine avec des intentions presque toujours douteuses. Je manquais rarement d'y faire d'intéressantes découvertes, grâce à l'absence presque totale d'arbres en ces régions.

Je transmettais, à l'occasion, le résultat de mes recherches et le maréchal des logis donnait un ordre: "Les artilleurs aux pièces!"

De suite le feu commençait et au troisième ou quatrième coup le troupeau était décimé et la caravane en fuite.

Ceci fait, je recommençais, ce que je trouvais logique et de bonne guerre, car ils étaient, eux, *l'ennemi* et moi... *Légionnaire!*

MON PREMIER COMBAT

Or, ce jour-là, après avoir expédié mon rapport journalier et avoir nettoyé ma chambre, je m'installai de nouveau, avec ma jumelle, à mon poste d'observation.

J'y étais à peine rendu que je vis soudain l'adjudant, son ordonnance et le légionnaire Pau, de garde la veille, s'élancer tous trois dans la direction du territoire des "dissidents".

La sentinelle (inutile de la nommer, n'est-ce pas ?) s'écria: "Hé! mon adjudant, c'est défendu de passer par là!" . . . "Qui est-ce qui commande ici ? répondit-il. D'ailleurs je lève la consigne à ce sujet." Et ils continuèrent leur chemin . . .

Je les suivis longtemps, les voyant tour à tour disparaître et reparaître dans les ravins ou sur les élévations de la colline. Puis je les perdis de vue.

Tout à coup, des coups de feu, paraissant venir des "casbahs" ennemies, éclatent simultanément et nous figent sur place, avec la même pensée traversant nos esprits: "Ils vont se faire tuer!"

Constatant que le sergent ne bouge pas, un caporal crie de toutes ses forces: "Des volontaires pour secourir notre adjudant et nos deux camarades! "Il n'avait pas fini que nous nous présentions à lui, huit, prêts à tout pour les sauver.

A ce moment le sergent voulut intervenir. "Je défends à qui que ce soit de bouger du poste, dit-il, et je vous ordonne de rester ici. Qui va nous défendre, si vous partez ?"

Ces paroles déshonoraient celui qui les prononçait, car il n'ignorait pas où étaient sa place et le rôle qui lui était dévolu.

Aussi nous fûmes absolument sourds à ses ordres et nous le laissâmes s'enfermer dans sa chambre, sans nous soucier un instant de sa personne et surtout de sa conduite.

Armés du courage et de l'esprit de solidarité qui vont jusqu'à la mort, nous franchissons au pas de course la distance qui nous sépare des casbahs, munis du fusil, de la baïonnette et de 120 cartouches, résolus à tout affronter pour secourir les nôtres.

A bout de souffle, nous parvenons rapidement à l'endroit du péril... Rien! Absolument rien... si ce n'est quelques pistes d'arabes faciles à reconnaître, parce qu'ils vont presque toujours nu-pieds. Aucune trace de sang... Nous continuons, gravissant toujours à la même allure le dernier mamelon en face des demeures ennemies, où nous sommes accueillis par une décharge de mitraille et une pluie de projectiles, heureusement sans effet meurtrier sur nous.

Désigné avec deux de mes compagnons d'armes comme avant-garde, nous nous trouvions évidemment tous trois les plus exposés, avec trois camarades en arrière de nous et deux à nos côtés. Comme le mamelon était rond et d'une superficie d'environ cinquante pieds, il se trouvait à former une grande "roue" dont nous étions les "rais" et qui nous donnait ainsi une position favorable pour observer notre ennemi et le combattre.

Comme mes compagnons, je me tenais debout. Immobile, j'épiais l'adversaire, plongeant mes regards attentifs et sans cesse aux aguets au bas du mamelon, pour surveiller l'arrivée de chaque Arabe et... tirer dessus.

Malgré les balles qui sifflaient à mes oreilles, je restai calme, jusqu'à ce que j'entendisse une voix venant des casbahs nous lancer avec force et distinctement, en bon français: "Venez le chercher votre adjudant, si vous en êtes capables !"

Certes, nous en étions capables et nous enragions de le leur prouver, mais il nous était, hélas ! défendu de quitter notre poste et d'aller plus avant.

En effet, le nombre de ces c... nous était inconnu et tout ce que nous avions à faire était d'obéir aux ordres du caporal T..., un vieux sol-

dat d'expérience qui ne manquait pas de bravoure et connaissait son métier comme pas un.

Pendant ce temps, les balles pleuvaient drues et je me couchai à plat ventre afin de servir de cible le moins possible. Une pierre de 12 pouces par 6 environ était à ma portée et je la placai devant moi pour me protéger la tête. Je ne l'avais pas installée qu'un "tacot" (balle) venait s'écraser sur elle et qu'elle me sauvait la vie.

Instinctivement, j'eus un mouvement de gratitude envers la Providence et me recommandai à la Sainte Vierge, car je constatais que la lutte serait sauvage et que nous n'avions guère de chance d'en réchapper.

Le jour baissait et cédait la place à la nuit.

Nous nous battions déjà depuis longtemps et aucun renfort ne pointait à l'horizon.

A la faveur de l'obscurité, pas encore profonde, cependant, quelques Arabes décidèrent de se montrer, en rampant d'un buisson à l'autre, autour de l'élévation dont nous étions les maîtres, afin de la prendre d'assaut et de s'en emparer en même temps que de nous.

Favorablement placés, l'avantage était de notre côté et chaque homme aperçu était *un homme mort*. Aucun, tant que nous serions vivants, ne pourrait monter nous rejoindre.

Partant d'une casbah à l'autre, une haie

d'épines servait de cachette aux sales bêtes qui avaient enlevé notre adjudant.

En face de moi, dans un de ces buissons épineux, une ouverture de la largeur d'un homme laissait apparaître à tour de rôle, un Arabe que j'attendais avec une joie féroce. Je n'avais qu'à tirer et l'ennemi tombait pour disparaître presque de suite enlevé par l'un des siens.

J'attendais encore cinq à dix minutes; un autre se montrait et subissait le même sort.

Cette tuerie dura plus de *deux heures* et j'étais si énervé, si surexcité de semer ainsi la mort, que je me souviens d'avoir éclaté, à plusieurs reprises, d'un rire d'halluciné et d'hystérique en voyant tomber mes victimes. Il faut admettre que pour un début, c'en était un !

Chacun de mes compagnons faisait aussi sa bonne part de carnage et nous dûmes, à huit seulement, opérer quand même une large trouée dans les rangs ennemis.

La brunante était passée et la nuit presque complète était venue. Nous étions oppressés, fourbus, épuisés, dévorés par la soif et la faim. Le caporal lui-même, à bout de forces, en avait juste assez pour nous exhorter à faire notre devoir jusqu'au bout et à mourir en braves.

Il venait de nous parler ainsi, quand le bruit d'une galopade effrénée se fit entendre et que

nous nous sentîmes perdus et condamnés à mourir, dans la nuit, de la main de ces cavaliers arabes qui nous massacreraient sans pitié !...

Mais non... C'étaient des renforts ! C'était la troupe du "bureau de renseignements" ainsi que les "goums", qui venaient nous sauver!

Nous sentant appuyés, nous n'eûmes qu'un désir: fondre sur nos satanés adversaires, les exterminer tous et leur arracher nos trois compagnons...

Le caporal jugea, lui, que c'était pure témérité et nous donna l'ordre de rentrer au poste, ce que nous fîmes à notre regret et par discipline.

UNE CITATION !...

Le colonel commandant le territoire était là.

Il nous reçut très bien, nous félicita en quelques mots brefs et se retira.

Nous fûmes cités à l'ordre du jour que je transcris ici, sans date précise, comme du reste dans tout ce récit, pour des motifs faciles à comprendre et par une discrétion qu'on ne saurait manquer d'approuver.

"FÉLICITATIONS.... Ordre du jour No...

"Le 11 février 192... se sont portés au secours de leur chef, l'Adjudant Hiou, tombé dans une

embuscade, près du poste de Tamakant. Ont fait preuve de sentiments élevés de camaraderie militaire et d'abnégation en demandant de faire partie de la patrouille chargée d'aller rechercher le corps de ce sous-officier."

Voilà un document qui parle *tout seul* et qui nous aurait valu une distinction remarquable, si nous avions eu la bonne fortune de ramener le corps de l'adjudant: la *médaille militaire* épinglée sur nos poitrines !

En tous cas, rien n'est plus probant que le Légionnaire est avant tout militaire et que devant la perspective d'un combat, quel qu'il soit, toute animosité s'efface et ne compte plus...

Nous eûmes, un peu plus tard, des nouvelles des trois braves: les deux soldats avaient eu la tête tranchée le même soir et l'adjudant-chef, quelque temps après, découpé vivant et donné en pâture aux chiens !...

Impossible à soumettre, cette tribu incessamment rebelle, paya, d'un seul coup, l'année suivante, toutes ses cruautés et fut complètement anéantie par une de nos colonnes.

Après cette bataille, la vie du Légionnaire reprit son cours, sans incidents notables, jusqu'à la fin de l'hiver.

Au mois d'avril, nous quittions notre poste pour aller rejoindre une compagnie dans des postes plus avancés, c'est-à-dire plus exposés.

Une compagnie de Sénégalais nous releva.

Son séjour y fut lamentablement bref, car dès le lendemain soir, attaquée par une troupe d'Arabes en nombre et... en fureur, elle ne put résister à la violence du choc. Tous ses membres eurent le cou coupé, sans exception, dans un massacre indescriptible, au cours duquel l'ennemi s'empara de toutes les munitions et de toutes les armes du poste.

Pour ma part, je remerciai le Ciel de m'avoir encore protégé, puisque si nous étions demeurés là quelques heures de plus, c'en eût été fait de mon existence et de mes espoirs de revoir, un jour, les êtres chers auxquels je songeais si souvent, dans un état d'âme plus facile à concevoir qu'à exprimer.

QUELQUES RENSEIGNEMENTS SUR LE MAROC

Nous nous enfoncions chaque jour davantage dans le centre du Maroc, pour arriver enfin au poste Ferron, où j'eus la chance d'être nommé secrétaire du bureau de la compagnie. J'y avais, sans doute, beaucoup de travail à faire, mais plutôt agréable, et je luttais mieux, ainsi occupé,

contre l'ennui qui cherchait sans cesse à me torturer.

Nous étions très mal nourris, grâce à un régime invariable de pain à moitié cuit, de vin dilué à 75% d'eau, de légumes au sable et de viande tranchée que nous prenions d'abord pour des semelles de bottes égarées là par nos camarades !...

Nous ne pouvions pas nous attendre, non plus, à ce que le *scrupule* se mît à régner là où se confondent des individus de toutes races et pour la plupart sans conscience, et il me fut donné de le constater particulièrement dans ce poste.

J'y reçus, en effet, de mes excellents parents, des colis contenant des sous-vêtements et du linge ainsi que des lettres renfermant de l'argent. Les premiers me parvenaient soulagés de moitié et les secondes voyaient l'argent expédié, prendre le chemin du gousset de ceux qui le filoutaient, au lieu de parvenir à destination.

Il n'y avait aucun avantage à protester, ce qui eût été inutile, ni non plus à faire valoir des réclamations qui n'étaient pas considérées.

Cette année-là, un sous-officier de Meknès avait charge de distribuer le courrier. Les défalcations se multipliant, il fut soupçonné, puis surpris en possession d'un grand nombre de mandats-postes, chèques et sommes d'argent venant

de l'étranger et qui provenaient—le doute n'était pas possible—des soustractions opérées dans les lettres destinées aux Légionnaires.

Il passa au Conseil de Guerre et—faute de preuves?—fut acquitté!

Des incidents de ce genre ne furent pas sans se répéter, mais à quoi bon en parler? Ça faisait partie des *agréments* de notre vie de Légionnaires!

Je passai tout l'été dans ce poste, dont le premier mois comme secrétaire et le second comme chef du poste téléphonique.

Ce dernier emploi est appréciable et surtout apprécié: aucun service à exécuter, aucun ordre à recevoir dans la chambre du téléphone et aucune garde à faire. C'était un "filon" et je m'évertuai à le conserver en agissant de mon mieux en tout et partout.

Septembre arriva et avec lui les préparatifs d'une expédition de première importance: prendre d'assaut la montagne de Djebel Ayad.

Je crois bon de donner ici, avant d'autres détails, quelques renseignements sur la façon dont se fait une avance et sur la position des postes avancés au Maroc.

Le Maroc, pour le Légionnaire, se divise en deux parties bien distinctes: le territoire soumis

et le territoire insoumis, ce dernier constituant environ le tiers du pays. La frontière entre les deux régions est occupée par une chaîne de postes, distants les uns des autres de huit, douze, vingt et parfois trente kilomètres, tous habités par la Légion qui y groupe de quatre à vingt hommes, et dans certains cas spéciaux, une compagnie entière de cent cinquante militaires.

Tous ces postes sont reliés entre eux par le téléphone. Comme ce moyen de communication n'a pas l'heur de plaire aux "chleuhs" (insoumis), ils s'introduisent fréquemment la nuit dans nos lignes et coupent les fils du système.

Nous avons alors deux moyens de remédier à cet inconvénient: "l'héliographe" et le "0.10", deux appareils optiques qui servent à transmettre les messages, le premier, durant le jour, en utilisant le rayon lumineux du soleil, et le second, la nuit, à l'aide d'une lampe à l'acétylène.

Les postes sont placés d'après la conformation du sol et suivent les ondulations montagneuses, juchés de préférence sur les plus hautes crêtes. Dans certaines régions où la population ennemie est plus dense et plus audacieuse, les postes sont groupés ensemble, afin d'opposer une meilleure résistance aux attaques.

Au milieu, en avant des postes, se trouve assez souvent le "bureau de renseignements" (venu à notre secours précédemment), petit local d'officiers français qui y commandent à deux groupes de cavaliers arabes: les "Moghrasnis" et les "Goumiers" (ces derniers nous ayant sauvés à Tamakant), les uns et les autres à la solde de la France.

Les "Moghrasnis" travaillent chez eux, cultivent la terre, élèvent des troupeaux et ne partent en expédition que sur un appel de l'officier en charge du Bureau. Ils s'occupent aussi de la distribution du courrier dans les divers postes et vivent dans les environs, sous des tentes, avec leurs femmes et leurs enfants.

Les "Goumiers", eux, sont attachés au Bureau de Renseignements: ce sont des "enrôlés" payés et qui demeurent avec leurs familles *dans le poste*, dont ils assument la garde pendant la nuit.

Une avance s'exécute presque toujours sur un ordre du Bureau de Renseignements.

Avant de l'entreprendre, toutefois, des pourparlers s'engagent entre la tribu ennemie et le Bureau, au moyen d'un interprète, car il est rare que les officiers, dans ce cas, se dérangent eux-mêmes, bien que la plupart parlent couramment la langue arabe.

On fait au Caïd des propositions de paix de tous genres, s'il veut s'engager à payer l'impôt au Sultan et remettre, comme garantie de sa bonne foi et de ses dispositions, le tiers de ses troupeaux et un certain montant d'argent, d'après la richesse qu'il possède. S'il refuse tous les bons moyens suggérés, son troupeau est saisi, sa récolte brûlée et sa tribu anéantie.

Comme les indigènes sont malhonnêtes et qu'ils pourraient chercher à s'enfuir, ces propositions se font au moment de la récolte des fruits, des grains et des céréales.

L'Arabe est fier, hautain, orgueilleux, et la plupart du temps ces offres pacifiques sont carrément refusées, car il croirait déchoir de sa race s'il ne livrait pas bataille. C'est alors qu'a lieu le "Combat d'Honneur" lequel dure tantôt dix minutes, tantôt une demi-journée et quelques fois même deux jours.

Ces combats, surtout les plus courts, ne sont pas meurtriers. Ce sont des escarmouches où il y a plus de bruit que de dégâts, car la France, dans son grand rôle de "Pacificatrice", tient davantage à faire régner l'ordre et l'harmonie qu'à se livrer à la guerre et à l'extermination.

LES LÉGIONNAIRES SE BATTENT

Un combat se présente sous une multitude d'aspects et j'essaierai bien faiblement de t'en décrire quelques-uns, dont le suivant.

Le Bureau de Renseignements commandant le secteur d'Immouzer, d'accord avec le chef du territoire de Midelt, sous la juridiction duquel nous nous trouvions, avait décidé d'effectuer une avance et de construire un nouveau poste sur le Djebel Ayad, montagne située à environ neuf milles de celle que nous occupions.

Ma compagnie fut désignée comme unité combattante avec le concours des 2ème et 3ème compagnies d'infanterie, une compagnie du 4ème Étranger et une de pionniers.

Le départ eut lieu vers minuit, dans un ordre et un silence parfaits.

Il était défendu d'allumer du feu et même de fumer.

La colonne se mit en marche à travers les bois et les vallons, et seul, le bruit des munitions pour les mitrailleuses, chargées à dos de mulets, aurait pu déceler notre présence, ce à quoi, cependant, il n'y avait aucun remède.

Après avoir ainsi défilé une partie de la nuit, nous arrivons, pour la halte, à un endroit désigné d'avance par les officiers.

Tous déposent leur sac à terre, relèvent leur collet et cherchent le bienfait d'un peu de sommeil.

Aucun renseignement n'est nécessaire, car il est entendu que c'est de l'endroit où nous sommes arrêtés que partiront les premiers coups de feu.

Je sentais, comme les autres, le besoin de prendre quelque repos et je me roulai dans ma capote, en rabattant mon bonnet de police sur mes oreilles et en fermant les yeux...

L'effet fut tout autre que celui souhaité... Des visions m'assaillirent aussitôt et je revis, en quelques instants, tous les êtres chers que j'avais quittés et dont ma mort prochaine, peut-être, allait me séparer pour toujours...

Je fis à tous les miens et à la vie un bien triste adieu, car je me croyais assez jeune pour espérer encore de l'existence des jours ensoleillés et des promesses d'avenir...

Aucune crainte ne se mêlait à ces réflexions, car j'étais *Légionnaire* et s'il est un sentiment que les Légionnaires ignorent, c'est bien la peur. Inutile d'insister, leur conduite le prouve amplement, en tous lieux et toujours.

Enfin, le petit jour se met à poindre et je peux voir quelle est notre position.

Nous sommes sur le versant d'une montagne, en face de celle que nous devons attaquer, à même hauteur et à une distance d'à peu près un mille.

L'artillerie est déjà installée sur la crête et elle attend, avec les sections de mitrailleuses placées un peu plus loin, le moment de semer dans les rangs ennemis le carnage et la désolation.

Les Arabes nous ont vus et des coups de feu partent de différents endroits.

De notre côté, rien... Tout est silence...

Soudain, d'innombrables et foudroyants éclairs jaillissent, sillonnent le firmament et déchirent l'atmosphère encore sombre; un vacarme, assourdissant et infernal se fait entendre en roulement de tonnerre et se répercute dans les environs en faisant trembler les alentours.

Ce tintamarre effroyable est celui de notre artillerie qui vient d'ouvrir un feu de "nettoyage", bombardant avec fracas la montagne à prendre et crachant sans arrêt, sur nos ennemis, des flots de mitraille et de balles meurtrières.

Puis le clairon sonne... *La Charge !*

Et les Légionnaires... les "déclassés" que les civils dédaignent, les "déchus" qu'on ose à peine regarder, ceux que l'on ne considère que comme des "bandits" et des "malfaiteurs", les perpé-

tuels "méprisés", deviennent à cette heure, au milieu du danger, ceux que la France connaît, elle, de valeureux guerriers, d'incomparables héros qui bondissent et se précipitent aux cris de: "Vive la France ! Vive la Légion !"...

Le heurt a lieu terrible et sanglant, au sein des hurlements, des cris de rage, des clameurs et de l'acharnement des Arabes qui se défendent avec l'énergie du désespoir...

Les corps à corps sont affreux, la mêlée furieuse, la violence inouïe, et plusieurs tombent pour ne plus se relever.

Mais il faut un dernier effort, une poussée suprême...

Un cri sort unanime, simultané, formidable, de toutes les poitrines: "En avant, la Légion!" provoquant l'irrésistible ruée devant laquelle l'Arabe hésite, recule, s'enfuit et disparaît...

Nous sommes les maîtres du Djebel Ayad, nous sommes les vainqueurs, nous sommes... *les Légionnaires!*

Des patrouilles s'organisent pour retrouver nos blessés et nos morts, les Arabes n'en ayant pas, parce que les femmes suivent leurs hommes au combat et les ramassent.

Dans ma compagnie, je compte sept pertes de vie et dans la troupe entière, au-delà de quarante morts, sans compter les blessés.

Et moi-même... rien, pas une égratignure, ni ce jour-là ni les suivants, car si l'ennemi avait disparu, il n'avait pas renoncé aux attaques sournoises dont il est coutumier.

L'accalmie revenue, chacun déposa son sac et son équipement, pour transporter à la place, sur son dos, la pierre nécessaire à la construction du poste.

Les hommes se divisèrent en équipes de maçons, aides-maçons, charroyeurs, manœuvres, etc., pendant que les cuisiniers préparaient la soupe plutôt maigre dans ces circonstances.

Comme téléphoniste, je m'adjoignis quelques hommes, afin de monter une ligne nous reliant au poste-arrière.

L'officier qui nous commandait n'était pas trop dur et notre misère, sous sa direction, nous parut moins lourde à porter que d'habitude.

Après deux mois de travaux, notre nouveau poste était terminé et prêt à recevoir la C. M. 1, (compagnie de mitrailleuses du 1er bataillon).

Entre temps, les Arabes, cachés dans les montagnes, en face de nous, tiraient sur le camp et manquaient rarement leurs coups, ce qui nous obligea, pour les dompter, à bombarder leurs maisons et à détruire en entier leurs récoltes ainsi que leur village, moyens qui les décidèrent, enfin,

à déguerpir un bon matin en laissant la place libre.

Notre construction finie, nous fîmes une ample provision d'eau et de vivres pour six mois, à l'usage de la compagnie qui devait y demeurer.

Puis nous retournâmes à l'arrière, au poste d'Immouzer, où je fus nommé, dès notre arrivée, chef du poste téléphonique.

Les Légionnaires venaient de fournir d'énormes efforts et après une pareille tension résultant de l'ardeur de la bataille et des travaux subséquents, ce leur fut un soulagement indispensable de revenir à l'arrière et d'y espérer un peu de quiétude.

UNE LARME DE PINARD!...

Habituellement, d'ailleurs, à la suite de ces exploits, il se produit chez ces hommes exténués par tant de labeurs, une détente *profonde et générale.*

Abrutis par la dépense de forces et d'énergie qu'ils venaient de fournir, les Légionnaires eurent recours pour se "remonter", pour se regaillardir, pour oublier leurs privations, pour assommer leurs idées noires, au vrai stimulant, au suprême remède, au plus doux et au plus choyé des "consolateurs"... *le divin pinard!*

Il coula à flots et le spectacle eut parfois même des côtés émouvants...

Les officiers, connaissant les prouesses de leurs hommes et le besoin intense de diversion qui les minait, "passèrent la main" et usèrent de la large tolérance souvent de mise dans de pareils moments.

Ils ne durèrent, d'ailleurs, que le temps d'épuiser de minces ressources et rapidement tout rentra dans l'ordre.

La vie reprit donc son cours normal à la Légion, faite de langueur morale et de lassitude du cœur, que quelques incidents dramatiques vinrent pourtant traverser.

LE ROMAN?...

D'aucuns commencent, bien craintivement, de nos jours, en face des récits fantaisistes et invraisemblables "accumulés" sur la Légion, à laisser voir un peu de vérité et à démasquer—à peine—des auteurs en quête de renommée bâtie sur la *pure fiction* et dont le manque de véracité, tout en trompant les lecteurs, est pour le *Légionnaire* qui en prend connaissance, un véritable coup de cravache!

Le stage de cinq ans fini, il semble qu'il n'en mérite plus!...

Non! il n'y a pas de roman (*"no romance"*) ni de bel "amour" à la Légion et encore moins de *belles femmes:* leur tendre chair et leur peau blanche n'est pas *sur le menu* du Légionnaire!...

Les jolies femmes appartiennent aux "civils" et les civils, hommes ou femmes, le dédaignent et le méprisent... Il est un "déclassé" pour elles comme pour les autres, et s'il leur arrive d'apprécier, parfois, son incontestable bravoure, elles ne lui font jamais l'aumône de considérer *sa personnalité.*

Les femmes de la Légion sont de vulgaires prostituées, sans tendresse et sans affection, la plupart de race arabe, et dont la jeunesse et les charmes sont pour le moins douteux, quand ils ne sont pas... *défunts!*

Non ! Il n'y a rien de "romanesque" à la Légion, et la vie de celui qui en est, n'est faite que de réalités cruelles, de rigueurs déprimantes, de songes désespérés et d'ennui mortel. Non ! Il n'y a rien romanesque dans ce milieu dont la maladie caractéristique et chronique est le douloureux *cafard*, et l'accident le plus commun et le plus fréquent, le *suicide* !

Le voilà, le "roman" de la Légion, et si les auteurs qui le font si beau et si travesti veulent goûter à celui-là—le "véritable"—, qu'ils fassent

comme moi: *qu'ils le vivent!* Ils m'en donneront peut-être après une version différente !...

DES INCIDENTS TRAGIQUES

Pour nous distraire de notre persistante mélancolie, quelques faits émouvants traversèrent cette période.

Ce fut d'abord, au poste de Tamghilt, non loin du nôtre, le suicide d'un jeune Allemand, âgé de 18 ans.

Il avait reçu, la veille, une lettre de son père, qui ne l'aurait probablement jamais écrite, s'il avait connu l'état d'âme par lequel passe le Légionnaire, surtout dans la première étape de sa nouvelle existence.

La missive était de ton sévère et remplie des plus violents reproches. Elle bouleversa ce cœur déjà torturé par l'angoisse et le chagrin, et rendit fou de douleur le jeune soldat, quand il y lut que l'auteur de ses jours lui fermait à jamais la porte du foyer paternel et lui défendait, *pour toujours*, de songer à revoir sa famille !

Le pauvre petit traversait une crise de *cafard*, et cette épître fut la goutte d'eau qui fit déborder le vase d'amertume et de souffrance...

Silencieux et apparemment impassible aux yeux de ses compagnons, mais se mourant de

peine, il se coucha et attendit l'extinction des feux.

Au même instant, un coup de feu se fit entendre et mit fin à son supplice !...

Le "suicidé" gisait sur son lit, la tête fracassée et presque entièrement détachée du tronc par l'éclatement de la balle.

On le déposa pour la nuit, près de la porte.

Le lendemain matin, une voiture transportait le cadavre au cimetière, où il fut enterré dans une toile de tente, en guise de cercueil.

Quelques jours plus tard, au poste Ferron, mon ancienne garnison, un militaire se tirait dans la main une balle qui lui emportait trois doigts. Il fut impossible de le faire parler et l'on ne put jamais connaître la nature de cet *accident*...

Expédié dans un hôpital, il partit pour ne plus revenir et nous n'en eûmes aucune nouvelle.

Et ces *accidents étranges* se répétaient et se multipliaient, parmi lesquels je relate brièvement celui du poste du Ras-Ikchouren, qui fit, dans la même soirée, *trois morts d'un seul coup !*

Le téléphoniste avait invité dans son bureau trois de ses camarades pour s'égayer un peu et boire, tout en jouant aux cartes, quelques litres de vin.

Au cours de la soirée, il eut affaire à sortir et

l'un des invités fit comme lui. Mais ce dernier revint aussitôt et, entrant en coup de vent, déposa sur la table, avec un geste de macabre plaisanterie, une grenade amorcée et dégoupillée...

Avant qu'un seul eût pu bouger, l'engin meurtrier explosait, enlevant une jambe à l'un et arrachant un bras à l'autre !

Mais la plus effroyable vision fut celle de celui qui avait apporté la grenade...

C'était quelque chose d'horrible !

Il avait une cuisse déchiquetée, le ventre ouvert, les intestins perforés, jusqu'aux poumons détachés et sortant de son cadavre !

Un seul vécut quelques heures et nous raconta tous les détails de cet affreux et singulier "accident" ? ?

LE CAFARD !...

Si nous cherchons la cause de pareilles folies, le mobile de la plupart des mauvaises actions qui se commettent, les motifs qui poussent tant de jeunes gens en pleine vigueur et en pleine jeunesse à se détruire ainsi, la réponse est toujours la même, triste et terriblement vraie: "*Le Cafard*"!

Difficile à décrire, le Cafard, auquel contribue, sans doute, pour une certaine part, un soleil trop

souvent intolérable et brûlant, est pour ainsi dire le venin et le virus de la Légion.

C'est la maladie habituelle, indéfinissable et chronique du Légionnaire, la plaie principale qui ne guérit pas, la gangrène qui l'infecte, le mal inexprimable qui le martyrise, la fièvre qui le dévore, le "poison" qui s'infiltre et s'amasse pour devenir soudain, sous le coup de la moindre émotion, de la plus petite contradiction, d'une punition trop dure ou imméritée, au souvenir d'un être aimé, à la lecture d'un bout de lettre, à l'audition d'un chœur, presque sans cause, enfin, le flot qui déborde, l'emportement qui renverse tout, la rage qui insulte ou frappe le supérieur, le dégoût qui fait déserter, l'audace qui porte au vol, la douleur insensée qui se livre à tous les excès, l'effroyable obsession que rien n'arrête, la digue ouverte à tous les égarements, l'insurmontable crise qui se produit comme une explosion que rien ne fait prévoir et qui amène, si souvent, sans explications et même sans paroles, le désespoir, le suicide et la *mort !*

Le cafard, c'est tout cela et davantage: il ne se définit pas avec exactitude, il ne se raisonne pas, *il se sent et il existe.* Je n'en ai pas été exempté pendant mes cinq années de Légion et je demeure encore surpris aujourd'hui qu'il m'ait permis de vivre...

DES PALLIATIFS ?

Les officiers, pour la très grande majorité, hélas! n'ont pas la manière de traiter le cafard et d'en éviter le débordement. Ce n'est pas toujours de leur faute et un bon nombre même le regrettent. Ils n'étudient pas assez leurs hommes pour les comprendre, parce qu'ils n'en ont pas la patience, parce qu'ils n'y sont pas préparés, parce qu'ils ne sont pas là *volontairement* et parce qu'ils n'appliquent pas les remèdes pour s'en faire aimer en... les aimant d'abord !

Voilà, je crois, l'une des sources du mal et je ne serais pas surpris que l'on ait fait à ce sujet, des suggestions que l'on cherchera, avant longtemps, à mettre en pratique pour le plus grand bien de tous les intéressés, pour l'œuvre qu'ils poursuivent et pour la France !

Le haut commandement est loin d'être mal disposé, mais il ignore tant de choses *qu'on lui cache*, dans ce qui se passe là-bas de repréhensible et d'inhumain, qu'il ne redresse que les torts rarissimes qu'on lui signale et n'accorde que les demandes qu'on lui soumet.

Lorsque des généraux nous font visite (nous eûmes entre autres, celle du héros bien connu, le général Gouraud), ils ne nous croient guère à plaindre et ils ont raison.

Ils ne nous voient, en effet, que rapidement, sous un exceptionnel et trop bel aspect, sans visiter les malheureux condamnés au Bal et encore moins les victimes du Tombeau !

Bref, ils ne contemplent que ce qu'on *veut bien leur montrer* et ce qu'on a préparé d'avance pour les impressionner favorablement sur la conduite des officiers et leur façon remarquable même (pour ce jour-là) de traiter leurs hommes et de les entretenir !...

KLEM... VICTIME DU CAFARD

Parmi les plus célèbres victimes du cafard, je n'aurais garde d'oublier le fameux *Klem*, qui déserta du poste Rullan, en 192..., entraînant avec lui quelques camarades et emportant grenades, munitions et mitrailleuses pour passer à l'ennemi.

Klem, comme son nom l'indique, était d'origine allemande. Engagé à la Légion quelques années plus tôt, c'était un vrai soldat, apte et discipliné, "un bon homme", comme on dit communément.

Vite remarquées, son intelligence et ses qualités transcendantes en firent un gradé en peu de temps. Comme il avait des connaissances, de

l'ordre et de la méthode, on le nomma comptable en lui donnant les galons de sergent-fourrier.

A la suite d'une bêtise, sur laquelle les détails manquent, Klem recula d'un rang et devint caporal-fourrier.

L'humiliation d'avoir rétrogradé le blessa profondément et lui donna le cafard.

Alors, il ne connut plus de repos. Il rumina, médita et prépara soigneusement son évasion. Lorsque tout fut prêt, il décampa emmenant avec lui quelques compagnons et allant se mettre au service des ennemis de la France.

Là aussi ses talents le mirent en vedette et nous le retrouverons plus tard chef de l'artillerie d'Abd-el-Krim.

Il n'y avait que le cafard pour engendrer une pareille trahison et c'est à ce mal que l'on attribua, unanimement, à la Légion, ce triste et honteux départ de nos rangs.

PERSPECTIVES DE COMBATS

Nous étions donc à Immouzer, et c'est là que nous eûmes la nouvelle que du côté du Riff espagnol: "Ça bardait!"

On ne parlait que de ça dans les chambres et les "gazettes vivantes" croyaient à un départ prochain.

On prétendait même avoir saisi, à ce sujet, quelques bribes d'une conversation du capitaine.

Quant aux Légionnaires, ils aimaient mieux y croire et avoir de "bons tuyaux". Militaires d'abord, cette expectative les réjouissait et le moindre commentaire éveillait leur attention et présentait de l'intérêt.

Des signes extérieurs, du reste, trahissaient l'approche d'un départ. Une grande revue de linge avait eu lieu et l'on avait complété l'accoutrement de ceux à qui il *manquait* quelque chose mais auxquels il ne *manqua pas* d'échoir huit jours de prison! Les "godasses" furent, si l'on peut dire, le "clou" de cette distribution d'effets. Les petits pieds suivant la coutume, reçurent des "bateaux-lavoirs" et les grands de véritables "cuves"! Les *sous-offs* mettaient un chic particulier à nous dire: "Ça va, ça va! C'est pas de notre faute si t'as les pieds trop petits; bourre les bouts!"

Enfin, je fus invité à passer mes consignes, car le départ était fixé à quelques jours plus tard.

Une compagnie de zouaves vint nous relever et quand nous quittâmes ce poste, le surlendemain, c'était pour ne plus y revenir.

Nous allions à Taza nous joindre au Premier Régiment de Marche de la Légion Étrangère,

pour la Grande Campagne du Riff commencée depuis 192...

Dans toutes les grandes occasions, il est de règle de prendre un verre. Et comme le Légionnaire est réputé aussi célèbre pour la résistance de son gosier que le vin l'est pour sa qualité et sa saveur, le succès fut complet et la "cuite" entièrement réussie!

Aussi le lendemain la marche nous fut pénible mais moins, tout de même, que pour une compagnie partie quelques jours avant nous.

ORIGINAL... MAIS BON GARÇON

C'est qu'elle était commandée par une espèce de maniaque, *trépané* de la Grande Guerre, et dont le cerveau, par moments déséquilibré, se ressentait encore, dans certains de ses actes, des suites de cette opération.

L'officier, en cette circonstance, fit faire à sa compagnie, sur un parcours de 40 kilomètres (environ 24 milles) du déploiement en tirailleurs à travers la montagne, histoire, selon lui, de faire faire à ses hommes un *peu d'exercice!*

Les soldats, au courant de ses lubies et de ses *absences*, les lui pardonnaient aisément, car c'était, à part ça, un brave authentique, couvert

de décorations sur toutes les coutures et dont pas une seule n'était imméritée.

Contrairement à un certain nombre, il était intègre, menant une vie régulière et conforme à ses revenus.

Il se faisait, en outre, un point d'honneur d'avoir la compagnie la mieux nourrie du Maroc et *il l'avait*, fait exceptionnel que je me fais un devoir de mentionner.

Le capitaine X... était donc, pour le moins, un original et un excentrique.

En voici des preuves.

Un jour de grande revue faite par un général, il marcha en tête de sa compagnie, "sabre au clair", un sabre d'honneur polonais qu'il avait gagné en Russie à la suite d'un brillant fait d'armes...

Depuis quelque temps, il entraînait son cheval à marcher au pas, en cadence avec la musique! La tâche était ardue et la bête rebelle à ce caprice. Il n'hésita pas à la punir: il sortit son sabre et lui trancha l'oreille!...

Dès qu'il arrivait dans un poste, au Maroc, on l'entendait crier: "*Un Français* pour tenir mon cheval! "Il ne voulait pas, en effet, que son cheval entendit une autre langue que *la sienne!* "Ça lui forcerait trop les méninges!, disait-il...

Mais c'était un homme juste, équitable, même

généreux et qui nourrissait ses hommes, comme je l'ai dit, avec des aliments abondants et sains.

Toutefois, par moments, même à ce point de vue, il perdait totalement l'idée des portions et la notion du nombre.

C'est ainsi qu'un jour, à la suite d'une marche exténuante de sa compagnie, il ordonna au sergent-major de donner aux soldats une boule de pain (deux livres) pour 32 hommes et une boîte de sardines pour 16 militaires!

Mais tout finissait par s'arranger et on l'excusait: il n'avait ni parcimonie ni méchanceté.

Il avait une autre lubie qui nous amusait.

Soucieux avant tout de sa dignité d'officier, il ne s'abaissait jamais à marcher avec. . . *sa femme:* il exigeait qu'elle fût toujours quinze ou vingt pas en avant de lui !

S'il lui arrivait d'avoir quelque chose à lui dire, il appelait un Légionnaire et le faisait voyager de lui à elle et d'elle à lui pour transmettre les messages! C'était tordant. . .

Il était aussi très fier, très vaniteux de sa personne et nous le surprenions souvent, lorsqu'il était seul, à se contempler, à se taper sur les cuisses, à se frapper la poitrine, à se palper les formes, pour se complimenter lui-même sur son apparence de jeunesse et sa belle prestance. "Hein, mon vieux ! se disait-il, tu engraisses, tu

es vigoureux, bien fait, beau, pas vilain garçon", paroles auxquelles il ajoutait invariablement, en s'apostrophant lui-même: "Capitaine X... Médaille militaire, Croix de guerre, Seize palmes, Douze étoiles: ça, c'est un soldat !" Il disait vrai, malgré tout: il était bel et bien *un héros*...

Une de ses manies les plus fréquentes, quand ses officiers subalternes dormaient, était de les réveiller en pleine nuit et de les faire venir dans sa chambre. Il leur faisait alors un discours décousu, vide de sens, incohérent, où passait et repassait la liste de ses décorations et des honneurs qu'on lui avait décernés". Puis, soudain, il se plaignait d'avoir été dérangé par eux et les renvoyait !

Mais on lui passait tout: c'était un si *brave homme !*

EN ROUTE POUR LE RIFF

Notre marche progressait et nous faisions quotidiennement de 28 à 30 kilomètres (16 à 18 milles). A cette allure, cela nous prit cinq jours pour atteindre Taza, où je n'avais fait que passer dans un précédent voyage.

C'était là qu'avait lieu le grand rassemblement, le réel départ pour le Riff et les périlleux hasards qu'il nous réservait.

Deux jours furent employés à des préparatifs de toutes sortes qu'il serait fastidieux d'énumérer.

C'est à cet endroit que je devins, de simple téléphoniste de compagnie, téléphoniste et secrétaire *de bataillon.*

C'était une bonne situation, avantageuse pour me mettre au courant de ce qui se passait dans les diverses compagnies et pour me renseigner, en détails parfois, sur des choses qui pouvaient m'être fort utiles.

BATAILLONS, COMPAGNIES, ETC.

Quelques mots d'explications ne sont pas de trop ici pour résumer la façon dont s'organise un bataillon.

Un bataillon se divise en quatre compagnies, dont les 1ère, 2ème et 3ème sont des compagnies de voltigeurs et la 4ème une compagnie de mitrailleuses. L'effectif de chacune d'elles varie de 150 à 180 hommes, quelques fois un peu plus, quelques fois un peu moins.

Chaque compagnie est commandée par un capitaine, assisté d'un lieutenant, d'un sous-lieutenant, d'un adjudant-chef, d'un adjudant, d'un sergent-major, de 10 à 12 sous-officiers et d'une vingtaine de caporaux.

Tous ces officiers, sous-officiers et caporaux sont eux-mêmes commandés par un seul homme, le Chef de bataillon, qui a à son service un officier-adjoint, un lieutenant d'ordinaire et un officier de détail qui s'occupe (ce dernier) exclusivement de la solde, des vivres et de diriger le groupe de commandement qui comprend le téléphoniste, les signaleurs, les clairons, les agents de liaison, les secrétaires et les muletiers.

Le groupe de commandement comprend ordinairement une quarantaine d'hommes, surnommés les "*embusqués*", en général mésestimés, jalousés, sinon méprisés par les gens des compagnies qui les envient et leur en veulent d'être ce qu'ils appellent des préférés et des favoris.

En somme, si le groupe de commandement est exempté de certaines rigueurs du service, on ne le lui pardonne guère et il souffre, en revanche, d'être mal vu et mal jugé par les Légionnaires.

J'étais donc un embusqué.

Je m'empressai, tout de même, de me mettre au courant de tout ce qui pouvait concerner ma tâche que j'aimais à l'avance pour la tranquillité qu'elle m'annonçait et la paix qu'elle me faisait espérer, puisqu'elle ne me créait de relations de service qu'avec le commandant.

UN PEU DE MISÈRE . . .

Le départ eut lieu sous une pluie diluvienne, ce qui n'était pas un obstacle, car nous avions un "ordre" et c'est bien la seule chose qui compte dans toute armée bien conduite et disciplinée.

A tour de rôle, une compagnie—il y en avait sept—s'enfonçait dans les dunes pour y faire à la fois de la patrouille et de l'exercice, mais nous apprîmes en route qu'au lieu d'être une simple patrouille de police, nous allions être de vrais soldats et qu'un sérieux combat nous attendait.

Cette nouvelle était plutôt de nature à nous réjouir, car les Légionnaires, avant tout *militaires*, se promettaient d'y aller avec ardeur et de faire tout leur devoir.

Bientôt, pourtant, nous en eûmes assez de ces marches forcées, tantôt sous le poids d'un soleil de plomb qui nous écrasait, tantôt sous des torrents de pluie qui nous inondaient, et nourris tout le long du voyage, tous les jours, à tous les repas, de conserves, d'autres conserves et finalement de nouvelles conserves !

Ce surmenage, sans variété aucune, nous assommait et les "J'en ai marre" répétés trahissaient notre lassitude et provoquaient le cafard jusque chez des officiers qui, eux, du moins, pou-

vaient déverser sur nous le trop-plein de leur abrutissement et de leur cœur.

Il y avait déjà dix jours que nous marchions quand nous arrivâmes à Bou Mesgha, haute montagne de terre jaune sur laquelle nous devions camper pour une quinzaine, et où nous nous installâmes, le jour même, le commandant et son état-major au centre, les compagnies formant chacune leur carré autour.

De grands trous furent creusés pour enfouir les tentes et les dérober aux regards ennemis, ainsi que des tranchées pratiquées tout autour du camp, comme protection supplémentaire.

La tente pour la troupe, au Maroc, consiste en quatre toiles d'environ quatre pieds chacune, boutonnées ensemble et qui, une fois montées, se réduisent à une tente d'environ huit pieds de long, cinq et demi de large, quatre de haut et dont le sommet se termine en pointe... C'est la tente pour six hommes et ils y sont si à l'étroit, si tassés les uns sur les autres, qu'on dirait des sardines en boîtes. Au moindre coup de vent tout est emporté et s'en va au diable...

Mais il pleuvait... Grands dieux ! qu'il pleuvait ! Le déluge n'arrêtait plus et l'on eût dit que le ciel prenait plaisir à nous arroser sans arrêt, à détremper le sol, à remplir les trous des

tentes d'eau sale et bourbeuse, à nous faire marcher et dormir dans la vase. Nous avions beau, durant le jour, pratiquer de petits canaux de drainage, les orages les remplissaient de nouveau pour la nuit et chaque réveil nous trouvait embourbés dans la terre gluante, trempés jusqu'aux os et transis par le vent glacial qui tenait compagnie à cette obstinée et dégoûtante inondation.

Ce que nous avons souffert !

Le bois traversé par la pluie ne pouvait plus faire cuire notre subsistance ni sécher nos vêtements.

Les officiers, eux, ne souffraient pas de ce mal: ils avaient des mulets pour transporter leurs bagages et des moyens faciles et radicaux de se payer des *compensations*.

CHARITÉ BIEN ORDONNÉE !...

Ils accaparaient d'abord le meilleur de l'approvisionnement et combattaient ensuite les désavantages du froid à coups de litres de vin de qualité supérieure.

Les officiers du bureau et les caporaux imitaient cet exemple et lorsque nous touchions nos 25 centilitres de vin (avec "faux col"), il avait déjà reçu tant de *baptêmes* que sa couleur elle-même en était méconnaissable !

Mais en Afrique, ce système est devenu presque une coutume et une règle.

En effet, dans les grandes administrations, les tonneaux de 500 litres de vin sont d'abord ouverts et soulagés de 150 à 200, remplacés par de l'eau.

Aux yeux de ceux qui la commettent, il n'y a rien de malhonnête dans cette opération. Au contraire, c'est une mesure sage: elle prévient le *déficit !*

Quand il arrive que des officiers sont sans scrupules, et partant sans probité, ils se servent du vin soutiré pour en faire un commerce parfois très lucratif.

C'est ainsi qu'à cette époque, un sous-officier *me montra* un soir, étendus sur son lit, *quarante beaux billets de mille francs* tirés de ce négoce, et eut le sans-gêne d'ajouter, en me les faisant voir: "Comme tu es à même de le constater, ça paye, le vin!"

Dans un autre cas, un officier s'aperçut un soir d'un déficit de vingt mille francs dans sa caisse et chercha un moyen de sortir de cette impasse.

Il s'arrangea de façon à laisser la porte de son administration ouverte . . . aux convoitises et à la délivrance des soupçons qui planaient sur lui.

Tel que prévu, des Légionnaires pénétrèrent à l'intérieur, dérobèrent quelques vivres, furent pris sur le fait et "arrêtés", grâce aux témoins organisés par le déshonnête officier.

Conduits devant un conseil de guerre, ils eurent à répondre à une accusation de vol de vingt mille francs.

Heureusement, les témoignages contradictoires firent transpirer la vérité et le lieutenant reçut soixante jours d'arrêt de forteresse, en attendant de passer au Conseil de Guerre.

Nous n'avons jamais su ce qu'il advint de lui.

Pour revenir à nos tonneaux, lorsqu'ils ont subi cette première soustraction de 150 à 200 litres, ils s'en vont dans les administrations secondaires où on répète la même opération, qui se renouvelle encore une fois quand ils arrivent aux compagnies, de sorte que lorsque le Légionnaire en reçoit sa portion, le liquide est tellement transformé qu'il n'est plus reconnaissable et qu'il n'a de pinard que le nom!

Il y avait un siècle à notre point de vue, et quinze jours en réalité, que nous vivions cette intolérable vie, lorsque le ciel daigna user d'un peu de clémence en saluant notre départ de quelques parcimonieux rayons de soleil.

UNE JOIE INCOMPARABLE !...

J'étais calme, tranquille et mélancolique à mon bureau, lorsqu'on vint m'avertir, à neuf heures du soir, qu'un lieutenant de zouaves venait d'arriver et qu'il était, d'après ses dires, Canadien-Français !

J'eus un saisissement de joie inénarrable et me sentis aussitôt inondé d'allégresse, à l'idée de contempler, dans un pareil isolement et dans un tel lieu de désolation, le visage d'un *compatriote* qui avait déjà foulé le même sol que moi et respiré le même air...

J'étais presque fou de bonheur et je ne fis qu'un bond vers mon "pays", avec lequel la connaissance et l'amitié furent liées dès la première poignée de mains.

C'était bien un compatriote, mais mieux encore, un concitoyen, un *Québecois!*...

Il s'était engagé dès le début de la Grande Geurre et en avait fait toute la campagne.

Le conflit mondial terminé, il demeura en France quelque temps et s'y fit naturaliser.

Promu officier, après un stage à Saint-Cyr, il demanda à partir pour le Maroc, afin de faciliter ainsi son avancement.

C'est l'acquiescement à cette demande qui me

valait la bonne fortune et la rayonnante jubilation de cette rencontre.

L'homme était âgé d'à peu près quarante ans, marié et père d'une ravissante jeune fille. Il m'en montra, d'ailleurs, la photographie et je *m'emplis* les yeux, tant de cette vision de Québec que de celle de charmes incontestables et fascinants!

La glace fut rompue dès les premières paroles et nous arrosâmes, à fortes rasades de rhum et de Cinzano, notre entente cordiale et la volubilité de notre conversation.

Le cantinier aimable et empressé à nous satisfaire, en même temps que ses intérêts, emplissait verre sur verre, visiblement heureux de notre soif et de notre *capacité!*

Lorsque sonna l'heure de la séparation, des bouffées de chaleur me montaient à la tête, mais n'affectaient pas encore sérieusement ma raison.

Je partais et *il restait.*

Comme il était probable que je ne pourrais jamais le revoir, je me mis à songer que notre prochain combat serait peut-être *mon dernier* et le terme de mon existence.

Alors, je lui ouvris mon cœur, lui livrai d'ultimes confidences et lui remis l'adresse de mes

parents, au cas la Grande Faucheuse me désignerait comme l'une de ses victimes.

Il aurait, lui, compatriote, du même esprit, de la même race, de la même ville, et presque de la même âme, les vrais mots consolateurs remplaçant la formule brève, froide et sèche de l'armée qui avertit les nôtres, quand nous échangeons *l'étreinte* de la Légion pour le *baiser* de la Mort !

Je quittai mon compagnon en titubant et les jambes molles des effets de l'alcool qui s'accentuaient de plus en plus et il me fallut près d'une *demi-heure* pour franchir une distance que j'avais accomplie auparavant en *dix minutes* pour venir rencontrer mon ami.

Les compagnies étaient rassemblées et c'était l'appel des sections.

Bien que je fusse fort éméché, j'entendis, tout-à-coup, dans le groupe de commandement, le sergent qui nous commandait, crier... mon nom :

—"F..... !

Profitant de l'obscurité environnante et de la gaîté que me donnait le vin, ce soir-là, je répondis:

—Présent... pour lui !

—Comment présent pour lui ? reprit le sergent... "F..... !

—Présent pour lui ! répétai-je encore.

Le sergent avança alors dans ma direction et cria de nouveau:

—F..... !

—Présent... pour lui ! dis-je de nouveau.

Mais cette fois la farce avait assez duré, car le sergent était en face de moi et m'avait reconnu.

—Vous aurez huit jours, F..... pour vous apprendre à vous payer ma tête !

Je voulus protester...

—Silence ! Et dépêchez-vous: nous partons dans dix minutes. Tâchez d'être là."

J'y fus, mais dans quel état !

Un coup de siffiet et la colonne s'ébranla à la file indienne, le commandant en tête.

Nous descendîmes, naturellement, le versant opposé à celui que nous avions gravi quinze jours plus tôt.

Un sentier de chèvres qui nous guidait serpentait sur ce côté de la montagne.

Nous (le groupe de commandement) marchions immédiatement derrière la compagnie d'avant-garde et jugez de ma surprise, quand je me trouvai soudain, bien avant de le réaliser,... *en bas de la montagne !*

Mon ébriété—c'est le cas de le dire—venait de me faire faire... *le saut !*

Dès mon arrivée, aussi brusque qu'inattendue,

je fus interpellé par le commandant lui-même, homme sévère mais quelquefois tolérant et bon type.

—"Hé ! l'ami, que faites-vous là ?

L'apparition et l'importance du personnage qui me parlait me firent alors comprendre que je venais de *dégringoler* d'en haut et que je m'étais rendu, avec une vitesse-record probablement, au milieu de la place d'une façon que je m'expliquais encore mal, mais que je savais,—et le commandant aussi, c'est sûr,—à quoi attribuer...

Je répondis à mon supérieur: "Jjjjjjjje ssssais pas, mon commandant, jjjjjjjje pense que jjjjjjj'ai *déboulé* lllllll'talus !...

—Mais, c'est F..., ça ! Allez ! Allez ! Rejoignez votre section et pas de bêtise, hein ?... Ce n'est pas le moment.

—Mais, mon commandant...

—Allez, rompez !

Je dus *rompre* (l'entretien surtout !) et attendre ma section, en endurant, sans mot dire, les quolibets et les moqueries de mes camarades.

Mais un sergent-major de mon bataillon prit la liberté d'ajouter des remarques que je supportai moins patiemment et auxquelles je répondis avec des intentions plutôt belliqueuses.

—Hé ! Hé ! dit-il, ils sont jolis à voir les soûlons !... Quand arrive le moment de marcher, ils n'en sont plus capables ! (L'animal ! Il croyait que j'étais de la compagnie d'avant-garde et qu'intentionnellement je tirais de l'arrière).

—Ferme ça, saligaud et tais ta gu..., imbécile ! Bougre d'andouille ! Si tu avais sur le dos ce que je porte sur le mien, t'aurais pas même la force de parler". Il était, en effet, bien embêté pour répondre, car son bagage était si léger qu'il ne portait même pas de fusil. Il n'avait qu'un pistolet, quelques cartouches, un bidon d'eau de 2 litres et une musette pourvue d'une casse-croûte certainement subtilisé à l'ordinaire de la compagnie.

Je lui déversai encore quelques aménités et le "Piston" (capitaine) dut intervenir, car j'étais sur les nerfs et disposé à mettre les choses plus... aux poings !

Enfin, mon groupe arriva et le premier *pied* que j'aperçus fut le sergent que j'avais taquiné au départ avec mon "Présent pour lui !"

Il me contempla, non sans étonnement, et parut se demander d'où je sortais.

"Voyons ! sergent, lui dis-je, nous allons tous nous faire casser la gu... demain et nous ne pourrions pas rire un peu auparavant ? S'il faut

absolument adopter un *air* de circonstance, dites-le, nous allons *le chanter:* ce sera le *Miserémini mei !*"

—"Fermez ça ! Vous aurez huit jours de plus pour vous apprendre à parler quand c'est le temps."

Bah ! Cette *chanson* ne m'impressionnait plus comme autrefois; la "manie" des punitions stupides étant le *refrain* habituel des gradés, nous étions joliment endurcis à *l'entendre* et à la subir.

Arrivés à trois kilomètres (près de deux milles) de l'Iskriten, vers sept heures du matin, le 11 mai 192. . ., nous avions marché toute la nuit et nous étions harassés, et moi-même—pour cause—plus que tous les autres.

Nous n'étions séparés de l'endroit où nous allions combattre que par le versant opposé de la montagne sur laquelle nous nous trouvions.

Nous fournissions deux bataillons de Légionnaires au complet, un bataillon de tirailleurs algériens, une compagnie de pionniers, quatre batteries d'artillerie de 75 et 155 court et une batterie de 155 long.

L'aviation devait se joindre à nous vers huit heures.

L'ennemi nous avait vus, car malgré la densité du brouillard et l'épaisseur de la brume, dès

notre arrivée, des coups de feu éloignés et fréquents furent tirés dans notre direction.

A ce moment, je lançai à mon groupe l'invitation de venir se réchauffer à mes dépens. Personne ne se fit prier pour accepter un demi-verre de rhum !

Je poussai la condescendance jusqu'à oublier toute rancune vis-à-vis du sergent et j'insistai auprès de lui pour qu'il se joignît à nous.

Son amour-propre, la gêne, peut-être, où le mettaient les deux punitions qu'il venait de m'infliger, le placaient dans un embarras dont je le tirai volontiers: "Sergent, faut pas vous gêner, ça me fait réellement plaisir et ça ne vous oblige aucunement à m'enlever mes punitions"...

O merveille de l'alcool ! Il accepta le rhum et... oublia les punitions !

QUELLE RENCONTRE ET QUELLE CHARGE !...

Il est sept heures et cinquante-cinq du matin !...

Le moment décisif est arrivé et le canon va commencer son œuvre de carnage et de dévastation.

Un coup de sifflet... Et subitement, le tonnerre gronde et la terre tremble !

L'artillerie et les mitrailleuses placées sur la crête de la montagne ont ouvert un feu simultané, direct et "plongeant" qui *balaie*, à coups d'obus et de mitraille, dans un mouvement continuel de va-et-vient, le sommet de l'Iskriten !

L'infernal vacarne dure vingt minutes, pendant lesquelles personne ne songe à remuer et à prononcer une seule parole.

L'heure est trop solennelle.

Placés en tirailleurs sur une ligne couvrant près de deux kilomètres (un mille et quart) et repliés sur nous-mêmes, nous attendons la fin du tir pour nous élancer à la baïonnette.

Devant nous, au bas de l'Iskriten, les Moghrasnis se tiennent aussi groupés, prêts à l'assaut, dès que l'artillerie se taira.

L'aviation est arrivée, et de concert avec l'artillerie, bombarde furieusement le dessus de la montagne pour la "nettoyer".

Placé dans les environs d'une batterie, je vois, soudain, un officier désigner comme objectif, sur les hauteurs, un amas de pierres ressemblant, à cette distance, à l'un de nos postes.

Un obus part et va frapper le but, au pied d'un mur qui vole en éclats... Et dans l'azur céleste nous voyons monter et s'envoler... *trois formes blanches* qui n'ont guère le temps de se demander où elles vont et dont la descente vertigineuse,

quelques instants après, éparpille les morceaux !... Pauvres Arabes ! Voilà un voyage dont ils n'ont pas été prévenus !

Puis plus rien... L'artillerie est muette et le silence, après une telle clameur, fort impressionnant.

Tout-à-coup, sonnent les notes claires, vibrantes et sonores de *La Charge !*

"*En avant !* hurlent tous les hommes en un seul cri, "*En Avant ! Pour la Légion et pour la France ! !*"

Et le Légionnaire court, bondit, vole, sans souci de sa charge, du poids de la chaleur, de la sueur qui l'inonde, des balles qui jaillissent de toutes parts et des innombrables dangers qui l'entourent.

A quoi pense-t-il en ce moment ? Impossible de le dire, mais pas... *à la mort !* A empaler, à détruire, à massacrer et à tuer tout ce qui lui fait obstacle... Les yeux hors des orbites, il regarde presque sans voir et à chaque balle qu'il entend siffler, il ricane: "Imbécile, apprends donc à tirer !"... Car la balle qui siffle, il s'en moque: *elle ne tue pas !* C'est de celles qu'on n'entend pas qu'on meurt ! D'ailleurs au plus fort du combat, il n'a qu'une idée fixe: ce n'est pas lui qui doit tomber mais son voisin ! Il est incapable d'expliquer cette sensation de sécurité per-

sonnelle en pleine action meurtrière, mais c'est celle-là qu'il éprouve et aucune autre: *Ce n'est pas lui qui peut mourir !*

Dès le début de cet élan furibond, nombre des nôtres gisaient déjà inanimés, car les Arabes, sitôt le feu de l'artillerie arrêté, étaient remontés sur la crête, prêts à nous recevoir et à nous cribler.

On évalua leur nombre, par la suite, à près de sept mille hommes, tous soldats de l'armée d'élite d'Abd-el-Krim.

Ils avaient, à ce moment et à cette hauteur, l'incontestable avantage de la position et la facilité de tirer à leur goût dans le troupeau humain qui se débattait à leurs pieds.

Sans s'inquiéter des Moghrasnis qui les harcelaient sans cesse de leurs charges terrifiantes, ils nous "canardaient" avec une ardeur de farouches enragés.

Qu'importe ! nous courions toujours et la Légion faisait des prodiges de vitesse et de valeur.

Trois kilomètres furent franchis en trente-cinq minutes (vérifiées, montre en mains par un officier, témoin oculaire de l'attaque) et sans jamais nous arrêter un seul instant, nous escaladâmes la montagne au pas de course pour la *mêlée générale !*

Elle fut brève, coûteuse, sanglante, indescriptible !

Mais en fonçant avec tant de violence sur les ennemis, nous les faisions déborder et en refoulions malgré nous, parmi les nôtres, ce qui fit qu'à la fin de cette courte mais terrible ruée, nous comptions cent cinquante hommes hors de combat.

CAPRICE D'AGONISANT...

Une des victimes de cette rencontre nous fournit alors un spectacle empoignant.

C'était un Russe du nom de Kwetkosky.

Il avait quatorze ans et neuf mois de service et trois seulement à faire pour obtenir sa pension.

On l'avait quand même envoyé au feu.

Au cours de la mêlée, pour se défendre de quelques Arabes qui allaient le tuer, il avait saisi une grenade et se préparait à la lancer, quand il reçut une balle dans la main... Elle fit éclater l'engin meurtrier qui lui emporta la moitié du bras... Un instant plus tard, il recevait deux autres "tacots"; l'un dans le poumon gauche et l'autre dans l'abdomen !

Il ne mourut pas tout de suite.

Transporté à l'ambulance, il reçut la visite du Major qui le "condamna" immédiatement.

Comme le Colonel était présent, le Major s'empressa de lui dire: "Vous pouvez donner à cet

homme tout ce qu'il désire; il est foutu et sera mort dans quelques instants !"

Le Colonel se retourna vers le mourant.

Le Légionnaire agonisant avait toute sa lucidité. Il fit signe à l'officier d'approcher et lui murmura: "Mon Colonel, j'ai tout entendu et la mort ne me fait pas peur. Pourtant, puisque l'on m'offre tout ce que je convoite, je vais vous dire ce que je veux: *une bouteille de champagne* avant le grand départ..."

On apporta la bouteille et le pauvre gars expira, heureux de cette fantaisie suprême qu'on lui accordait, en avalant le contenu, seul, sans aide, jusqu'à la dernière goutte, avec l'unique secours de son bras valide !...

Les Légionnaires, impassibles par nature, furent pleins de respect, tout de même, mais le Colonel essuya furtivement une larme.

Sur le soir, le calme rétabli, nous entreprîmes des travaux de défense et quelques heures plus tard un mur de plusieurs pieds de hauteur entourait tous les camps.

Puis ce fut le souper, ce qui n'était pas trop tôt mais surtout pas assez substantiel: trois quarts de livre de viande en conserve pour deux hommes, un morceau de pain et une tasse de café.

Tout ça !... pour des héros qui viennent de se battre comme des lions et qui ne "ménagent pas", eux, leurs efforts et leur dévouement ! En outre de ce combat, ils avaient exécuté, je crois, des travaux assez durs pour mériter plus d'aliments et de considération.

Ce régime dura quatre jours, moins le pain et le café, et la ration demeura pauvre pour soutenir le courage de ceux qui bûchaient et piochaient tout le long du jour, en ajoutant même à leur tâche, celle de deux heures de garde toutes les nuits.

Les Arabes entreprirent alors de nous faire subir une contre-attaque.

A cause des ténèbres et de l'abondance des munitions, nous tirions au hasard et nous dûmes, malgré cela, leur faire subir d'assez lourdes pertes, car il se retirèrent peu après.

Nous connaissions, cependant, la ruse hypocrite de nos ennemis et nous restâmes sur nos gardes toute la nuit, au cours de laquelle une pluie torrentielle ne cessa de tomber un seul instant.

TERRIBLE EMBUSCADE !...

Le lendemain matin, une surprise désagréable et imprévue nous était ménagée: on tirait sur

nous de toutes parts et nous étions bloqués de tous côtés.

Il était impossible de savoir d'où venait l'attaque, car un brouillard impénétrable nous cachait les alentours et ne nous permettait pas de voir à six pieds devant nous.

A tout instant, nous entendions: "Encore un!" ce qui désignait, hélas! l'un des nôtres—simples soldats ou non—puisque les officiers n'étaient pas épargnés. Notre commandement lui-même l'échappa belle et eut son képi traversé par une balle.

La journée se passa ainsi et malgré nos pertes sensibles, pas une seule compagnie ne quitta sa position.

Sur le soir, nous prîmes les précautions d'usage pour faire face aux surprises possibles et même probables.

Pendant plusieurs heures un silence de mort régna sur le camp.

Nous en étions inquiets, impressionnés, et l'un de nos camarades chuchota près de moi: "Un pareil silence, mes vieux, ça sent mauvais!"

Personne ne répondit, mais il venait à peine de faire cette réflexion, qu'une fusillade vive et nourrie crépitait sur notre gauche.

Pour ceux qui connaissaient la différence entre le fusil arabe et le "Lebel", il n'y avait aucun

doute possible: c'étaient nos ennemis qui crachaient toutes ces balles...

La fusillade cessa soudain et une clameur, à la fois sauvage et désespérée, se fit entendre, effarante dans l'obscurité: "Cartouches! Cartouches ! Ohé ! la C.M.I... Au secours ! Nous n'avons plus de munitions !"

C'était la neuvième compagnie, en butte au plus redoutable des assauts, qui lançait cet appel...

Elle allait certainement succomber sous l'avalanche des projectiles et sous le nombre et la férocité de ses adversaires, si nous n'allions à son secours au plus vite, en lui portant les munitions demandées.

Cinq d'entre nous furent aussitôt désignés pour cette mission et réussirent, protégés par un feu de barrage, à atteindre les camarades en détresse.

Cette compagnie fut affreusement décimée, puisque sur cent cinquante hommes, elle n'en comptait le lendemain, de vivants, que *quarante et un!*

Cette boucherie dura quatre jours, sans une minute de repos et sans moyens de pouvoir éviter l'horreur d'une si sanglante hécatombe !...

DÉSÉQUILIBRÉS...

Au sortir d'une pareille impasse, d'une secousse aussi tourmentée, les hommes étaient dans un tel état de surexcitation et de tragique énervement qu'ils faisaient peine et peur à voir, et que d'aucuns, plus remués que d'autres par cette bourrasque, devinrent tout simplement "marteaux", c'est-à-dire presque fous.

Dans ces circonstances, le capitaine dont j'ai déjà souligné l'excentricité, nous donna un exemple d'hallucination, au moins temporaire.

Il expédia à notre poste, par optique, pour être transmis au Colonel, le message suivant: "Avons pris possession du piton X... ce jour. Nombreuses pertes. Tiendrons bon quand même. Si sommes attaqués, *les morts eux-mêmes* sauteront le parapet pour défendre les vivants!"

Une demi-heure plus tard, il en envoyait un autre ainsi conçu: "Avons repéré ennemis 600 mètres en avant notre position et légèrement sur la droite. Demande feu d'artillerie."

Comment pouvait-il voir en pleines ténèbres et à travers une brume à couper au couteau, surtout à pareille distance?...

Tout de même l'artillerie s'exécuta à tout hasard et bombarda pendant dix minutes l'en-

droit désigné, avec un résultat qui parut effectif et surtout étonnant.

Quelque temps après, un dernier message nous arrivait du capitaine: "Objectif atteint".

La manière d'agir de ce capitaine suscita de la part des officiers des commentaires qu'il nous fut donné d'entendre... On le trouvait vraiment trop génial et presque surnaturel. Il était à présumer, disait-on, tout bas, qu'il avait attrapé le "*coup de bambou*" (folie subite). Il ne nous fut jamais donné de le savoir officiellement.

Finalement, après cinq jours de résistance, le blocus était coupé et quelques rayons de soleil, par trop timides, venaient saluer notre départ.

Le combat était bien fini et nous étions relevés.

Les Arabes voyant leurs efforts infructueux et leur obstination inutile, s'étaient rendus, et leur chef redouté, Abd-el-Krim, allait signer dans quelques jours sa capitulation.

Un bataillon de tirailleurs prit notre place et nous permit de quitter ces lieux funestes par le nombre des nôtres qui y étaient tombés et les tristes souvenirs que nous y laissions.

LA BEUVERIE !...

Elle eut lieu complète et formidable, à Adjdir, environ quarante milles à l'arrière, où se trouvait

un cimetière pour nos morts, auxquels nous devions rendre, en passant, les derniers honneurs.

Il fallait voir l'état des hommes, après de tels chocs suivis d'une détente *proportionnée* et tellement arrosée—*noyée* même!—de pinard, que les hommes en oubliaient l'heure de tous les devoirs et qu'ils enfreignaient toutes les règles de la discipline.

Donnons-en une idée. Il faut généralement de une à deux minutes pour rassembler une compagnie et de sept à huit pour un bataillon en armes.

Eh ! bien, ce jour-là, il fallut près de *trois quarts d'heure* pour effectuer le rassemblement auquel, malgré tout ce temps, plusieurs manquaient.

Quelques-uns étaient assez ivres pour ne plus retrouver leur fusil, pour ne pas reconnaître leur compagnie, pour se sentir incapables de se lever et encore plus de sortir de leur tente, sans compter ceux qui réussissaient à se tenir debout par un prodige d'équilibre qui leur faisait vraiment honneur ! Bref, comme dirait un Légionnaire: "Ce fut une superbe soûlographie !"

Il n'y avait, en l'occurrence, aucun remède à appliquer. Aussi les officiers usèrent de la tolérance habituelle en pareil cas et plusieurs même, entraînés par l'exemple ou le besoin, en firent autant !...

J'ai déjà démontré la nécessité et l'irrésistible penchant du légionnaire pour l'ivresse, surtout au sortir de certaines périodes de redoutables combats et de privations prolongées.

Il ne cherche pas de motifs pour s'enivrer: *tout en est un*, même s'il ne s'agit que de son seul ennui et de la rigueur ordinaire de la Légion. Mais, tout de même, après des luttes sanglantes et de vraies misères, il peut trouver les meilleures raisons au monde... s'il ne les invoque pas. Il lui suffit alors de beaucoup moins: une punition reçue et miraculeusement effacée, un beau fait d'armes, un ami perdu, des félicitations sur sa vaillance, la surprise de se voir encore vivant, le besoin de réagir, d'oublier son tourment, d'ébaucher des rêves fous, etc., etc., le poussent, le précipitent vers l'alcool et ses magiques effets !...

Enfin, on finit par pouvoir rassembler le bataillon et le Colonel prononça un petit discours dont l'effet fut un peu manqué, grâce aux interruptions d'un Légionnaire intoxiqué qui criait à tue-tête: "Vive la Légion et chic le Colon !", accompagné des éclats de voix d'un capitaine, encore "abasourdi", qui vociférait à ses hommes: "Fermez vos gu..., bande de C...gs !", expression que je me refuse à répéter en entier, mais qui est le terme préféré et sale dont se sert

le plus fréquemment le "gradé" dans ses relations avec nous.

Doué d'une patience *inhabituelle*, le commandant finit par se faire entendre: "A gauche... gauche ! Ordre de marche: 1ère, 2ème, 3ème et C.M.1., direction le cimetière... En avant, marche !"

Et nous partons entraînés par une marche funèbre.

Arrivés au champ des morts, les clairons sonnent: "*Au champ*," les tambours roulent, les armes sont présentées... et c'est tout.

De retour au camp, il faut se préparer à partir de nouveau, le soir même.

Quatre jours de marche et de nouvelles fatigues, mal chaussés, mal vêtus, mal nourris et mal couchés, nous conduisirent à un plateau du nom de Souk-el-Knin, à douze kilomètres (sept milles et demi) de la ville arabe "Targuist", quartier général du fameux Abd-el-Krim.

Le chef rebelle s'était définitivement rendu, mais avait demandé quelques jours de répit avant de se constituer prisonnier.

La France en avait assez de toutes les vicissitudes et innombrables difficultés qu'il lui avait causées et elle avait décidé, le sachant toujours

dangereux et irréconciliable, de s'en débarrasser *en le déportant.*

Le temps s'était remis au beau et nous pouvions jouir, après notre accablant surmenage, du repos qu'on nous accorda et qui nous procura la jouissance d'un doux "farniente".

Un "oued" (ruisseau) coulait tout près et nous étions heureux de nous rafraîchir, de nous nettoyer et de laver nos vêtements souillés par la misère et la saleté.

LES POUX S'ATTACHENT A NOUS

Nous en eûmes une sordide épidémie. Nous étions infestés, ravagés, morfondus et dévorés par des myriades de bestioles, sans indulgence et sans pitié...

Devant cette implacable invasion et la multitude prodigieuse et prolifique de ces dégoûtants parasites, je dus me défaire de presque tout mon linge, pour ne garder qu'un pantalon, une veste, mes chaussures et ma capote.

Ainsi, du moins, j'avais réduit leur nombre à quelques centaines.

Mais qu'il y en avait et qu'on en avait !...

Ils se multipliaient et pullulaient partout: dans

les cheveux, les sourcils, la barbe, sur la poitrine, chez les officiers comme chez nous.

Inhabitué, surtout au début, à cette intolérable démangeaison, j'allai me plaindre au Capitaine de cet infect envahissement.

Pour toute réponse, il entr'ouvrit sa chemise et me dit: "Regarde: tu n'es pas le seul!"

Il en avait, en effet, des bataillons entiers qui se livraient, sur son buste, à des mouvements de troupes variés et infinis... Ils s'étaient "attachés" à lui avec une ténacité qui semblait démontrer qu'ils appréciaient la valeur de son grade et la délicatesse du menu que leur procurait sa peau d'officier !

Mais vraiment, ils abusaient... On en voyait jusque dans le pain, et les cuisiniers, qui en "recélaient" un grand nombre eux aussi, en laissaient tomber, contre leur gré, dans les chaudrons et dans les plats !

Quand il nous arrivait de nous plaindre de nos découvertes dans les aliments, ils nous rétorquaient en plaisantant: "Mangez, mangez, il n'y a pas de danger: ils n'ont pas d'os !"

Il est tout de même facile de s'imaginer avec quel appétit nous goûtions ce spectacle et la nourriture !

UN SOMPTUEUX CORTÈGE!...

Tout était morne et paisible, lorsqu'une exclamation retentit, un jour, vers midi, à travers le camp: "Abd-el-Krim ! Abd-el-Krim !"...

Et tous de se mettre à courir, à se précipiter, à se ruer vers le sentier où le Grand Rebelle allait passer.

Le spectacle était loin d'être banal...

Abd-el-Krim s'avançait hautain et solennel, à la tête de son état-major, richement vêtu de soie verte et blanche, monté sur un cheval d'une blancheur immaculée et dont la selle rouge, traversée de fils d'argent, s'ornementait, en outre, d'étriers en or massif !

C'était un homme assez corpulent, au visage fortement basané, où perçaient, au bas d'un front autoritaire, des yeux noirs comme du jais et brillants comme des tisons ardents.

Il portait une barbe longue et noire, d'un lustre chatoyant, dont il paraissait tirer vanité et qu'il entretenait, évidemment, avec un soin qui *frisait* la coquetterie !

Il arrivait, affectant de ne pas nous voir, semblant ignorer notre présence, sauf pour nous jeter, de temps à autre, des regards fulgurants, chargés de haine et où transperçaient et se lisaient toute l'aversion et le mépris qu'il profes-

sait, depuis toujours, à l'égard des "Roumis" (chrétiens).

Échelonné sur son parcours, tout le bataillon était là, retenu par un cordon de sentinelles désignées à la hâte.

En arrière d'Abd-el-Krim, un homme de bonne taille, vêtu de vert, aussi à cheval, et portant—détail qui nous frappa de suite—des "souliers militaires français", apparut à son tour. Il avait le visage en partie dissimulé par une espèce de "*chéchia*" en soie de même nuance que son costume et qui ne nous permettait d'apercevoir que ses yeux, dont le regard cherchait visiblement à fuir les nôtres et l'insistance de notre observation.

Quelques Arabes, officiers, venaient ensuite, suivis d'un peloton de "spahis" qui fermaient la marche.

Tout-à-coup, un mouvement brusque et violent se fit sentir parmi nous, et un capitaine, commandant de la première compagnie de mon bataillon, bondit comme un tigre sur l'individu aux "souliers militaires français", le saisit à la gorge et le descendit de son cheval, en criant de toutes ses forces: "Klem! Klem! Le voilà! Je le tiens!"

Les spahis mirent sabre au clair, croyant Abd-el-Krim menacé.

Il y eut une légère confusion, sans gravité et très courte, après quoi la troupe arabe disparut au galop avec le célèbre chef rebelle qui n'avait pas bronché, s'étant simplement retourné un peu sur sa selle pour faire signe d'accélérer la marche.

UN MARTYR !...

Mais l'homme que notre capitaine avait désarçonné fut aussitôt enlevé par deux *brutes* de la Légion, M... et P... (le premier décédé depuis, en avion), qui le traînèrent au camp, en l'accablant de coups de pieds dans les reins et au visage, à tel point que lorsqu'on le présenta au Colonel, il avait déjà toute la figure tuméfiée et couverte de sang.

Bien plus: ce n'était pas le fameux Klem du poste Rullan, mais un type du même nom, traître lui aussi, disparu de Taza quelques mois plus tôt et payé de sa lâcheté par l'obtention du poste de secrétaire d'Abd-el-Krim.

Il fut prouvé, toutefois, qu'il n'avait jamais tiré un seul coup de fusil contre nous et que son acte, bien qu'entaché de félonie, n'avait pas la gravité de celui qui fait prendre les armes contre la France.

Mais à ce moment et à sa vue les cœurs étaient

déjà gonflés de colère et fous de rage et les deux gradés, surexcités d'avance, étaient ivres de vengeance aussi cruelle qu'inhumaine.

Seul un "Conseil de Guerre" avait le pouvoir et le droit de le juger, et le Colonel, en le mettant sous surveillance, en attendant sa comparution, l'avait, inconsciemment ou non, livré à des mains sanguinaires qui lui firent subir les tortures d'un véritable martyre.

Les deux "brutes" le reprirent pour le conduire à un poteau de téléphone, où ils l'attachèrent, après lui avoir lié les mains derrière le dos.

Ils l'exposèrent ensuite, la tête à découvert et le torse entièrement nu, aux rayons ardents du soleil, poussant la sauvagerie jusqu'à lui enduire la chevelure d'une couche abondante de graisse afin d'attirer les mouches; puis ils arrosèrent d'eau froide son corps inondé de sueur, afin d'essayer, par ces violentes réactions de froid et de chaleur, de lui faire "attraper son coup de mort".

Non contents de lui infliger ces douloureux traitements, ils l'interrogèrent pendant près de deux heures, d'une manière insensée et stupide, ponctuant chaque question et chaque réponse de soufflets, de coups de pied, de crachats et de coups de poing qui ne cessèrent que sur l'ordre d'un officier qui se décida à intervenir.

Franchement dégoûtés de la barbarie des deux sergents, nous ne pouvions nous immiscer, parce qu'ils étaient, de par leur situation dans le bataillon et par leur présente sauvagerie, dans tout le sens à donner à ce mot, *des gradés!*

A la faveur de la nuit, accompagné d'un camarade, j'allai voir le moribond pour lui porter un peu de pain.

Couché sur le dos, demi-nu et gémissant, il divaguait et maudissait, à travers son délire, les monstres qui l'avaient abreuvé de tant de maux, d'outrages et d'avanies.

Je déposai mon pain près de lui et me hâtai de le quitter, car je sentais monter en moi, comme la majorité de mes camarades, des sentiments de révolte contre une pareille atrocité et ses infâmes auteurs.

Nous évitions, cependant, d'en parler, craignant qu'une explosion soudaine de notre indignation ne vienne à éclater et à nous faire commettre des bévues qui nous auraient coûté très cher.

Klem fut, le lendemain, expédié à l'arrière et la rumeur courut, quelques jours après, qu'il était mort des suites de ses blessures. Elle ne fut jamais confirmée ni niée non plus.

UN AFFLUX . . . DE DÉSIRS !

Le lendemain le décor changea en *s'embellissant* et vint rompre la monotonie qui se fait généralement sentir plus profonde à la suite des combats.

Vers le milieu du jour, il nous fut offert un spectacle des plus charmeur et des plus *excitant:* le passage du *harem d'Abd-el-Krim !*

Les femmes du chef rebelle étaient au nombre de sept—comme les péchés capitaux !—et elles passèrent devant nous voilées, à cheval sur des mules, conduites par un détachement de spahis, sous la surveillance d'un eunuque.

Elles étaient suivies de deux beaux enfants d'une dizaine d'années, fils reconnus d'Abd-el-Krim, en selle sur de superbes poneys magnifiquement harnachés.

Pour fermer la marche, près de trois cents femmes—personnel et domestiques probablement—défilèrent devant nous, sans voiles mais non sans exciter chez les Légionnaires (car elles ne manquaient pas de séduction) des "bouffées de désirs" et des sensations de convoitise que provoquait un sexe dont notre vie à travers le "bled" nous avait fait presque oublier le charme et l'attirance !

Il est facile de comprendre qu'une telle quantité et qualité de *chair blanche*, propre et appétissante, pût allumer la flamme intérieure de ces hommes et stimuler leur gourmandise...

Si privés d'un côté et si malmenés de l'autre, les Légionnaires qui n'ont personne à aimer, sentent, en face d'une si rare vision, combien ils le pourraient et comme ils auraient le goût, si on leur en fournissait l'occasion, avec de tels sujets, de se plonger dans une ivresse autrement capiteuse que celle de l'alcool et à laquelle ils feraient honneur avec encore plus de fougue et de feu qu'à celle du pinard !

Vers la fin du jour, ce fut le défilé—un peu moins poétique, à coup sûr—des nombreux troupeaux de moutons et de bêtes à cornes qui n'attirèrent l'attention que par le nombre de filets et de côtelettes qu'ils auraient pu fournir, avec des cuisiniers capables de les faire cuire convenablement !

LA RICHESSE... A PORTÉE DE LA MAIN !

Le jour suivant, ce fut l'arrivée des richesses d'Abd-el-Krim, dont la moitié revenait à la France et représentait sa rançon.

Elles en valaient la peine !...

C'étaient d'innombrables pièces d'or et d'argent, appelées *douros*, mises en sacs, déposés à leur tour, dans des centaines de petites caisses en bois et dont la vue, pour de vrais miséreux et de perpétuels décavés, était vaine mais enchanteresse et séductrice au possible !

Ce monceau d'or et d'argent, d'une grande valeur, était chargé, avec les autres bagages, sur une cinquantaine "d'arabas" (voitures arabes à deux roues, sans ressorts) et sur des mulets de bât en très grand nombre.

Tout le métal formait approximativement un total de trois millions de "douros" et équivalait, sauf légère erreur, à un montant d'environ trois millions de dollars !

Cette fortune fut déposée près de notre camp et gardée, avec une extrême vigilance, par un triple cordon de sentinelles "zouaves", car il eût été fort imprudent, je le reconnais, d'en confier le soin aux Légionnaires !

Nous avions toujours la consolation de nous emplir les yeux du spectacle de ce trésor dont deux arabes seulement, entièrement dévoués à leur chef, avaient l'importante gestion.

Il fallait voir tous ces êtres affamés (les Légionnaires), sans cesse plongés dans la misère morale et physique, figés, éblouis et *hypnotisés* par la vue de tant d'or !

Sous l'effet des désirs fous, des tentations troublantes, leurs figures prenaient tant d'expressions diverses et éloquentes, qu'on lisait sur leurs traits, pâmés d'admiration, tout ce que représentait à leurs yeux fascinés, de plaisirs, d'ivresse, de vie douce, de confort, de bonne chère, de jouissance et de bonheur, cette fortune colossale, à la fois... si près et... si loin de leur atteinte !

Tous en étaient médusés—officiers comme soldats—et ne pouvaient en détacher leurs regards...

LES PRISONNIERS...

Le jour suivant le tableau fut moins brillant et plus triste: l'arrivée des prisonniers.

Ils étaient, pour la plupart, dans un état lamentable et les Espagnols, surtout, vraiment dignes de sympathie.

Le "typhus" s'était déclaré parmi eux et ses ravages les empêchaient presque de marcher. Émaciés, maigres à faire peur, vacillants sur leurs jambes, ils étaient la vivante image des souffrances et des rigoureux traitements endurés chez l'ennemi. Trop faibles pour parler, un bon nombre ne pouvaient répondre à nos questions. Ils furent invités à manger et à se reposer un peu avant de continuer leur route.

Quelques déserteurs tentèrent de se glisser parmi eux et furent même hébergés dans notre camp en se faisant passer pour d'anciens prisonniers.

Découverts, ils furent expédiés à l'arrière, conduits devant la cour martiale qui les y attendait, puis jugés et fusillés le jour même. C'était expéditif et sévère, mais juste et mérité.

LE SORT D'ABD-EL-KRIM

Quant à Abd-el-Krim, il s'arrêta à Taza, où il fut gardé à vue, en attendant que la France statuât sur son sort.

Il fut décidé un peu plus tard: déportation à l'île d'Elbe, avec la jouissance de la moitié de sa fortune et la permission d'y vivre entouré de sa famille et de ses serviteurs.

MALADIE ET DÉPART

Après ce remue-ménage et cette variété d'incidents, si rare à la Légion, une visite incommodante et mal venue nous arriva: le typhus.

Tout ce que j'en connus fut qu'il avait pour origine les mauvaises conditions dans lesquelles nous vivions, que les poux n'y étaient peut-être pas étrangers et que cette fièvre mauvaise et

contagieuse affaiblit ses victimes, les affaisse, les plonge dans le coma, leur donne des contractions musculaires et autres, se mêle à la dysenterie et demande une convalescence généralement très longue.

Nous étions alors à Béraber, cantonnement situé à l'arrière et d'où nous devions nous diriger vers Taza.

Sitôt la quarantaine terminée, contrairement à l'habitude contractée à notre égard, nous fûmes transportés *en camions*, seule occasion que j'eus, pendant mes cinq ans de "détention", de voyager avec un genre de locomotion aussi confortable et luxueux !

Il y avait à cela un motif qui nous fut révélé à notre arrivée, comme on le constatera plus loin.

Rendus à destination vers midi, personne ne songea à s'occuper de la soupe et encore moins de la façon dont étaient montées les tentes.

Chacun voulait jouir, jusqu'à la limite, de sa liberté et même en abuser pour se remonter et oublier.

Avec de telles dispositions, nous n'étions pas sitôt arrivés que chacun se trouvait une issue pour s'évader et fuir, malgré la consigne, le quartier qu'il nous était défendu de quitter.

Aussi, une heure plus tard, pas un seul, parmi les Légionnaires n'avait manqué son *coup*, et

tous, momentanément heureux, "nageaient" dans l'ivresse et le réconfort moral qu'elle procure aux soldats.

LA GÉNÉRALE !...

Mais voilà que soudain, au milieu de ce plaisir si goûté et au moment le plus pathétique de l'oubli trouvé dans les bras d'une "poulette à cinq sous", une note vague d'abord, se mit à vibrer de plus en plus distinctement, s'amplifiant à mesure que l'instrument se rapprochait, pour parvenir enfin, sonore et éclatante, à nos oreilles: "La Générale !"

Ce furent alors le ralliement, au pas gymnastique, l'ordre de tout quitter et de courir au camp sous le plus bref délai.

Déjà les officiers parcouraient les cafés, en disant aux hommes: "Allez ! Sortez tous ! Rassemblement au camp... N'entendez-vous pas la générale ?"

Et tous de se hâter, en se murmurant les uns les autres: "Il y a sûrement quelque chose de cassé et *ça barde* en grand quelque part !"

Attablé dans un café, avec quelques compagnons, je me "gargarisais" de pinard et me nettoyais le gosier de tout le sable avalé au Riff, lorsque je dus brusquement abandonner mon

genre de bonheur, en me promettant d'y revenir en vitesse, si l'alarme donnée n'avait que de légers motifs, ce qui était, ma foi, peu probable...

Au camp, c'étaient un brouhaha et un va-et-vient extraordinaires, auxquels se mêlaient les ordres divers de rassemblement et autres et les instructions des sous-officiers d'avoir à démonter les tentes et de se hâter.

Tout finit par s'arranger et les compagnies une fois rassemblées, le Commandant prit la parole.

Il m'est assez difficile, après plusieurs années et n'ayant pas fait de journal, de citer mot pour mot son discours, mais je crois m'en souvenir suffisamment pour le reconstituer presque, sinon textuellement.

"Membres du bataillon, dit-il, vous êtes soldats. Bien plus, vous êtes Légionnaires ! Vous l'avez prouvé au Riff; il s'agit de le prouver encore une fois. Le devoir nous oblige à interrompre vos plaisirs, mérités d'ailleurs, parce que là-bas, vers l'ouest, une compagnie entière de braves comme vous, se fait égorger !... Allons-nous les laisser périr ?"

La réponse fut immédiate, spontanée, unanime: "Allons-y! En avant la Légion!"

Ça ne traîna pas et dix minutes après nous étions à la gare. Nous avions à faire 180 kilo-

mètres (112 milles) en chemin de fer et 75 (40 milles) à pied.

Après avoir passé la nuit dans cette gare, nous partions, le lendemain matin, sur trois trains chargés "à bloc" et entassés dans des "flat cars".

Les hommes, bien décidés à accomplir des prodiges et à se battre comme des démons, ne tenaient pas, cependant, à y penser trop d'avance et songeaient plutôt à s'étourdir, en attendant le terrible sort qui leur était réservé.

Aussi ils s'enivrèrent profondément et à un point tel, le soleil torride aidant, que deux heures plus tard, les trois trains ne transportaient plus des soldats mais des brutes avinées et abêties. A tout moment un Légionnaire dégringolait d'un wagon sur la voie ferrée, mais, protégé par la providence des ivrognes, réussissait à rattraper le suivant. Heureusement, les trains au Maroc—ceux qui ont une largeur de voie de soixante centimètres—ne font pas plus que douze ou quinze kilomètres (8 à 10 milles) à l'heure dans les plus légères montées, quand les Légionnaires ne sont pas obligés de débarquer pour pousser!

Vers midi nous arrivions à Guercif. La faim nous tourmentait d'autant plus fort que nous venions de nous apercevoir que le commandement n'avait pas prévu ce repas et que les vivres

étaient demeurés entassés dans le char à bagages...

Comme nous laissions voir notre mécontentement justifiable, les gradés nous *endormirent* avec la promesse d'une indemnité postérieure dont nous n'entendîmes jamais parler, comme d'habitude, d'ailleurs.

Malgré ce contretemps, malgré nos supplications et nos solennels engagements, les officiers refusaient obstinément de nous laisser aller en ville et ils formaient à la gare, pour nous *retenir*, un triple et respectable cordon!

Les Légionnaires du premier train se groupèrent et se mirent à implorer: "Mon lieutenant, on se meurt de faim! Laissez-nous passer!"... "Mon capitaine, on vous le jure, on va revenir tout de suite!... "Mon commandant, prenez notre parole; ce n'est que du pain que nous voulons!" etc., etc.

Rien n'y fit: ils furent inflexibles.

Mais pendant ce temps, le deuxième train entra suivi bientôt du troisième.

Et tous ces hommes—au nombre de 700—vinrent se joindre à nous.

Ils provoquèrent, d'en arrière, une *poussée* lente mais continue et sûre. Les premiers, en avant, protestaient pour la forme, en leur aidant le

plus possible, si bien que, tout-à-coup, la digue dut *céder* et livrer passage aux Légionnaires en gaîté et même presque en délire !...

Inutile de décrire la course effrénée vers la boulangerie et les bistros, et la quantité de vin et de mangeaille dont chacun fit l'acquisition, au milieu des cris de joie et des vociférations de ces hommes que ne préoccupaient nullement les civils et encore moins la police.

Parmi ces être émoustillés qui criaient et gesticulaient, et auxquels, pour la plupart, l'ivresse donnait un air grotesque et parfois amusant, aucun n'obtint le succès d'hilarité d'un de nos camarades qui, s'étant assis durant tout le trajet sur la locomotive, y avait laissé, en débarquant un peu brusquement, son *fond de culotte!*...

Ignorant qu'il était ainsi *à découvert*, il s'enivra se balada et se démena à travers la ville, au milieu des soldats et de la population, et je laisse à deviner les situations risibles et tordantes qu'engendra ce *verso dénudé* qui faisait rire aux larmes ses camarades en goguette et les témoins de ce manque de pudeur!

Une heure plus tard, nous étions rendus à la gare pour nous embarquer et atteindre, à huit heures du soir, le terminus du P. L. M.

Nous étions aussi rendus.... à bout, exténués

et si fatigués du voyage et des libations, que nous fûmes incapables de monter nos tentes.

Nous nous couchâmes sur la terre, sans murmure et sans plainte, parce que ce manque de confort était dû à *notre meilleur ami*, le pinard, auquel nous devions beaucoup trop de soulagement pour lui adresser le plus petit reproche.

Après tant d'aventures, nous étions pratiquenent en haillons et il fallut faire renouveler notre luxueuse garde-robe par l'obtention d'une chemise, d'un caleçon, d'une veste, d'un pantalon et d'une paire de "croqueneaux" (souliers).

Après la soupe, nous entreprîmes, pour la digérer, une petite marche forcée de 60 kilomètres (37 milles).

LE SORT DES TRAÎNARDS!...

Catégoriquement avertis qu'il ne fallait pas de "traînards" parmi nous, nous sûmes tenir compte de cet avis.

En effet, le sort du "traînard" n'a rien d'enviable et fait frémir par les dangers auxquels il expose l'imprudent ou l'incapable qui prend le redoutable risque de *tirer de l'arrière*.

Le "traînard" se voit enlever fusil, capote, cartouches, puis est abandonné ensuite seul et sans vivres... C'est son premier châtiment.

L'arrivée des Arabes ne se fait pas attendre... Ils se contentent généralement, de lui couper la langue, de l'éventrer comme un porc, de sortir les tripes de l'abdomen et d'y mettre à la place de la paille ou des pierres! S'ils sont bien disposés, ils se livrent, en plus, à des raffinements de cruauté trop ignobles pour être décrits et à des mutilations tellement barbares et inhumaines qu'elles en sont incroyables!

Voilà certes une perspective qui n'avait rien d'invitant et à laquelle avait su nous faire songer un capitaine, en inscrivant sur le drapeau de sa compagnie les mots suivants: "*Marche ou crève!*"

Malheureusement, nous avions des souliers neufs et par conséquent les pieds douloureux et sanglants.

A la première halte, je me déchaussai pour constater la présence d'un abcès et "d'ampoules de sang", impossibles à soigner puisqu'il fallait continuer notre route sans retard.

Nous nous mourions de soif et nous n'avions pas une goutte d'eau pour la calmer, notre seule consolation étant d'avoir encore à faire, dans de telles conditions, une trentaine de kilomètres (18 milles).

Ainsi fourbus, blessés, écrasés de fatigues morales et corporelles, nous commencions à

être sur les nerfs et sur le point d'être dangereux.

Les officiers, à cheval, eux, le *sentaient* et n'ignoraient pas que dans un tel état d'irritation facile et de sourd abattement, un mot mal placé ou un geste faux pouvait même leur coûter la vie!...

Comme ils connaissaient bien notre mal, ils eurent vite fait de trouver le remède qui était de le guérir en le *noyant!* Un tonneau de vin ne tarderait pas à nous faire tout oublier.

C'est ce qui arriva...

Ainsi grisés, sans avoir à la mémoire et au cœur la sensation de tout ce qui torture, nous dormîmes pesamment jusqu'au soir.

Aussi, après notre repas matinal, nous étions moins chargés de tristesse et pouvions attendre, dans de meilleures dispositions, l'aubaine, lors du réveil, à trois heures du matin, de prendre une tribu *par surprise.*

Nous ignorions tout à fait la situation de la compagnie qui s'était aventurée avant nous dans ce repaire de brigands, dénués d'entrailles et de pitié, et qu'on appelait les "Ouled Ali".

Enfin, après avoir passé sur une haute montagne et par des défilés presque inaccessibles, nous arrivâmes dans un immense ravin.

LA SURPRISE!...

C'était là que vivait de rapines, de vols, de razzias et de massacres, une tribu qui avait semé chez les peuplades soumises, la terreur, la ruine et des horreurs que nous étions disposés à châtier d'une manière exemplaire et rigoureuse.

Sur le matin, sans avoir été remarqués, nous étions rendus presque aux portes du village où nous fûmes rangés immédiatement en ordre de bataille.

Une batterie d'artillerie venait de nous rejoindre et de l'autre côté du village, sur les hauteurs, une partie de la division Freydenberg—nom du général en chef des troupes du Maroc—était installée depuis la veille, afin de couper toute retraite à l'ennemi.

Vers sept heures du matin, nous eûmes des renseignements sur ce qu'avaient souffert à cet endroit, quatre jours auparavant, nos camarades en danger. Leur compagnie—celle du 4ème Étranger—s'était égarée dans la région. Attaquée à l'improviste, à l'heure du réveil, elle avait été pratiquement anéantie, laissant sur le champ de bataille *cent dix-neuf morts* et ne conservant pour tout effectif qu'une *dizaine* de survivants, auxquels il ne restait ni fusils, ni mulets, ni bagages,

ni munitions, les bandits arabes ayant tout raflé au cours du combat.

Aussi nous étions résolus à leur faire payer cher leurs dilapidations et leur férocité...

Dès que notre artillerie fut installée, un ultimatum leur fut adressé d'avoir à se rendre ou de périr tous, *jusqu'au dernier*.

Ils avaient jusqu'à *huit heures* pour donner leur réponse.

Nous attendions avec une joyeuse et fébrile impatience le moment de "foncer dans le tas", à la baïonnette, et de les exterminer tous, comme ils le méritaient.

Les femmes et les enfants s'étaient déjà retirés dans de vastes grottes naturelles, et nous étions sûrs, stimulés par l'espèce de rage qui nous animait, de nous livrer dans quelques minutes, contre cette tribu maudite, au plus furieux carnage qu'il soit possible d'imaginer.

Déjà de petits groupes se formaient chez nous pour se choisir un objectif, car dans ce genre de batailles, il arrive souvent que les théories reçues et les pratiques admises d'avance ne servent plus et que nous agissons à peu près à notre guise, en nous servant de notre initiative et de notre meilleur jugement individuel.

Huit heures moins cinq !... Chacun est sur le qui-vive et un lugubre silence règne sur les lieux

où nous attendons que gronde, dans quelques instants, le tonnerre de la mitraille...

Huit heures moins deux !... Toujours rien, si ce n'est le travail silencieux des artilleurs qui préparent leurs obus...

Huit heures moins une !... Un commandement très vif et vibrant: "Les artilleurs à vos pièces ! Chargez ! Pointez !"...

Et la *déception* nous arrive, hélas ! affreusement pénible pour nous et pour nos dispositions: l'ennemi se rend, ayant attendu jusqu'à la dernière seconde pour s'y décider.

A l'instant même où le canon allait vomir sur eux la destruction et la mort, un petit drapeau blanc flotta sur une casbah suivi bientôt de plusieurs autres: *on demandait la paix !*

Notre désappointement fut très vif, mais nous nous promettions de trouver un moyen de leur faire expier, en partie, du moins, leur brigandage et la sanglante immolation de nos camarades.

A cette soumission le bureau de renseignement répondit sans délai, en se rendant chez le Caïd et en lui intimant l'ordre, sans autre formalité, de nous livrer immédiatement les principaux "notables" de la tribu...

Et quelques minutes plus tard, sans aucun genre de procès, ils étaient *tous fusillés !*

Nos morts étaient vengés !...

Mais ce ne fut pas tout: ils méritaient davantage et nous nous fîmes un devoir de le leur prouver.

Tous leurs troupeaux furent saisis, leurs maisons dévastées, leurs champs ravagés, et vingt-quatre heures plus tard, de ce joli village, entouré d'immenses et superbes jardins, riche de tout ce que peut produire le plus fécond des sols, il ne restait plus que des monceaux de ruines et des amas de décombres !

Ce n'était que justice à l'égard d'une pareille tribu, composée de pillards et considérée, à juste titre, comme la plus barbare et la plus sanguinaire du Maroc.

L'ENTERREMENT DES MORTS!...

C'est à ma compagnie qu'échut, le lendemain, le triste devoir d'enterrer les morts de celle qui avait été si décimée.

Munis de pioches et de pelles, nous nous rendîmes à l'emplacement du camp.

Quel spectacle et quelle puanteur !...

Une odeur de charnier, infecte et insupportable, nous prit de suite à la gorge et nous dûmes, pour la première fois, nous servir de nos masques à gaz.

Il y avait là *cent dix-neuf des nôtres*, des jeunes

gens, braves Légionnaires, dont les cadavres complètement nus, le ventre ouvert, gonflés comme des ballons, crevant d'exhalaisons, étaient si brûlés, si rôtis et si noircis par le soleil qu'on les aurait pris pour des nègres !

Les Arabes, non contents de les combattre et de les piller, les avaient dépecés comme des bouchers et massacrés comme des bourreaux, avec des excès de sauvagerie qui les déshonorait !

La plupart, en effet, avaient la gorge taillée, les yeux crevés, le corps mutilé et couvert de blessures affreuses résultant des supplices qu'on leur avait fait subir, alors qu'ils n'étaient probablement que blessés, peut-être même légèrement.

Sans trop nous arrêter à cet horrifiant spectacle, nous creusâmes une immense fosse commune, et dans l'après-midi, nos malheureux frères d'armes pouvaient dormir leur dernier sommeil et connaître, enfin, le *vrai repos !*

COMBAT RAPIDE ET PÉRÉGRINATIONS

Après quatre jours de marche, ayant passé une nuit à Engil, nous partions pour Itzer, poste militaire entouré de plusieurs casbahs et habité par quelques marchands crapuleux qui y faisaient fortune aux dépens de l'armée.

De là, il fallut partir presque tout de suite pour

atteindre, deux jours après, une vaste plaine où nous établîmes notre camp, surnommé, à cause de la couleur des tentes: "Le Camp Jaune".

Nous y avons beaucoup souffert de la chaleur intolérable et de la qualité de l'eau, rougeâtre, limoneuse et impotable.

Nous étions en septembre 192... et nous avions vraiment hâte de connaître un peu de ralentissement à cette vie trépidante et pénible.

Un bon matin, l'ordre nous arriva d'attaquer et nous nous montrâmes empressés à y obéir, comme à tous les ordres de cette nature, conformes à nos goûts et à nos bonnes habitudes de soldats.

Pour la première fois, nous montions au combat avec l'aide des "tanks" baptisés de noms cocasses et symboliques, comme "La Fileuse", "Fend l'air", la "Grosse Jeannette", "Crache la mort", etc., etc.

Ces engins, de petite dimension, avaient dix pieds de longueur et ne contenaient que trois hommes: l'artilleur, le conducteur et le chef de pièces, mais ce fut amplement suffisant pour déconcerter nos antagonistes.

En voyant ces instruments de guerre qui se riaient de leurs balles, qui se moquaient de leurs attaques, qu'aucun obstacle ne pouvait arrêter

et qui se frayaient un chemin n'importe où et à travers n'importe quoi, deux tribus sur trois se sauvèrent effrayées, emportant avec elles tout ce qu'elles purent sauver de leurs biens.

La troisième, surprise au lever du jour par les Moghrasnis, de la tribu soumise des "Aid Bouasza", opposa tout d'abord une légère résistance, puis s'enfuit ensuite avec assez de précipitation pour laisser derrière elle ses troupeaux et ses récoltes que les Moghrasnis détruisirent entièrement.

C'était déjà fini et nous nous mîmes tout de suite à l'œuvre pour entreprendre, sur les hauteurs, la construction de *quatre nouveaux postes.*

Tout marchait avec entrain et les hommes stimulés et regaillardis par la promesse alléchante de deux mois à Meknès, y allaient avec autant de courage que de célérité.

Pas un seul homme n'était sans travail. Ceux qui n'avaient pas de métier spécial ou de connaissances particulières, transportaient sur leur dos d'énormes pierres qu'ils allaient chercher au bas de la montagne pour les monter jusqu'au faîte.

C'était un "petit" exercice qui en valait bien d'autres et qui exigeait assurément de ses adeptes qu'ils fussent de "bonnes jeunesses" !

Pour ma part, j'avais repris mon poste de secrétaire, où le surcroît de travail ne manquait pas, à la suite de tant d'événements. Il fallait, en effet, réorganiser les pièces, la documentation et les états hebdomadaires du Colonel qui avaient beaucoup souffert de tant d'interruptions forcées.

Les postes terminés, il ne nous restait plus qu'à partir.

Nous étions déjà au début de l'hiver et il fallait faire diligence pour ne pas être surpris par les ennuis du froid et de la neige.

UN FAIT RARE ET SENSATIONNEL !. . .

Nous eûmes bien des combats mais comme ils se ressemblent tous, le récit en serait fastidieux et monotone.

L'un d'eux cependant, fut marqué d'un incident extrêmement rare et, de ce chef, même *sensationnel.*

Le 14 juillet (quel jour !), dans la tache de Taza, un engagement serré eut lieu entre les Arabes et les Légionnaires qui tentaient de conquérir une position.

La Légion, à force de courage et de ténacité, avait réussi à s'en emparer et y amenait avec elle ses blessés, au nombre d'une quarantaine, lors-

qu'un retour agressif de l'ennemi l'obligea à reculer tout-à-coup et à abandonner sur le terrain, pour quelque temps du moins, ses éclopés et ses mourants.

C'est de ces circonstances que profita un officier, indigne de ce nom, un capitaine, poltron et lâche devant la mort !...

Pour sauver sa peau, il tua d'abord d'un coup de pistolet un Moghrasnis, afin de s'emparer de son cheval; constatant ensuite que son sergent-major était blessé, il alla jusqu'à le fouiller pour lui dérober la caisse et s'enfuir avec à l'arrière, sans s'occuper de sa compagnie.

Rejoint et appréhendé quelques heures plus tard, il passa au Conseil de Guerre pour y répondre à la triple accusation de "meurtre, de vol sur la personne d'un mourant et de désertion en face de l'ennemi".

Mon départ pour l'Algérie ne me permit pas de savoir ce qu'il advint de lui, mais il est certain que le châtiment dut être impitoyable et exemplaire...

Comme ces incidents, *excessivement rares* à la Légion sont, avec raison, d'ailleurs, de ceux que l'on cache aux troupes, on ne nous renseigna pas sur l'issue d'un événement aussi déplorable qu'exceptionnel...

C'est précisément parce que les choses de ce

genre n'arrivent à peu près *jamais* que j'ai pris la peine de noter celle-ci.

Si elle fut trouvée renversante, c'est justement à cause du remarquable renom de l'armée française, et cette aventure, loin d'affecter le prestige de nos officiers, qui ont parfois des torts dans leur façon d'user de la discipline envers nous, démontre davantage que leur réputation n'en est pas moins intacte et qu'ils sont au combat, autant que leurs hommes, de *vrais braves* qui paient de leurs personnes et donnent à tous, à chaque occasion, l'exemple de la vaillance et du mépris des dangers.

Puis ce fut le départ pour Meknès, un voyage éreintant de quinze jours, coupé, deux fois la semaine, d'un jour de repos.

La neige, au début, couvrit la terre d'un léger manteau blanc, mais le soleil se chargea rapidement de l'en dépouiller.

Et pendant huit jours, sans arrêt, la pluie tomba comme un déluge, nous trempant jusqu'aux os, transformant le sol que nous foulions en une terre molle et boueuse sur laquelle il nous fallait coucher, après avoir avalé, avec dédain parfois, le continuel "singe en boîte" (conserve) qui constituait invariablement tous nos menus.

Il ne fallait pas songer au café et aux légumes, car le bois était trop traversé par la pluie pour nous permettre de faire du feu et de la cuisson.

Et ça tombait toujours, et si bien que nous nous levions le matin la moitié du corps enfoui dans la vase qui nous servait de matelas...

RENDUS A BOUT ET... A MEKNÈS

Malgré notre état pitoyable, il fallait marcher...

Et nous marchions !... nous encourageant les uns les autres, malgré la dysenterie qui nous affectait et nos pieds malades et saignants à force d'humidité.

Et nous marchions!... abrutis, maladifs, traînant avec langueur et accablement notre prostration nerveuse et notre dépérissement.

Parfois un Légionnaire épuisé tombait !... Nous le ramassions à deux et son équipement allait se disperser sur le dos de ceux qui pouvaient encore se tenir debout.

Réconforté par ces sympathiques attentions, le pauvre malheureux faisait d'héroïques efforts et reprenait sa place dans les rangs.

Et nous marchions!... soutenus heureusement par la vision prochaine de l'oasis entrevue, par l'espoir du réconfort, par les joies et les plaisirs

de Meknès, où nous allions boire, enfin, à la coupe de la liberté comme à celle du pinard, des sens et des plaisirs, pour y oublier, dans le tourbillon de joies méritées, l'infernale vie que nous subissions présentement.

Enfin, le 4 décembre 192..., après quinze jours de ce martyre, nous étions à Meknès, installés dans des baraques à "Driant", baptisées ainsi, je le suppose, du nom de leur inventeur.

Le bureau du Commandant et la compagnie de mitrailleuses prirent place au camp "Point Blanc" (appelé ensuite "Pou Blanc") et les trois autres compagnies à l'extrémité de la ville, au camp "Mezergue".

A moins d'un contre-ordre inattendu, nous étions fixés là pour l'hiver.

J'avais ma chambre dans le bureau même du Commandant, à peu près inactif, vu son départ imminent pour la France.

Un sous-officier allemand travaillait avec moi, ce qui n'est qu'une façon de parler, puisqu'il ne faisait absolument rien.

Je m'étais prudemment et entièrement accaparé la besogne, ce qui lui permettait de passer la majeure partie de son temps en liberté et d'en jouir, grâce à mon surcroît de travail et à la

fainéantise à laquelle je me trouvais à l'encourager.

En retour, je me fis remettre, par son entremise, une permission de nuit *permanente*. Je m'en servais consciencieusement, tous les soirs, après neuf heures, pour aller "bambocher" en ville...

LE SERGENT "COURT APRÈS" !

C'est au cours d'une de ces sorties, que je trouvai le moyen de m'égayer un soir, tout en amusant les autres, aux dépens d'un sergent qui digéra mal la plaisanterie mais permit à mes camarades et aux témoins de l'affaire de la trouver divertissante !

Ce soir-là, j'avais particulièrement soif et je sortis, après l'appel, afin de me "caler" quelques "bergers".

Je m'imbibais consciencieusement le tuyau de l'œsophage, quand j'apercus, par la porte restée entr'ouverte, la "patrouille" qui passait.

Elle était commandée par un sergent auquel j'avais fait attrapper récemment, par représaille, huit jours d'arrêt de rigueur dont il devait *se souvenir!*...

Il jeta dans le café un regard inquisiteur, me fixant avec insistance et répétant par trois fois le même manège.

Il ne pouvait faire davantage alors, car les patrouilles, à moins d'y être invitées par le propriétaire, n'ont pas le droit de pénétrer dans ces établissements, ce qui n'arrive, d'ailleurs, qu'en cas de rixe ou de bagarre.

Aussi, sous les ordres du sergent, la patrouille évoluait dans les environs attendant évidemment le moment propice pour m'appréhender.

Seulement, je m'en fichais un peu: j'avais ma "*perme !*"

—Tout de même son attitude finit par me vexer et je décidai subitement, à titre de leçon, de "rigoler" à ses dépens...

J'interpellai le proprio:

Eh ! patron, venez voir un peu... Comme tous les civils, vous devez être friand des farces militaires... Voulez-vous rire ?"

—Mais certainement.

—Dans ce cas, envoyez votre garçon surveiller la patrouille. Aussitôt qu'il la verra pointer au coin de la rue, qu'il vienne m'en prévenir sans délai. Pendant mon absence—car vous allez me voir partir !—installez au dehors une table et une chaise: j'en aurai besoin pour m'asseoir dès mon retour"...

J'avais à peine fini que le garçon me faisait signe.

Je sortis précipitamment, *simulant la peur.*

Et, soudain, à la vue du sergent qui s'avançait vers moi, je partis "au pas de course", en prenant une avance d'environ cent mètres (un peu plus de trois cents pieds).

Naturellement, ce que j'avais prévu arriva...

Le sergent en me voyant *fuir*, s'élança à ma poursuite avec ses hommes, en leur criant, "Eh ! la patrouille ! Attrapez-le !" Ce à quoi cette dernière, comme un chien bien dompté, s'empressa d'obéir.

Mais j'avais sur eux un avantage considérable: j'étais sans fusil, sans capote et sans équipement.

Je fis ainsi rapidement et sans ralentir d'une semelle, le tour de la ville et, grâce à une bonne condition physique, sans trop me fatiguer.

Le "marathon" dura tout de même au delà d'une heure et je revins au café, un peu essoufflé et sans rire, pour me laisser choir dans la chaise qui m'attendait, tout comme si jamais patrouille n'eût été vue dans ces parages...

Le patron s'amena en même temps que le sergent !

—Qu'est-ce qu'on vous sert, l'ami ? demanda le premier.

Ce fut le sergent qui répondit... à ma place !

—Laissez-faire, nous allons lui servir un séjour au cachot; ça vaudra mieux pour lui !"

—Comment, dites-vous, sergent? et pour quel motif s'il vous plaît?

—Il me semble que je n'ai pas d'explications à vous donner.

—A votre aise, mais j'en ai moi... Regardez *Ceci!* (C'était ma permission!)

—???

—Eh! bien, sergent, qu'est-ce que vous faites de cette explication?

Il resta muet de surprise et de dépit...

Les hommes de la patrouille, devant son air déconfit et malgré leur course inutile, en avaient tout leur raide pour ne pas lui rire au nez, ce dont ne se gênaient pas, par exemple, le maître de l'établissement et les témoins de la farce.

Pour mieux la lui faire *savourer*, j'ajoutai gracieusement, en guise d'excuse: "Pardonnez-moi, sergent, mais j'avais oublié de vous en avertir. Pour me tenir en bon état de souplesse et de vigueur physiques, je fais ainsi, tous les soirs, une course d'environ une heure... Si je m'étais douté de votre présence, je me serais fait un devoir de vous en prévenir!"

Il me quitta sans répondre et sous les regards moqueurs de toute l'assistance.

Le lendemain, l'incident fit rapidement le tour du camp et le sous-officier fut baptisé: "Le sergent Court-Après"!

Le surnom lui resta longtemps et fut loin de l'amuser comme nous.

Cette petite vengeance, après tout, n'était pas cruelle auprès de toutes les sanctions justes et injustes dont il m'avait si souvent gratifié, mais il n'avait pas assez d'esprit pour la considérer comme elle devait, c'est-à-dire une plaisanterie un peu agaçante et un modeste remboursement de toutes les choses autrement désagréables qu'il m'avait prodiguées et dont j'avais su, une fois seulement, lui faire remettre *la monnaie*.

J'avais aussi, pour m'assister dans mon bureau, un jeune secrétaire allemand, brave garçon que je n'oublierai pas de sitôt et qui fut le seul à s'ouvrir à la pitié dans mes jours de malheur, qui, hélas ! ne devaient pas tarder à arriver.

Ma position me permettait, en maintes occasions, de rendre des services à mes camarades, mais elle me permettait aussi—ce en quoi j'avais tort—d'exercer contre d'aucuns des vengeances que je devais payer fort cher.

Tous les comptes rendus de punitions, pour un grand nombre absurdes et injustifiées, m'étaient remis deux fois le jour au bureau du commandant.

Ils ne voyaient que rarement la date de leur

exécution, parce que je les déchirais et les envoyais rejoindre, dans la poubelle, les déchets de l'armée...

Ménacé d'enquête par des sous-officiers, je leur répondais sans violence mais sans renoncer à mes tactiques.

Toutes les semaines, je désignais un "sous-officier de semaine", dont le rôle consistait à faire l'appel chaque matin et chaque soir, à organiser les rassemblements et à me fournir, tous les avant-midi, un état détaillé de la conduite et du nombre des soldats.

C'est à ce moment que j'attendais mon homme, car l'état m'arrivait entaché d'erreurs et de "faussetés" !

Je m'en plaignais tout de suite au commandant qui, lassé de mes réclamations, infligeait au sous-officier quatre ou huit jours d'arrêt, suivant le cas.

C'était là un moyen sûr de me créer des *inimitiés solides* et j'allais le réaliser à mes dépens.

L'ATTIRANCE DU TONKIN...

Aucun événement important ne traversa cette période, si ce n'est une demande de volontaires pour le Tonkin.

Il existe, en effet, un bataillon de la Légion au

Tonkin et l'on m'avait affirmé que ceux qui réussissaient à en faire partie, étaient vraiment des "veinards".

Pour y être engagé, cependant, il faut avoir deux ans de Maroc et encore trois ans de service à faire.

Avec mes sept mois d'Algérie et mes deux ans de Maroc, je ne me trouvais pas dans les conditions voulues: il fallait me rengager pour au moins un an.

Il en est, il est vrai, qui rengagent pour cinq ans... Ceux-là, pour la plupart, jouent *le tout pour le tout*, touchent la prime du rengagement de cinq ans et partent avec le détachement... Mais combien, quand le navire qui les porte traverse le canal de Suez, brûlent la politesse à l'armée, en sautant par dessus bord et profitent du fait que les eaux y étant internationales, on ne peut pas tirer sur eux ?

La proportion en est, d'ailleurs, assez remarquable, puisqu'il y a eu parfois des détachements de cent hommes qui ne parvenaient à destination qu'avec la moitié de leur effectif!...

J'étais pourtant attiré vers ces régions lointaines dont les "anciens" m'avaient fait un bien riant tableau: "C'est la belle vie: une bonne paye (dix-huit piastres chinoises par quinzaine), un "boy" pour laver le linge et une "Coo"

(femme) pour dissiper l'ennui et charmer les loisirs!"

Et l'on avait fait miroiter si souvent à mes yeux ces brillantes perspectives que je m'étais laissé fasciner et que j'avais demandé à partir comme volontaire.

Mais au moment de signer mon rengagement, j'hésitai devant les instances d'un camarade qui me montra, lui, le *revers de la médaille:* l'abus du Choum Choum, les fièvres qui tuent leur homme en dix jours, les insolations fréquentes qui frappent à mort et les femmes, pour la grande majorité, gangrenées juqu'aux moëlles par les maladies vénériennes, etc., etc."

Ce portrait me fit changer d'idée et au lieu de partir pour le Tonkin, je prolongeai d'un an mon séjour au Maroc.

J'avais déjà fini mes deux ans réglementaires et je gardai, par le fait même, ma place de secrétaire au bureau.

SOUVENIRS ATTRISTANTS

Or, le système que j'avais adopté comme tel, s'il m'avait attiré quelques sympathies, avait, en revanche, fort indisposé les "gradés" qui m'avaient promis fermement qu'ils se souvien-

draient de moi et de ma "manière", surtout si jamais je retournais à leur compagnie...

Je n'aurais pas dû, évidemment, demeurer indifférent à de pareilles menaces et persister dans mon attitude hostile aux sous-officiers qui m'en voulaient et n'attendaient que l'occasion favorable de me le prouver.

Mais malgré tout, là comme ailleurs, le temps passe et NOËL arriva, terne, sombre et déprimant, plein des visions de mon pays, de souvenirs de famille et des veillées de *chez nous!*

J'avais les nerfs à fleur de peau et le "maudit cafard" m'embrassait de son étreinte, à me donner l'envie de crier mon dégoût et de vociférer ma douleur.

Le premier de l'An fut si débordant de lassitude et d'amertume, que je ne parvenais pas, malgré tous mes efforts, à dissiper mon chagrin, à secouer ma torpeur et à sortir de mon isolement.

Le moindre bruit, le moindre rire, le moindre chant m'horripilaient et je ne sentais de désir, comme dit un auteur, que pour entendre "gémir la solitude et pleurer le silence"!...

Et c'est près d'un *oued*, au pied d'un arbre, que je me retirais pour me livrer seul, mais tout entier, à mes poignantes et tristes rêveries.

Enfin janvier finit par s'écouler...

UN FAIT QUI PERMET DE...SUGGÉRER!

Un nouveau commandant venait remplacer l'ancien qui voulut avant son départ, nous faire ses adieux. Visiblement ému,—il avait de *vraies larmes* au bord des cils,—il nous serra la main à tous et nous fit cet aveu: "Adieu! Je pars... Je vous quitte avec un seul et profond regret: celui de n'avoir pu réussir à *comprendre le Légionnaire.*"

C'est, hélas! le cas de la majorité. Il leur faudrait d'abord, et nécessairement, l'aimer, pour pouvoir ensuite, et graduellement, s'en faire aimer.

Pour cela, il faudrait que les officiers vinssent à lui *volontairement*, avec bien plus de dispositions pour l'étudier et se l'attacher que d'énergie pour le bafouer et le rudoyer; avec de la patience pour chercher à le comprendre; de l'esprit d'observation, de la *psychologie* et du tact pour voir venir ses affaissements; avec de la bonne volonté et de la persistance pour aviser l'autorité de fournir à ces hommes, dont le cœur est sans cesse à jeun, des distractions et des divertissements nécessaires après les rudes combats qu'ils livrent et les énormes corvées qu'ils exécutent; avec le souci de les laisser vivre dans des conditions plus hygiéniques et dans des logements convenables, pro-

tégés au moins, contre les intempéries; avec la *charité*, enfin, de baraques où ils devraient jouir, d'un semblant de confort et du repos qu'ils ont, d'ailleurs, mille fois mérité.

Il faudrait aussi se préoccuper et se faire un *devoir* de surveiller les dépressions morales, de prévenir les sentiments de révolte, dès qu'ils transpirent, de réaliser la crise qui s'annonce aiguë et de reconnaître qu'à ce moment, c'est le plus souvent, c'est presque toujours *l'ivresse* qu'il faut, et que la tolérer, la permettre et même *la procurer*, est encore le remède souverain pour une situation qui ne doit à aucun prix se prolonger et que je reconnais irrémédiable, cependant...

L'officier, inconsciemment peut-être, ne comprend pas, lui qui reçoit des lettres, des nouvelles, des expressions de sentiments de ceux qui l'estiment ou qui *l'aiment*, des délicatesses et de gracieux envois, que le pauvre bougre qu'il commande est presque toujours sevré de la moindre sensation de *douceur* et qu'il agonise parfois, en face du néant de son existence et des troubles de son cœur...

Oui, il faudrait combler quelques-unes de ces lacunes, fournir au Légionnaire de la lecture, des façons d'exalter davantage sa fierté de se

battre, lui faire connaître la France *sous son vrai jour*, lui donner une tenue convenable, des aliments sains, propres et suffisants, ne pas le *flageller* sans arrêt et sans pitié d'innombrables et d'inutiles punitions, supprimer les horreurs comme le *tombeau*, remplacer certains genres de sanctions par d'autres sévères mais humaines, mettre des proportions entre la faute et la sanction, tenir sa bravoure en éveil, trouver certaines façons de l'en récompenser, le débarrasser, enfin, de ses perpétuelles guenilles, de son ridicule accoutrement et lui donner, surtout, ce à quoi il a droit: *un uniforme propre à la Légion*, la meilleure infanterie du monde, et l'armée qui, a dit un général qui l'a connue, "*ne sait peut-être pas toujours vaincre mieux que les autres, mais sait incomparablement mourir*"!

Le plus brave des soldats ne mérite-il pas, *à ce seul titre*, d'en avoir au moins davantage l'apparence et de marcher à la mort, comme il le fait si généreusement, avec une mise digne de son héroïsme et de son sacrifice envers la France ? ?

Il ne déborderait pas sans doute—vu son caractère—de reconnaissance et d'amitié pour son supérieur, mais il ressentirait quand même le bienfait de ce geste et constaterait que si le "civil" le dédaigne et l'ignore comme homme, l'armée et la nation pour laquelle il meurt, appré-

cient, du moins de cette façon, la noble mission d'agrandissement, de pacifisme et de conquête civilisatrice à laquelle il prend une si large part et dont les côtés grandioses sont si peu connus, parce qu'ils se passent dans un dévouement obscur et une admirable et tenace abnégation!...

Qu'une partie de ces suggestions pour la plupart faites auparavant par d'autres, finissent par être acceptées, je le crois.

Elles ne sont basées, quant à moi, sur aucun motif intéressé, étant donné que j'ai subi ma *détention* sans en crever et que je n'ai, ni de près ni de loin, la moindre velléité de la recommencer, même sous des conditions moins pénibles...

Mais je crois qu'on pourrait faire encore plus de prodiges avec cette incomparable unité, si l'on se préoccupait davantage d'améliorer son sort, sans se départir pour cela de la discipline *indispensable* et des sévérités *nécessaires*.

DÉMÊLÉS ET PERSÉCUTION

Le nouveau commandant était un gentilhomme plutôt tolérant et même animé, à certaines heures, d'esprit de famille.

Maladif, son état de santé le confinait presque tout le temps chez lui.

C'est au début de son établissement chez nous

que je reçus un jour, à mon bureau, la visite de l'adjudant Z. . . ., allemand d'origine et surnommé "Piff Ky" (l'homme à la pipe), parce qu'il fumait sans cesse et que sa bouffarde ne le quittait jamais.

Il était neuf heures et trente du soir.

Il vint à moi sans saluer—contrairement à la règle—et exigea, d'une façon cavalière, des renseignements sur la promotion des sous-officiers du bataillon. Je n'en avais aucun à lui donner et j'essayai de le lui faire comprendre, assez vertement, je l'avoue. Il eut beau supplier et tempêter, il n'obtint rien et se buta contre un mur.

Devant son insistance, je finis par me fâcher et lui donnai l'ordre de sortir: il ne broncha pas. Alors le prenant solidement par les épaules, malgré sa résistance, je le mis proprement et violemment à la porte, en lui disant que j'étais décidé à demeurer le maître dans le bureau lorsque le commandant n'y était pas et que je prendrais tous les moyens nécessaires à cette fin.

La porte refermée, je l'entendis me lancer à voix forte et avec colère, cette apostrophe: "Mon c. . .! tu ne perds rien pour attendre: je t'aurai un jour et les Guyanes aussi!"

Cette menace était grosse de dangers, quand on songe à ce que sont les Guyanes et aussi la rancune vengeresse d'un gradé. . .

Et pourtant je m'en moquai: je me croyais invulnérable au bureau.

Le 24 mars 192..., nous reçumes l'ordre de changer de domicile. C'était un vendredi et le départ était fixé au lundi suivant.

Notre objectif était Ito, où nous devions attendre d'autres renseignements.

Le dimanche venu, je songeai à prendre un peu de liberté et à passer en ville cette dernière journée.

Mon projet fut contrecarré par le sous-officier qui arriva juste au moment où je me préparais à quitter les lieux.

Sous le fallacieux prétexte d'avoir à préparer mes bagages, il m'ordonna de rester, ce à quoi je répondis: "Sergent, laissez-moi aller en ville: vous savez bien que je peux revenir assez tôt pour faire les malles". "Inutile d'insister, dit-il, je vous ai ordonné de rester et vous allez rester".

Sans répondre, j'allai m'asseoir sur mon lit.

Sitôt qu'il fut sorti, je bondis au dehors et courus vers la ville sans m'occuper de ses ordres.

De retour vers huit heures, comme "tout Légionnaire qui se respecte", j'étais on ne peut plus "pochard"!

Les envieux que j'avais comme employé de bureau crièrent au scandale, car le secrétaire du

commandant n'avait pas, comme eux, le droit de s'enivrer et d'arroser son mal.

Le sous-officier profita sans délai de mon état et se dirigea incontinent vers le bureau du commandant.

Il manœuvra de façon à me faire sortir du bureau, à faire constater "de visu" mon ivresse, à m'en faire châtier sévèrement, cherchant à relever ainsi son prestige vis-à-vis de son supérieur, tout en *m'abaissant* moi-même vis-à-vis de mon chef.

Aussi, en arrivant à Ito, sans autre forme de procès, je fus, par ordre du commandant, affecté à la C.M.1., la compagnie de l'adjudant Z...!

Je réalisai tout de suite qu'il ne m'avait pas précisément pardonné, car il m'infligea sur-le-champ, dès qu'il me vit, quatre jours de consigne pour ne pas l'avoir salué!

Dans la première journée seulement, il me "bombarda" si fort que je dus recevoir, de sa part, au moins *soixante jours de prison*, par tranches de quatre et huit jours!

Je ne commettais, en somme, que de légères peccadilles, comme celles de mes camarades, mais il avait amassé assez de fiel pour n'avoir d'yeux que pour moi et pour trouver, sinon inventer, d'innombrables motifs de sévir.

Je dus endurer cette persécution érigée en système, car j'étais impuissant, dans les circonstances, à pouvoir réagir contre elle et contre l'oppresseur lui-même.

LA RACLÉE!...

Un soir, pourtant, je le vis *seul* en dehors du poste: il prenait le frais.

Je sortis, marchai vers lui sans hésiter, l'abordai poliment et lui tins à peu près ce language: "Mon Adjudant, depuis mon arrivée à votre compagnie, je m'aperçois que vous êtes rempli pour moi *d'égards* tout particuliers"... Et changeant de ton: "Je vous prierais cependant de mettre un terme à cet excès de délicatesses un peu trop répétées, sinon, il pourrait peut-être vous en cuire".

Comme je le *menaçais*, il chercha à trouver un *témoin* autour de nous qui aurait pu m'entendre et me compromettre... Mais j'avais prévu cette éventualité et personne ne s'offrait à sa vue.

Pendant quelques jours il y eut une accalmie, puis il recommença. En face de mon silence, il devint plus injuste encore et je supportai, *un mois durant*, la persistance de cet odieux acharnement, sans comprendre, je l'avoue, une pareille patience de ma part.

Il m'accablait... C'était un déluge de remontrances vulgaires et sans motifs, devant mes camarades; une série de punitions stupides et injustifiables.

(Au Maroc la punition consiste à perdre la paye, la ration de vin et le café autant de jours qu'en comporte la sanction; dans les villes, elle consiste dans le séjour au cachot).

Mais à la fin, j'en eus plein le dos et me jurai qu'à la première occasion je réglerais sévèrement mes comptes avec lui.

Il est essentiel de noter ici que ce gradé était un *champion sans rival de la dive bouteille* et qu'aucun de ses semblables dans le bataillon ne s'enivrait aussi souvent et aussi bêtement que lui.

Ce défaut dominant—qu'il entretenait avec fidélité—était connu de tous et devait devenir, entre mes mains, une arme redoutable contre lui.

Un soir, je sortis du poste pour me procurer des cigarettes à la cantine, distante d'environ trois cents mètres, soit un peu plus de neuf cents pieds.

Le poste que nous occupions était une place "ouverte", c'est-à-dire que nous pouvions en sortir à toute heure du jour et de la nuit et que les sentinelles n'y faisaient point de garde.

Pour parvenir à la cantine, il me fallait suivre un petit sentier dans le bled, et je n'avais pas fait la moitié du trajet que je vis venir à moi... le *sympathique* adjudant!

—Tiens, bonsoir F..., dit-il, en me voyant.

—Bonsoir, mon Adjudant.

—Ça va?

—Pas beaucoup, mon Adjudant.

—Comment ça?

—Bien, voilà! Quand un homme a des *dettes*, ça ne peut guère aller, vous comprenez?

—Mon pauvre vieux! Tu sais s'il n'y a que ça, je veux bien t'aider... Je suis sévère en service, mais le meilleur garçon au monde en dehors.

—Je sais, je sais, mon Adjudant, mais, voyez-vous,les dettes que j'ai ne se remboursent *pas en argent*...

—Avec quoi, alors?

—Avec...ÇA!

Et en même temps que le mot, à toute vitesse, avant qu'aucune intervention ne fût possible, je lui avais administré un dur et magistral "uppercut"!

Il poussa un cri, trébucha et tomba.

Je me jetai alors sur lui, à genoux sur sa poitrine, et lui criai dans les oreilles: "C'est à toi, c.... que je dois quelque chose et le temps est venu de te payer"...

Et je lui labourais les flancs, frappant toujours plus fort, avec une sorte de rage qui m'exaspérait d'autant plus qu'il ne se défendait même pas.

Je le saisis ensuite à la gorge de la main gauche et l'accrochant par les cheveux de la droite, je lui frottai et martelai le visage et le crâne sur les pierres du sentier.

Comme il n'offrait aucune résistance, je finis par le lâcher: il ne donnait plus signe de vie!

Assouvi, je m'enfuis à ma chambre... pour me coucher tout de suite, sans songer aux cigarettes et aux conséquences de mon acte, tout comme si rien ne m'était arrivé.

Mais, le lendemain, je compris que je devais jouer *serré* et je m'y préparai sérieusement.

Je me rendis l'un des premiers au rassemblement. Tout à coup un éclat de rire fuse, suivi immédiatement de plusieurs autres et se communique, en un instant, à toute la compagnie, *moi compris!*

C'est l'Adjudant qui s'amène! Et dans quel état!...

La tête enveloppée d'un énorme bandeau tacheté de marques rougeâtres, sans cravate, la veste déboutonnée, la culotte non lacée, sans bandes molletières et les souliers ouverts à tous les vents!...

Il ne lui manquait rien pour être burlesque à souhait et seul l'oubli de s'être mis un bras en écharpe, l'empêchait d'avoir la pitoyable apparence d'un malheureux *mutilé!*

Mais ce que personne ne remarqua comme moi,—qui avais eu le *joyeux honneur* de l'endommager à ce point,—ce furent ses yeux enfiévrés par la rage et qui, fixés sur moi, me lançaient des éclairs significatifs et féroces!...

Il avançait vers moi et je réalisai combien je devais garder mon sang-froid. Il s'approcha même jusqu'à me *frôler* le visage et me dit, de façon à être entendu de tous, en pesant sur chaque mot et en martelant chaque syllabe: "Cette fois, mon cher, tu n'y é-chap-pe-ras pas: tu i-ras voir le Con-seil-de-Guer-re d'a-bord et les Guy-anes a-près!"

Je sentis passer, à travers ses lèvres, le souffle implacable de son âme vengeresse et je compris tout ce que cette mise en demeure avait de sinistre et d'alarmant.

Sitôt le rassemblement terminé, j'étais appelé chez le Capitaine et accusé par l'Adjudant de "voies de faits sur un supérieur".

—Qu'avez-vous à répondre à cela? me demanda le "Piston", après que l'Adjudant lui eut fait un récit à peu près exact de mon agression.

—Ce que j'ai à répondre, mon Capitaine, est assez long (je m'étais *méticuleusement* préparé) et exige que je vous demande la faveur de dix minutes de réflexion.

Elles me furent accordées.

Le Capitaine avait la réputation d'être un homme intègre et juste et d'éprouver pour les ivrognes avérés une profonde antipathie, et pour l'adjudant Z. . . ., en particulier, des appréhensions fondées sur ses abus de l'alcool que j'étais décidé à exploiter, coûte que coûte, contre lui.

L'impasse où je me trouvais ne me donnait pas le choix des moyens et je n'avais pas, en face de tant de dangers et d'un adversaire sans scrupule, à me servir de procédés loyaux qui ne m'auraient pas libéré.

Il fallait une teinte de système D à ma défense et je n'hésitai pas à l'appliquer pour sauver ma tête.

Les dix minutes écoulées, je me déclarai prêt à parler.

—J'écoute, mais soyez bref.

—Voilà, mon capitaine. Pendant notre séjour à Meknès, j'étais secrétaire au bataillon. Il m'est arrivé, un jour, dans l'exercice de mes fonctions, d'être obligé de mettre à la porte de mon bureau l'Adjudant Z. . ., ici présent. Profondément

blessé de ce qu'il considéra, à tort, comme un affront, il ne m'a jamais pardonné. Dans sa colère, il me jura même que je n'échapperais pas aux Guyanes et qu'il prendrait tous les moyens possibles pour m'y faire envoyer.

A mon arrivée dans sa compagnie, il me prit en grippe et me combla systématiquement de punitions et d'injustices. Il me cribla de châtiments, et si vous en consultez la liste, vous constaterez vous-même qu'ils viennent tous de lui, *sans en excepter un seul.*

Et puis (le moment était solennel !), s'il faut parler de *l'incident d'hier*, il est facile de présumer ce qui s'est passé...

Vous connaissez, ou du moins nous connaissons tous chez les Légionnaires, les habitudes de l'Adjudant, dont la principale est *l'ivrognerie.* Il a dû, hier, comme il le fait à peu près tous les jours, *se soûler* à la cantine et perdre, en revenant au camp, toute notion des lois de l'équilibre. Incapable de se tenir debout, il a dû buter et piquer une tête dans le ravin, entre le poste et la cantine. Protégé par son dieu Bacchus, il ne s'est fait que quelques éraflures à la tête et au visage.

Mais rancunier et fourbe, il a pensé alors à se servir de son aventure contre moi. Aussi

pour mieux jouer la comédie, pour tenter de vous inspirer de la sympathie sur son sort et de l'irritation contre moi, il a *inventé* le truc de se présenter devant vous, ce matin, dans une tenue délabrée, de nature à vous illusionner sur son état et à vous apitoyer sur le nombre de ses blessures"...

Comme on peut l'imaginer, l'Adjudant *sursauta* devant cette audacieuse version et entra dans une violente colère qui lui fit perdre son sang-froid. Dans un mouvement d'excitation pour se jeter sur moi, il eut la malchance de renverser la table du Capitaine dont l'indignation subite ne connut plus de bornes.

"Sortez Z !... Vous aurez huit jours d'arrêt... Et quand vous voudrez vous soûler, ne vous servez pas de vos chutes et de vos accidents pour formuler des accusations contre les autres !"

Il sortit, un peu plus penaud qu'il n'était entré et je ne pus m'empêcher de le suivre.

La porte fermée, je me payai la satisfaction de lui rire au visage.

"Quatre jours, F..., hurla-t-il! Vous gagnez la première manche, mais j'aurai les autres".

Cette prophétie ne se réalisa pas à son avantage car s'il eut la deuxième, je remportai plus tard la troisième, et haut la main.

TRAVAUX ET INDEMNITÉS ?...

Vers la fin d'avril 192..., nous avions quitté Ito pour nous arrêter à mi-chemin entre ce poste et Midelt, afin d'y exécuter, pendant un mois environ, à la place des civils arabes, certains travaux de piste.

Le gouvernement français avait alloué, pour cette entreprise, une somme de trois millions de francs et je me suis demandé dans le temps, sans pouvoir trouver une réponse: "Où et à quoi a-t-elle passé ?"

Nous n'avons, en effet, retiré alors aucune indemnité, pas même les méprisables cinquante centimes que le Génie militaire était supposé verser, pour chaque homme, à la caisse des compagnies.

Quand il nous arrivait, pendant le travail, de faire allusion à la modeste indemnité *qui ne venait jamais*, la réponse était invariablement autoritaire et sans franchise: "Taisez-vous et travaillez un peu plus fort. L'argent qu'on touche pour vous est versé à la caisse des compagnies pour améliorer l'ordinaire ! Et puis nous ne sommes pas allé vous chercher"... et autres explications "enfarinées" du même acabit.

J'ai malheureusement constaté dans les compagnies par lesquelles je suis passé, que nous

n'avons rien perçu de ce qui nous revenait de droit, car si nous l'avions obtenu, aucune plainte n'aurait été formulée et nous aurions tous été, sans exception, amplement satisfaits.

Quant aux trois millions, ils n'ont sûrement pas servi à payer la pierre que nous retirions des côtés de la route...

Mais à quoi et à qui alors ?

Pour le savoir, il aurait fallu le demander à ceux qui l'ont touché, reçu et peut-être... gardé, pour des raisons et des fins qu'ils ne tenaient pas à nous dévoiler.

Notre tâche terminée, nous partîmes pour Midelt, ne nous y arrêtant que pour nous ravitailler et continuer ensuite notre route vers le sud, dans la direction du Sahara. Nous allions construire un chemin destiné à relier Midelt à Colomb Béchar (dernier poste militaire avant d'atteindre le désert) et à raccourcir de cinquante à soixante kilomètres (31 à 37 milles) le trajet entre ces deux endroits.

C'était un moyen d'abréger les étapes, car sur l'ancienne piste, celle qui partait d'un poste de *Bataillonnaires*, à trois jours de Midelt pour se rendre à Gouramma, mesurait dans les quarante-cinq à quarante-huit kilomètres (28 à 30 milles) et sans pouvoir trouver, sur ce long parcours, la moindre goutte d'eau.

LES "BAT' D'AF"'

J'ai fait allusion aux "Bataillonnaires" et je crois qu'il est bon d'en dire un mot en passant.

La Maroc n'abrite pas seulement des bataillons de la Légion, mais aussi des "Bat' d'Af," (bataillons d'Afrique).

Ce sont des régiments français, où se mêlent, comme chez nous, peut-être en moindre proportion, des êtres déchus et des têtes de forbans mais qui sont eux aussi d'audacieux et héroïques soldats.

Le bataillon d'Afrique m'a semblé fait pour le jeune français qui, avant qu'ait sonné pour lui l'heure du service militaire, s'est permis de commettre, dans le civil, une lourde faute ou une bêtise sérieuse, punissable d'un châtiment sévère.

Au sortir de prison, au lieu d'être expédié dans un régiment régulier en France, le "mauvais sujet" est immédiatement envoyé dans les postes, en Afrique.

S'il n'a commis qu'une légère fredaine, il est réhabilité à son entrée en France, mais s'il s'est rendu coupable d'un méfait assez grave pour lui avoir mérité *l'interdiction de séjour* dans son pays, il doit, à tout prix, se distinguer dans un combat et y gagner la croix de guerre. Autre-

ment, son service fini, il devra se chercher asile ailleurs que dans sa patrie, où il n'a plus le droit d'entrer.

Le service militaire, à l'époque dont je parle, y était de dix-huit mois, mais combien "rallongé" parfois, puisque chaque huit jours de prison qu'un Bataillonnaire recevait était autant de jours à ajouter à son service. Et c'est ainsi qu'à Casablanca, il se trouvait un bataillonnaire (un "as", évidemment !) qui, entré dans une unité pour y faire ses dix-huit mois, n'avait pas encore, *après vingt-trois ans de service*, fini son engagement !...

LA COMPAGNIE DE DISCIPLINE !...

A la *Légion*, comme au *Bat d'Af'*, existe pour les "récalcitrants", une inflexible et brutale institution qui s'appelle "*La Compagnie de Discipline*". Je me ferais un reproche de n'en pas parler.

La Compagnie de Discipline—dans les deux unités—est réservée aux "mauvaises têtes", c'est-à-dire à ceux qui encourant de dures punitions et de rigoureux châtiments, au lieu de s'amender, de se calmer et de se résigner, au moins extérieurement, deviennent de plus en plus rebelles, insoumis, hostiles et réfractaires à toute idée de discipline.

La moyenne fixée est de trois punitions de soixante jours de prison, dans un laps de temps déterminé, dont je ne me rappelle plus malheureusement la durée. Mais j'ai su depuis, qu'aujourd'hui soixante jours suffisent, pourvu que le motif soit assez grave.

C'est après cela qu'a lieu une demande de comparution au Conseil de Discipline, qui commence par le capitaine de compagnie et se rend jusqu'au général.

Le commandant et le colonel, après étude du dossier, donnent leur avis auquel se rallie presque toujours le général.

Au Maroc, le Légionnaire peut attendre quatre, six et parfois huit mois avant d'être traduit devant un Conseil, tandis que dans les villes, comme Sidi-bel-Abbès, par exemple, le délai ne dépasse pas un mois.

Si le Légionnaire ou le Bataillonnaire est envoyé au Conseil, il arrive, dans la très grande majorité des cas, qu'il est condamné et remis entre les mains de la Gendarmerie qui le conduit à la 11ème compagnie, à Colomb-Béchar, s'il s'agit d'un Légionnaire, et dans des postes perdus du Bled, pour le Bataillonnaire.

Une fois rendu "au lieu de son supplice", le soldat puni n'est plus dans une armée, mais dans un... *enfer !*

Les *disciplinaires*, en effet, sont soumis au régime le plus implacable qu'on puisse imaginer.

Le moindre accroc à la discipline y est une faute grave et les sanctions, même pour des vétilles, s'amoncellent toutes plus animales les unes que les autres, puisqu'il s'agit, à tort ou à raison, ni plus ni moins que d'un *domptage !*

Huit jours de prison rapportent *trois mois* de prolongation de séjour dans la compagnie de discipline où le service est supposé durer neuf mois; mais il dépasse presque toujours cette durée, les condamnés y ramassant pour la plupart du "rabiot" (surplus).

Il y a, par exemple, une *bonne note* en faveur de cette compagnie: le disciplinaire y perçoit ce qui revient de droit à un militaire et tout ce que la France lui alloue est touché sans restriction. Aussi, jamais sous ce rapport, il ne s'y fait la moindre réclamation.

La journée d'un disciplinaire n'est guère compliquée, mais elle est excessivement rude.

Au lever, les hommes vont se laver, *au pas de course*, sans avoir le droit de parler; ils reviennent *au pas de course* encore, se rassemblent au *pas de course* et repartent pour leur travail, *toujours au pas de course:* bref, *tout se fait au pas de course!*

Les disciplinaires font des briques toute la journée: cinquante minutes de travail, dix minute d'arrêt.—Ils peuvent fumer à ce moment.

Ils ne retirent aucune somme d'argent, mais un crédit quotidien leur est ouvert à la cantine.

La soupe, matin et soir, se mange *debout*.

Les disciplinaires s'alignent sur un rang: les gamelles sont par terre derrière eux.

Un coup de sifflet retentit: ils exécutent un demi-tour à droite, prennent chacun leur gamelle, en avalent le contenu, la remettent à sa place sur le sol, puis se retournent dans leur position primitive.

Même exercice pour les légumes et la viande...

Ils ont deux demi-journées par semaine—le mercredi et le dimanche après-midi—pour laver leur linge qui doit être d'une blancheur immaculée.

Enfin, ils ne *sortent jamais* du quartier.

Ceux qui les commandent sont des types *choisis* avec soin, d'une trempe spécialement brutale, capables de toutes les rigueurs et pour lesquels l'existence d'un homme est une chose qui ne compte pas.

Ils ont, d'ailleurs,—ou ils le prennent,—le droit de vie et de mort sur tous et au moindre signe de rébellion, c'est une *balle* qui part et abat

l'homme... avant qu'il puisse faire le moindre mouvement.

C'est *le régime de la terreur* et celle que ces "gradés" inspire aux disciplinaires, déjà aigris par tant de choses est telle, qu'elle en fait, au lieu d'êtres plus droits, plus malléables et plus justes, des rampants, des cœurs pleins d'aversion, des fourbes et des hypocrites de la pire espèce, dont elle accroit, intérieurement et davantage, chez la grande majorité, les mauvais penchants et les plus bas instincts.

On aura une idée plus exacte du milieu et de la couleur du tableau, en apprenant qu'un vaste cimetière y a été érigé pour recevoir la dépouille de ceux qui y succombent à l'abus des privations, des mauvais traitements et des sanctions souvent meurtrières.

AUX PRISES AVEC L'AUTORITÉ!...

Nous venions donc d'arriver au pied d'une montagne, le "Foum Ksabel", pour y entreprendre, après la construction d'un mur protecteur autour du camp, les travaux d'une piste.

Nous étions à environ cent kilomètres (soixante et deux milles) de Midelt, où je ne m'attendais guère d'avoir, dès les premiers jours, maille à partir avec l'autorité.

En transportant, le lendemain de mon arrivée, une lourde pierre, j'eus la malchance de la laisser tomber sur mon pied. Comme elle pesait environ 25 livres, elle me broya douloureusement le gros orteil du pied gauche.

Ce n'était pas le moment... *de panser*, même dans ce cas, car avec les règles d'humanité qui existent à la Légion, il fallait continuer ma besogne en endurant des souffrances intolérables...

Ce soir-là, notre labeur terminé, comme cela se fait journellement, la compagnie fut rassemblée pour le rapport quotidien, qui comprend la lecture des punitions, celle des ordres et de tout ce qui concerne le fonctionnement effectif d'une compagnie, ainsi que la revue des effets militaires qui doivent être en bon état d'entretien et de propreté.

C'est aussi le moment, pour le capitaine, s'il a quelque chose de particulier à nous dire, de nous en donner communication.

Le rassemblement effectué pour *le rapport*, je me trouvais, dans l'alignement, le dernier de la première rangée.

Nous étions formés en carré et il ne manquait que la section des muletiers pour que la lecture commençât.

Il faut remarquer que le silence est de rigueur dans cette circonstance.

Enfin, les muletiers arrivèrent et se placèrent sur notre gauche de façon à fermer le carré.

Soit par inattention, soit par suite d'avoir mal entendu le commandement donné, l'un de ces derniers me passa sur le pied et m'écrasa, de tout son poids, mon orteil blessé.

Je bondis, en hurlant sous l'effet de la douleur et subitement furieux et énervé, j'abattis sur la face du muletier maladroit un prompt et vigoureux "direct": "Maudit imbécile, lui dis-je, es-tu donc trop bête pour regarder où tu marches?"

Il répondit de suite en *ripostant* et la lutte s'engagea...

Constatant que l'incident prenait une mauvaise tournure, l'adjudant, présent au combat, s'élança pour nous séparer, au moment où, furibond, je me préparais à rembourser, avec usure, mon antagoniste. Mais le "sous-off." qui arrivait dans l'ardeur de la bataille et l'aveuglement de la colère, devint lui-même—en s'interposant—*l'objectif* qui reçut dans l'œil le superbe "pruneau" que j'avais réservé à mon adversaire!

Deux ou trois Légionnaires, avides d'avancement, se présentèrent alors et me réduisirent à l'impuissance avant que j'eusse pu opérer un seul mouvement pour leur faire face.

Rapidement calmé et le rapport fini, je fus

présenté sans retard au lieutenant, (commandant par intérim), lequel était plutôt "bon diable" bien que sans faiblesse vis-à-vis de la discipline.

L'adjudant, présent, m'accusait de l'avoir frappé et prenait à témoin toute la compagnie, lorsque pourtant le magnifique *œil au beurre noir* dont je l'avais gratifié était déjà une preuve palpable et manifeste de ma manière *frappante* de m'entendre avec lui!

—Ainsi, dit le lieutenant, il est vrai que vous avez frappé l'Adjudant?

—Oui, mon lieutenant, mais je voudrais bien m'expliquer...

Je fis alors un récit sans exagération et véridique de ce qui s'était passé, pendant que mon accusateur frénétique et hors de lui-même, m'interrompait en m'accusant d'avoir agi, "avec intention" et demandait tout simplement que je fusse traduit devant un Conseil de Guerre!

Indigné de son inexorable attitude, je me jetai sur lui et l'empoignant solidement par le bras, lui criai: "Bougre de saligaud! Je connais vos desseins et vous ne serez satisfait que le jour où j'irai "me laver les pieds" aux Guyanes! Depuis trois mois, vous me persécutez avec une insistance préméditée et déloyale qui le prouve amplement!"

—Assez F,. . ., interrompit le lieutenant, vous méritez le Conseil de Guerre et je ne sais pas ce qui me retient de vous y envoyer. . .

—Mais, faites donc, nom d'un pétard!. . . Je saurai toujours me disculper et surtout me débarrasser de certains éléments infects qui corrompent cette compagnie!". . .

MISE AU TOMBEAU!. . .

Cette réplique était plus que suffisante pour me faire condamner au Conseil de Guerre, mais à mon grand étonnement, je fus mis en prévention de Discipline et reçus, quelques instants plus tard, l'ordre de "monter. . . *Le Tombeau!*"

Châtiment humiliant, stupide et vainement cruel, déshonorant pour son inventeur et que je me retiens de qualifier davantage.

Cette sanction barbare consiste à demeurer enfermé, dans un abri étroit à l'extrême, fait d'une seule toile de tente, de la hauteur d'une niche à chien et ouverte aux deux extrémités.

On ne peut y entrer qu'à quatre pattes, en rampant pour parvenir à l'intérieur, où il faut absolument demeurer "couché" et à peu près immobile.

Impossible de se retourner et de changer le moindrement de position; tout croulerait. . .

Le sol est humide, malsain, parfois détrempé, à moins que le tombeau ne soit installé, comme cela m'est arrivé, dans une vieille *soue* ou d'anciens lieux d'aisance!

C'est dans un pareil réduit et dans de telles conditions, que je devais, tous les soirs, après le travail, prendre le repos (?) dont j'avais besoin.

ON RÉCOLTE CE QUE L'ON SÈME...

Un nouveau capitaine arriva sur les entrefaites: un vrai "gradé", de l'espèce la plus brutale et digne des épithètes les plus savoureuses qu'un Légionnaire peut prononcer mais non écrire!

Ne me trouvant pas assez châtié, il me coupa les vivres de moitié, en supprimant, en outre, le café du matin. Le midi, il toléra que je prisse un peu de soupe et de viande—sans légumes, et le soir, enfin, il permit de la soupe et des légumes, mais en quantité insuffisante et mesquine, pour symboliser, sans doute, la *petitesse* de son âme...

Pour le travail, au contraire, *il s'ingénia* à me le rendre abondant et pénible, trouvant toujours, cependant, que je n'en faisais pas assez.

Le Tombeau, supplice indigne de gens civilisés et que les officiers supérieurs ne voient jamais lors de leurs inspections—parce qu'on le leur cache—dura tout le temps que je passai à cet endroit, soit *cinq mois seulement* d'une sanction *aussi bête qu'inhumaine* et qu'on abolirait encore plus volontiers que le *Bal*, si on en connaissait la barbarie et l'abus qu'on en fait!

Durant toute la période pendant laquelle je "montai le tombeau", aucune punition ne vint s'ajouter à ce châtiment.

C'était dans l'ordre: l'adjudant n'avait plus affaire à moi.

Le capitaine, pour sa part, continuait à entretenir avec moi des relations constamment tyranniques et ne démordait pas.

J'avais beau réclamer et crier que je me mourais de faim, il s'en moquait au superlatif et demeurait impassible. Il devait, heureusement, payer pour...

Dès son arrivée à la compagnie, ce *monsieur* s'était payé le luxe d'une belle tente, spacieuse et confortable, faite de "bâches militaires", ce dont personne ne se doutait, sauf un seul Légionnaire, un Espagnol, *forte tête*, ne craignant ni Dieu ni le diable.

Il eut un jour une discussion assez violente avec le capitaine au sujet de la nourriture.

Celui-ci, évidemment, l'envoya promener, non sans recevoir en échange, toutefois, des menaces dont la sincérité ne faisait aucun doute.

Cela valut à mon camarade de venir me rejoindre, sous le tombeau préventif de Conseil de Guerre, pour "menaces en paroles".

Il jura qu'elles deviendraient des *réalités*!

Les circonstances le servirent admirablement.

Le Général, commandant en chef des troupes du Maroc, nous arriva à l'improviste pour une inspection...

Il fallait voir le capitaine déployer un zèle hypocrite et tout améliorer partout *pour l'occasion.*

Il substitua des patates saines et de bons légumes aux produits secs et ratatinés habituels; il doubla les rations de café pour en augmenter la force et l'arome et fit des efforts inimaginables pour que les aliments fussent présentables, *ce jour-là!*

Il n'y voyait aucun désavantage pour lui, puisqu'il espérait de cette situation momentanément exemplaire, un relèvement de son prestige.

Le bon effet produit, rien ne lui serait plus facile que de se "rattraper" dans les huit jours suivants et de compenser, par sa parcimonie, le surcroît de dépenses occasionné par cette visite.

Le Général passait un peu partout, sans réaliser que le capitaine, suivant l'habitude de la plupart de ses pareils, manœuvrait pour le distraire et détourner surtout son attention des choses qu'on ne tient pas à montrer et de celles qu'on dérobe, comme le lieu où nous étions prisonniers, en ce moment, l'Espagnol et moi...

Un petit *scandale*, que le capitaine n'avait pas prévu, allait cependant éclater.

L'Espagnol *se souvenait* et il demanda à parler au Général, ce à quoi, naturellement, l'officier s'opposa et ne voulut rien savoir.

Mais voilà qu'au moment même où le Commandant en chef prenait place dans son auto pour nous quitter, un cri formidable et perçant, lancé à côté de moi, attira de suite son attention: "Mon Général! Mon Général!"

Interloqué, ce dernier se retourna et fit signe de lui amener l'homme qui l'avait ainsi interpellé.

"Mon Général, dit l'Espagnol, je suis injustement puni pour m'être plaint de l'alimentation. Nous sommes fort mal nourris et nous ne touchons jamais ce à quoi nous avons droit, et si je suis ici, c'est pour accuser, devant tous et devant vous, le capitaine d'être un... *voleur !*

Un coup de canon n'aurait pas produit plus d'effet...

—Mon ami, dit le Général, il te faut sur-le-champ prouver ce que tu avances; autrement, tu sais ce qui t'attend: il y a encore place pour toi aux travaux forcés."

—Je sais tout cela, mon Général, mais si vous voulez vous donner la peine de me suivre, je vais vous faire *toucher du doigt* la preuve irréfutable de mes accusations."

On vit partir le Général et le Légionnaire, celui-ci le précédant, pendant que le capitaine suivait, à une certaine distance, blême et silencieux...

Deux minutes après l'accusateur s'arrêtant devant la tente du capitaine, se retourna: "Voici, mon Général, la tente du capitaine. Comme vous pouvez le voir, elle est faite avec... *des bâches militaires* et *l'étampe* y est encore!

Le Général n'en revenait pas; le capitaine non plus !

Il avait d'ailleurs de réjouissantes perspectives: déchéance, renvoi de l'armée, avec la comparution préalable devant un Conseil de Guerre et peut-être, finalement, le déshonneur ! Il était vraiment récompensé de ses brutalités...

Le Général se tourna vers lui, et sans un seul commentaire, lui intima l'ordre d'entrer dans sa tente et d'y attendre ses instructions.

Une sentinelle fut placée à sa porte avec consigne de l'empêcher de sortir.

Et le Général, en partant, avertit l'Espagnol de lui faire un rapport complet de tout ce qu'il savait concernant la compagnie et de le faire signer par le *capitaine lui-même !*

Il fallait le lui faire parvenir le lendemain soir, sinon des sanctions terribles seraient prises contre celui ou ceux qui en empêcheraient l'envoi.

Inutile d'ajouter que le rapport fut rendu à l'heure fixée !. . .

Quant au capitaine, il demeura quelque temps avec nous, jusqu'à ce qu'il fût statué sur son sort que je ne pus connaître, car je quittai, peu après, le bataillon.

Il est certain, cependant, que la sentence prononcée dut être très lourde, proportionnée, du reste, à la preuve accumulée contre lui.

DES MAUX PROPICES AU CAFARD

Les travaux marchaient rapidement, malgré la chaleur suffocante et insupportable.

Dès le réveil, qui avait lieu à trois heures et demie du matin, sans rien avoir dans le ventre, il nous fallait piocher et pelleter tout l'avant-midi pour entrer au camp vers onze heures, avec une faim et des dents de loup.

Aucun travail n'était exigé l'après-midi: le soleil trop ardent nous aurait tués.

Nous étions, en outre, très affaiblis par la dysenterie qui exerçait sur nous ses ravages.

Une épidémie de mouches s'était abattue sur le camp et nous incommodait sérieusement.

La nuit nous amenait la visite des scorpions et des tarentules qui pénétraient dans les tentes et nous donnaient, malgré notre endurcissement, le "frisson de la mort"!

La piqûre de ces animaux—surtout celle de certaines espèces—est très venimeuse et parfois mortelle dans ces contrées. Celle de la tarentule peut, en certains cas, exterminer sa victime en moins d'une demi-heure.

Un jeune français, cordonnier de son métier, fit une nuit l'expérience de la tarentule, et quelques minutes après, ses souffrances aiguës lui faisaient déjà pousser des cris à fendre l'âme, déchirants et presque inhumains.

Immédiatement injecté de quatre piqûres de sérum antitétanique, il ne succomba pas, mais quinze jours plus tard nous pouvions voir tous les os du pied entièrement à nu, le poison lui ayant complètement rongé les chairs...

Bien d'autres étaient ainsi piqués et dirigés sur les hôpitaux où leur sort nous demeurait inconnu.

Les autorités finirent par constater que nous

avions fait notre part et nous firent remplacer par un bataillon de tirailleurs algériens.

On nous dirigea vers Midelt pour y constater qu'il était presque temps de s'occuper de notre accoutrement: nous étions pratiquement nus, en haillons, sans chaussures et presque... sans pantalons!

Pour ma part,—et je n'exagère rien,—je fus trois mois nu-pieds et je dus payer quinze francs une paire de jambières pour m'en faire des sandales.

Il n'y avait aucun remède à ce dénûment: les magasins d'approvisionnement étaient *vides, à ce que l'on nous disait...*

Bref, cette fois, c'était réellement un "bataillon de VA-NU-PIEDS" qui marchait sur la route !

Au moral, nous étions plus mal encore: moroses, taciturnes, songeurs, assommés, dégoûtés et trouvant tous le chemin interminable.

Les "gradés" étaient prudents, car ils sentaient "percer" le *Cafard* à travers toutes les difficultés qu'ils éprouvaient à faire exécuter un ordre.

A part de subir les mêmes maux, j'étais encore plus affecté que mes camarades, car Midelt, c'était *Le Conseil*,le jugement et, suivant la déci-

sion rendue, mon affectation à une autre compagnie ou mon départ pour... *La Discipline!*

L'incertitude m'écrasait et j'avais hâte, quel qu'il fût, de connaître mon destin.

Ma bonne conduite, depuis mon incartade, me valait à cette époque une certaine mesure de liberté et je fus étonné en arrivant à Midelt, de réintégrer le *tombeau*.

Nous dûmes camper, cette fois, en dehors du village, tant notre tenue était à la fois misérable et indécente.

CYNISME ET DÉRISION!...

Le lendemain eut lieu la "distribution des effets", farce honteuse et déshonnête présidée, en plus, par le fameux capitaine G...! Bien qu'il fût puni, nous l'avions encore parmi nous, où il exerçait, temporairement, ses fonctions d'officier.

On avait, la veille, ramassé toutes nos guenilles, effets déchirés et hors de service, pour les entasser dans un "marabout" (tente pour douze hommes).

Alignée sur un rang, la compagnie entière était là et chaque homme passait à son tour devant le magasin.

—Et toi, que te manque-t-il ?

—Une chemise, mon capitaine.

—Tiens! En voici trois vieilles: tu t'en feras une neuve avec!

—Au suivant. Et toi?

—Un pantalon, mon capitaine.

—Exhumant d'un tas de haillons et de vieilleries un pantalon percé dans le fond et aux genoux et en coupant en deux un autre fort endommagé, le capitaine présenta le tout au Légionnaire:

—Voilà! Tu en as amplement pour le *réparer!*

—Au suivant.

—Des *souliers*, mon capitaine.

Cette fois, le gradé était pris de court et il lui fallut en donner des neufs; mais il avait le droit d'être aussi bête que sot et il lui donna *huit jours avec!*

Et la malséante comédie se continua, grosse d'insultes, faisant couver la sourde colère des hommes et les "soûlant" en quelque sorte, à mesure qu'elle se prolongeait, d'une légitime et profonde indignation.

Un des Légionnaires demanda même des bandes molletières...

L'officier ne broncha pas et tailla dans un paquet de chiffons, dix-sept morceaux et les lui remit: "Je crois, dit-il, que tu en as suffisamment pour t'en faire une bonne paire; s'il te reste des morceaux, tu me les rapporteras!"

Inutile de tirer des conclusions: le lecteur est juge!...

J'obtins, évidemment ma part d'effets et de *justice.*

Ayant demandé un "bourgeron" (sorte de chemise que l'on porte à la place de la veste), je reçus huit *pains* (jours de prison) pour avoir réussi à user le mien en le portant continuellement pendant *quatorze mois!*

Après cette distribution "scandaleuse", digne en tous points de celui qui la faisait, l'esprit de révolte était à son paroxysme et le lendemain matin la majeure partie de la compagnie demandait *le rapport au commandant!*

Nous étions certainement 75 à 80, en ligne sur un rang, en face du bureau du capitaine, puisqu'il fallait passer par lui d'abord, car nous suivons toujours dans nos réclamations, pour atteindre le haut commandement, l'ordre hiérarchique.

Le capitaine sortit de sa tente et interpella de suite le sous-officier de semaine.

—Qu'est-ce qu'il y a, sergent?

—C'est pour le rapport au commandant, mon capitaine.

Le capitaine s'approcha et se mit à interroger les hommes...

—Que lui veux-tu, au commandant ?

—Réclamation, mon capitaine.

—Très bien.

—Et toi ?

—Réclamation, mon...

—Mais, qu'est-ce que c'est que ça ?

—Suivant... Que lui veux-tu au commandant ?

—Réclamation, mon capitaine !

—Ah! non, C'est un peu fort... Alors, vous conspirez!... C'est bien, je vois ce que c'est... Rentrez dans vos tentes: je vais régler tout ça!

Dix minutes plus tard la compagnie était de nouveau rassemblée et les hommes tous habillés *en neuf* des pieds à la tête!

Nous étions satisfaits.

Et le commandant donc! Il nous passa en revue le lendemain, en constatant que la C.M.1., était la compagnie la *mieux vêtue* du bataillon et qu'il était dans l'ordre d'enjoindre aux officiers des autres compagnies... d'en faire autant!

Mais le jour suivant, on nous retirait à peu près tout, sous le fallacieux prétexte que nous devions repartir, sans oublier toutefois, pour prévenir de nouvelles réclamations, de nous promettre des effets neufs dès notre arrivée à Khénifra.

DEVANT MES JUGES!...

Quant à moi, ce jour-là, j'avais tout ce qu'il me fallait pour me préoccuper: ma comparution devant *Le Conseil de Discipline!*

Sanglé dans mon meilleur uniforme, je partis, vers neuf heures du matin, pour le poste de la garnison, encadré—comme c'était de rigueur—par deux sentinelles, baïonnettes au canon.

J'arrivai bientôt en face d'une grande salle, dans laquelle, après quelques minutes d'attente, l'on me donna l'ordre d'entrer.

Sans autre préambule, l'officier (un capitaine de mon bataillon) me lut mon relevé de punitions, "en nombre suffisant, conclut-il, pour me conduire à la Discipline".

"Et maintenant, Légionnaire F..., ajouta-t-il, qu'avez-vous à dire pour votre défense? Parlez sans crainte: nous ne sommes pas ici pour vous condamner, mais pour *vous juger*".

A vrai dire, j'étais ému et je dus toussoter plusieurs fois avant de *m'aplomber* et de me décider à prendre la parole.

"Mon capitaine", commençai-je,... et je m'arrêtai, malgré moi, pour jeter un regard rapide sur les officiers qui allaient m'entendre.

La plupart avaient l'air distraits... Deux discutaient ensemble à voix basse, un autre lisait

et un quatrième prenait des notes, pendant que l'Officier-Rapporteur qui agissait à la fois pour l'accusateur et l'accusé, était le seul, avec le capitaine qui me contemplait, à me porter attention.

En un instant, il m'apparut alors que la rencontre serait moins orageuse que je l'avais cru et je me sentis rempli de courage et de confiance.

"Mon capitaine, repris-je, je reconnais volontiers qu'un grand nombre de mes punitions, surtout celles de mes débuts à la Légion, sont, en général, justes et méritées.

Quant à celles qui couvrent l'époque postérieure, voulez-vous, s'il vous plaît, consulter brièvement mon dossier... Vous y constaterez que toutes, sans exception aucune, sont portées *par le même homme!* Pourquoi ?"

—Pouvez-vous me le dire reprit l'officier, après avoir jeté un coup d'œil sur mon dossier.

—Certainement, mon capitaine.

Et je lui racontai, *le plus habilement possible*, ma première aventure avec l'adjudant Z..., comment je l'avais jeté à la porte de mon bureau et les menaces qu'il avait proférées à mon endroit.

Le récit complet et détaillé, *à mon avantage*, fut attentivement écouté.

Je n'avais pas à craindre l'adjudant ni ses con-

tradictions—il avait quitté récemment la compagnie—et j'avais la réconfortante assurance qu'on ne le ferait pas venir pour l'interroger.

Aussi je le "chargeai", sans trop d'exagération et... j'attendis la sentence.

—Bien... C'est tout ce que vous avez à dire ?

—Oui, mon Capitaine.

—C'est bien... Sortez! Nous allons délibérer.

Je me retirai pour me trouver, en sortant, nez à nez avec le butor de capitaine G...

En m'apercevant, il ne put s'empêcher de me laisser sentir son excès de bile: "J'espère de tout mon cœur qu'ils ne vous manqueront pas!"

Je haussai les épaules sans le regarder: ce n'était pas le moment de lui répondre.

Quelques instants plus tard, j'étais dans le bureau...

ACQUITTÉ!...

Le capitaine prit de suite la parole.

"Vous êtes *acquitté*, F... J'espère que vous vous souviendrez de la leçon. Allez! Vous êtes.. LIBRE!"

Je fus étonné, je l'avoue: le dénouement me paraissait trop simple.

J'étais trop ému pour songer à remercier et je sortis pour me frapper, sur le seuil, à *mon commandant de compagnie*!

Instinctivement, je résolus de me payer sa tête, bien qu'elle ne valût pas cher.

Je me composai une mine d'enterrement, un air abattu et un visage de condamné.

L'officier, en me voyant ainsi, se frottait déjà les mains en signe d'allégresse et de satisfaction.

—Ah! ah! Je crois que ça va mal, mais enfin, vous ne l'avez pas volé!... Allez! Rejoignez *votre tombeau!*

—Un instant, G..., dit le capitaine (président du conseil) qui avait entendu, F... ne fait *plus partie* de votre compagnie! Un ordre vient justement d'arriver, de la part du Commandant, qui le désigne incontinent comme secrétaire au bureau de Détails... Vous n'avez plus affaire à lui!

—Mais, voyons! C'est impossible; vous voulez rire?... Il est condamné, n'est-ce pas?

—Qui vous a dit qu'il était condamné? Il est acquitté à l'unanimité et sur l'ordre du Commandant"

Il fallait voir la face du capitaine: elle était cramoisie, congestionnée par la colère et le désappointement, au point de nous faire croire à une attaque d'apoplexie!

J'allai *en vitesse* chercher mon paquetage et courus, sans hésiter, prendre ma place au bureau de Détails.

J'étais libre et soulagé de cette dégoûtante compagnie...

En vérité, c'est ici que se terminent mes aventures à la Légion Étrangère.

J'en ai eu bien d'autres, mais elles ont trop de ressemblance entre elles pour être racontées.

J'y ai souffert, cependant, pendant des mois, *du paludisme intermittent*, fameuse fièvre provenant des marécages, des moustiques, du surmenage, de la mauvaise et insuffisante alimentation.

La maladie dura des mois: frissons terribles qui me faisaient trembler de tous mes membres suivis de chaleurs intenses qui me faisaient ruisseler de sueurs; violents troubles gastriques, maux de tête et autres malaises intolérables.

Mais il serait inutile et ennuyeux d'entrer dans les détails de cette maladie, fréquente à la Légion, à laquelle un bon nombre succombent et dont je me tirai grâce à une robuste et exceptionnelle constitution.

Quelques jours après mon acquittement, nous étions à Khénifra, où nous demeurâmes tout le mois de décembre pour nous rendre ensuite à Meknès.

J'avais fini mes trois ans de Maroc...

Vers le 15 janvier on nous dirigea sur Bel-Abbès, en passant par Oudjda où je fis une connaissance que je tiens à présenter.

LA PANTHÈRE!...

C'était *un animal humain*, ce "sous-off." rigide, violent, tortionnaire sans relâche et sans pitié.

C'était un *bourreau*, avide des tourments et des souffrances d'autrui et qui n'aimait, à vrai dire, que le spectacle fourni par les victimes de ses constantes cruautés et de ses indignes traitements.

A tous, il inspirait la crainte, la terreur et la haine.

D'origine corse, gonflé de prétention, de suffisance et de fatuité, il était sans cesse obsédé par la passion de la discipline qu'il poussait jusqu'à *la démence*.

Conscient de sa brutalité et tenant à démontrer à tous ce qu'il était et ce qu'il entendait demeurer, il s'était fait lui-même surnommer "La Panthère", afin de mieux inspirer la peur, ce en quoi il réussissait, même auprès des officiers.

C'était un vrai mâle, solide et bien bâti, mais

dont les traits trahissaient l'âme de brute sans entrailles et sans cœur.

Adjudant à Oudjda, *La Panthère* n'y conduisait qu'à coups de cravache et de tyrannies, laissant circuler sur son compte, sans doute parce qu'ils étaient vrais, une foule d'exploits atroces dont il se glorifiait.

La moindre vétille, la faute insignifiante, l'erreur même involontaire, suffisaient à la Panthère pour renfermer en prison de malheureux soldats qu'il se plaisait à malmener.

Il allait leur rendre visite, et bientôt les plaintes, les lamentations, les gémissements et les cris de douleur déchiraient l'air et le tympan des gens de l'extérieur...

C'était la Bête qui se *régalait* du supplice des prisonniers qu'elle gavait de coups et dont elle réprimait, à la pointe du pistolet, les sentiments de légitime révolte !

Le divertissement principal de ce gradé consistait à faire mettre ses victimes entièrement nues et à les arroser d'eau froide pendant une heure, après quoi il faisait inonder le cachot et les exposait ainsi, toute la nuit, à l'humidité malsaine et aux maladies mortelles.

Mais la justice d'en Haut veillait et lui réservait en échange de sa sauvagerie, le châtiment dont il était digne et la fin qu'il méritait.

Un soir qu'il se livrait à d'inhumaines sanctions contre ses hommes, deux Légionnaires arrivèrent au poste.

C'étaient, comme nous les appelons chez nous, des *débrouillards*, c'est-à-dire des durs à cuire que rien ou personne ne pouvaient intimider.

Rendus devant l'adjudant, ils lui firent le salut réglementaire et se préparèrent à franchir la porte.

—Une minute, les amis, leur dit-il, venez-ici un peu".

—Qu'est-ce qu'il y a? répliqua l'un d'eux, quand il fut tout près de lui.

—Ce qu'il y a ! Je vais vous le dire et vous le faire savoir une fois pour toutes... Vous ne me connaissez pas... Eh ! bien, je suis *La Panthère* et vous allez apprendre à me craindre comme les autres !"

L'homme rétorqua: "Alors, c'est vous... La Panthère? "Et avant qu'il fut possible de le prévoir, comme une massue, l'homme frappa l'adjudant sur la mâchoire d'un coup de poing formidable, capable d'assommer un bœuf!

Eh! bien, que pensez-vous... du *dompteur*, mon adjudant?", répliqua l'audacieux gaillard.

L'adjudant, on s'en doute, aurait bien voulu répondre d'une manière terrible et vengeresse, mais il était... *évanoui!*

La Panthère avait reçu sa première leçon...

Quelque temps plus tard, le brutal officier partit pour la France et débarqua à Marseille, où son frère lui fit un digne accueil.

"Sans cœur et renégat, lui dit-il, tu as fait mourir ta mère de douleur... Meurs à ton tour, et de ma main!" Et il lui flamba la cervelle!...

Le premier février, j'étais à Bel-Abbès, d'où je partis presque de suite pour être affecté à une compagnie de réserve (la 3ème compagnie du 1er Étranger), à Bossuet, petit village situé à 77 kilomètres (près de 48 milles) plus loin, où je demeurai dix-sept mois, remplissant les fonctions de muletier.

Je n'avais plus aucun rapport direct avec le service militaire et ma tâche se bornait à partir tôt le matin et à revenir tard le soir, tout en ayant soin de mes bêtes et attendant, au sein d'une vie monotone mais paisible, le grand et heureux jour de la *libération!*

C'est pendant cette période que l'un de nous trouva le moyen d'obtenir la sienne, *avant l'échéance*, et d'une façon telle qu'il vaut la peine d'en faire le récit.

UN... FOU !

"Ça mord ! Ça mord pas ! Ça va mordre !"

Il était Légionnaire, mais Légionnaire harassé, dégoûté de l'armée, abruti par sa misère, rassasié du commandement et si écœuré de ses pareils, de ses supérieurs et de la Légion sous toutes ses formes, qu'il en avait des nausées et se vendait sans cesse au diable !

Il jura d'en sortir *à tout prix* et il s'accrocha si désespéramment à cette idée, qu'il en devint... FOU !

Cette alternative choisie, il erra tous les jours comme une âme en peine et égarée autour des trous et des flaques d'eau avoisinant la cuisine.

Puis,... il trouva!

Armé d'une petite perche d'environ deux pieds, munie d'une ficelle à son extrémité et au bout de laquelle était attachée une épingle, il... *pêchait !*

Et tout le long du jour, patiemment, sans se lasser et préoccupé seulement de cela, il... *pêchait !*

"Ça mord! Ça mord pas! Ça va mordre!"... Voilà ce qu'il répétait continuellement devant ses camarades ébahis, des centaines de fois par jour.

On voulut l'interroger: vain effort. Impossible de lui tirer un mot de bon sens; c'était toujours la même phrase qui revenait et lui servait de réponse à tout.

On finit par s'émouvoir d'une telle stupidité et de cette folie soudaine et *persistante*, qui le laissaient indifférent à tout, sauf à l'appel de la sonnerie l'invitant à la soupe et au sommeil.

En dehors de ça, il ne connaissait qu'une chose: *pêcher!*

On tenta de le mettre au travail: peine perdue. Il ne voulait et ne songeait *qu'à pêcher:* "Ça mord! Ça mord pas! Ça va mordre!"

Les officiers se fâchèrent et l'accablèrent de punitions: rien n'y fit.

Il endura, à maintes reprises, des quatre et cinq jours de prison, *sans boire et sans manger*, qui le rendirent faible, malade, épuisé, mais ne lui enlevèrent aucunement son obsession: *pêcher!*

De guerre lasse, on le transporta à l'infirmerie où on le cribla de piqûres d'épingles; il demeura insensible, sauf à la... *pêche!*

Il *pêcha ainsi durant neuf mois*, et un beau jour devant son évidente imbécillité, il fut proposé au Conseil de Réforme, réformé numéro 2, c'est-à-dire sans pension.

Et peu après, l'on expédia vers son pays d'origine: l'Allemagne!...

Il y était à peine rendu, qu'il se souvint tout à coup du Colonel de 1er régiment Étranger et qu'il lui expédia, sans délai, une carte postale brève, mais fort... *éloquente.*

Elle ne contenait que ces mots, écrits d'une main ferme et très appliquée:

"*Ça a... mordu, mon Colonel!!!*"

UNE GRANDE FÊTE ANNUELLE

Camarone

Vers cette époque, j'assistai, pour la dernière fois, à notre grande fête annuelle dont je n'ai pas encore parlé: *Camarone.*

Elle mérite une mention particulière à bien des égards, mais surtout à celui d'être la seule occasion où l'autorité fait les choses en grand et paie elle-même toute la dépense!

Cet événement, fort joyeux, n'est jamais oublié et des démonstrations ont lieu, ce jour-là, dans tous les endroits où il existe des Légionnaires.

Camarone est un souvenir glorieux et une date mémorable; et c'est pour rappeler à tous les Légionnaires un beau fait d'armes de leurs devanciers, que cette fête est célébrée.

C'était le 30 avril 1863, au Mexique.

Soixante-deux Légionnaires, commandés par

trois officiers, furent attaqués au cours d'une reconnaissance.

Retranchés dans une ferme de Camarone, pendant dix heures, il résistèrent à *deux mille Mexicains*, leur tuant plus de deux cents hommes et en blessant une centaine.

Ils se battirent comme des lions et ne consentirent à se rendre qu'après une lutte acharnée et à la condition de garder leurs armes.

Les Mexicains furent alors stupéfaits de ne voir surgir des ruines que vingt hommes, emportant avec eux vingt-trois des leurs blessés et un seul officier survivant, à l'article de la mort.

Vingt sous-officiers et d'héroïques soldats gisaient sur le sol...

Combien d'actes de valeur de ce genre la Légion a-t-elle à son actif?...

Peu importe, entre tous, elle a choisi celui-là pour en faire la fête annuelle des Légionnaires.

En cette circonstance les "Déclassés" s'amusent, banquettent, se réjouissent et passent une journée mouvementée, au cours de laquelle se confondent l'ivresse du pinard et celle évocatrice des beaux gestes du passé...

Une tribune et une piste garnie de "vrais" obstacles se construisent; drapeaux et fanions flottent joyeusement dans l'air et sur le toit des baraques; tout est lavé, nettoyé, astiqué; bu-

reaux, casernes et cantines se parent même de verdure et de quelques fleurs.

Le réveil a lieu sur un appel du clairon, rempli, ce matin-là, d'une fantaisiste sonorité; l'air s'emplit de la musique des fifres et des trompettes et le "Tin, t'auras du boudin", se fait entendre de tous côtés.

Des clameurs résonnent dans la chambrée où ces "messieurs" (les Légionnaires) dégustent leur... chocolat et dévorent des beignets réellement appétissants.

Le nombre des cuisiniers est quadruplé, leur toilette reluisante et immaculée.

A huit heures, distribution libérale de saucisse, de pain, de jambon et de *vin blanc*, qui est plus apprécié que tout le reste pour stimuler l'enthousiasme et l'effervescence de la troupe.

La *Revue* se fait, superbe, magnifique, impeccable, brillante de précision, d'entrain et de perfection.

Puis, au milieu d'un religieux silence, l'adjudant s'avance solennel, en tenue irréprochable.

Il lit, à haute et vibrante voix, à la troupe intérieurement exaltée, le récit de Camerone qui soulève l'orgueil et l'intime fierté des Légionnaires, dont ces merveilleux combattants furent leurs semblables et dont aussi sans fausse vanité, ils se plaisent à se reconnaître les dignes successeurs.

Après un peu de repos, c'est au tour du capitaine.

Il fait aux hommes un petit discours, vraiment *senti*, fait de phrases courtes, simples, sans grands mots, sans éclat factice et sans affectation, mais compréhensibles pour tous et capables de leur aller droit au cœur.

Il y fait passer brièvement le nom de la Légion —la meilleure infanterie du monde!—celui des morts, les exploits valeureux de l'année et termine le tout par un cri sincère... et remuant où il met toute son âme: "*Vive la Légion!*"...

Puis vient l'heure de la soupe et des plats nombreux et variés bruyamment accueillis.

Mais ce sont surtout les seaux de "divin pinard", les flots abondants du vin généreux—la grande passion du Légionnaire—qui sont salués à leur arrivée, avec le plus de faveur, d'acclamations et de bravos reconnaissants.

A deux heures, ce sont les jeux, pendant lesquels la présence de quelques jolies femmes allument de secrètes et fugitives flammes...

La fête se continue durant la nuit, traversée par des mélodies russes et allemandes qui étranglent le cœur et dont j'ai déjà décrit l'invariable emprise.

Puis, pour dissiper cette émotion, des danses, des chants comme "Tin, t'auras du boudin", ou

bien "Pour les Belges y en a plus, parce qu'ils sont trop tireurs au c...", qui remportent toujours du succès.

A cela vient se mêler la musique des divers instruments préférés du Légionnaire et qui commence déjà à faire renaître en lui sa mélancolie naturelle.

Les heures de gaîté, en effet, ne durent guère à la Légion, et, la courte exubérance passée, l'homme redevient ...*lui-même*, victime toujours prête au réveil du Cafard qui ne dort jamais réellement au fond de son cœur...

Et les Légionnaires s'endorment alourdis par la mangeaille et le vin, pour recommencer le lendemain la vie dure qui les abrutit et la tâche qui les assomme.

Vers la libération

L'une et l'autre me devenaient moins lourdes, car j'allais être *libéré!*...

Après avoir goûté, absorbé et englouti pendant cinq ans les affres de cette vie et ses innombrables rigueurs, j'attendais avec impatience l'heure de la délivrance...

Je sus apprécier, d'abord, l'invitation de ceux qui, m'ayant appelé au bureau, me demandèrent si je voulais *rengager!*...

Il me fut impossible de ne pas répondre: "Non, mon lieutenant, je sors d'en prendre et suffisamment... Du pain noir dans le civil, j'aime encore mieux ça... Mais la Légion, *walou*... Y en a assez!"

Je ne songeais qu'à mon départ et les jours, les heures, les minutes même me paraissaient sempiternelles...

Comme il me tardait de secouer ce joug intolérable et de fuir ce genre de discipline dont le cercle de fer m'avait trop longtemps enserré!

RETOUR AU CANADA

Enfin, le *grand jour* arriva!

Appelé au magasin, le 20 mai 192..., j'y versai... tout mon dégoût d'abord et mon paquetage ensuite, à l'exception de ce que j'avais sur le dos!

Puis je partis pour Bel-Abbès, avant de me rendre à Marseille.

J'y passai huit jours à courir d'un bureau à l'autre pour obtenir mes papiers et répondre à des questions comme celles-ci: "Vous ne rengagez pas? Où voulez-vous vous retirer? Êtes-vous ici sous votre vrai nom? Si oui, avez-vous des papiers qui en attestent l'authenticité?", etc., etc.

Je fis ensuite, le sixième jour, la visite au "toubib" (médecin) et la perception, au magasin, en échange de ce qui me restait d'effets militaires, du fameux "Clemenceau", ainsi appelé pour des raisons que j'ignore totalement.

Cet accoutrement est, en tout cas, ce qu'il y a de plus ridicule.

Il consiste pour celui qui retourne dans le civil après ses cinq ans, et qui n'a pas les moyens de s'habiller à ses propres dépens, dans l'uniforme que l'armée consent à lui payer.

C'est un complet fait d'une étoffe épaisse et grossière, couleur gris-fer, avec un pantalon d'une longueur et d'une largeur démesurées; une veste, genre tunique, boutonnée jusqu'au col et munie, pour nous donner, sans doute, un petit air... ingénu, d'un collet large d'environ six pouces qui se rabat sur les épaules et dans le cou.

On ajoute à cela, le généreux octroi d'une paire de souliers... pas neufs, ornés de jolies "pièces" et ne portant pas, pour cause, *la garantie* d'être à l'épreuve de l'eau.

Ce n'est pas "dernier cri", mais comme "godillots", c'est superbe!

Le fourniment est complété par quelques objets plutôt... utiles: une chemise, un caleçon et une casquette.

Voilà la garde-robe du *libéré* et il n'éprouve vraiment pas le besoin d'acheter une valise pour le transporter!

Il l'a toute sur le dos et elle ne manque pas d'être souverainement grotesque.

Il faut ajouter que si le libérable a eu l'infortune d'être puni durant les derniers jours, on lui nettoie le crâne "à ras la peau", ce qui m'est arrivé d'ailleurs!

Enfin, le dernier jour, il va revoir le "colon"

qui ne pose, lui, qu'une seule question: "Aucune réclamation avant de partir ?"

Il y en aurait toujours... Mais à quoi bon ? L'important est de sortir... *de l'enfer !*

Et le tout se termine par les adieux aux camarades et à la caserne "Viénot".

Le départ est gai, et même davantage, puisqu'il est inondé d'alcool et fait contraste (et combien!) avec le jour de notre arrivée...

Malheureusement, pour ceux qui restent, l'effet est visible sur leurs visages et le "cafard" les étreint, ce dont nous cherchons à les consoler.

"T'en fais pas, mon vieux, ton tour viendra... Que veux-tu ? Arrivé après, il n'est que juste que tu partes après".

Une dernière poignée de mains, une dernière bouteille de vin ou de bière, et les "libérables", sur l'air de:" "T'en fais pas, mon p'tit gas, tu r'verras Paname", se mettent en route pour la gare.

Mais, alors les "Marchez au pas" et les "Fermez vos g..." ne sont plus de mise avec *les gens de la classe!*

Aussi le "gradé" qui nous commande, libérable comme nous, devient camarade, s'il a été plutôt bon diable dans le passé...

Mais s'il a été "vache", notre superbe indifférence et notre parfait mépris de ses ordres l'affectent et l'enragent infiniment plus qu'une "révolte ouverte", cas où il pourrait sévir, puisqu'il est encore militaire.

Le train nous débarque à Oran et la caserne ne nous intéresse plus: nous n'y pensons même pas.

Chacun bâtit des rêves et fait des promesses de vie rangée, de retour au rôle de bon citoyen et *tous*, surtout, se jurent mutuellement de ne jamais remettre les pieds à la Légion!...

Ces engagements, le dernier entre autres, sont rarement tenus, et la moitié de ces "résolus", au bout de six mois ou un an,—parfois davantage,—repiquent une tête dans la même armée!...

Le lendemain, nous prenons le bateau et chacun s'enivre si bien pour manifester la joie dont il déborde, que la traversée passe à peu près... inaperçue quand... il en a connaissance!

C'est dire que l'arrivée à Marseille est un peu tapageuse et exubérante!

Là finit le service même, car s'il reste encore quelque chose à faire, *la liberté est complète en tout* et il suffit de se rapporter le jour de la libération.

Je dus attendre assez longtemps pour avoir mes papiers, puisque libérable le 6 juin 192... je ne pus m'embarquer que le 23.

L'État, par décret ministériel, devait payer mon retour au Canada et j'usai de mes droits: j'avais été si longtemps sans en avoir!...

Je quittai Marseille pour Bordeaux en chemin de fer et là je pris place sur le vapeur "La Bourdonnais", en route pour Halifax, où je foulai, avec quelle émotion, le sol de ma patrie!

Vingt-quatre heures plus tard je revoyais *mon foyer et mes chers parents*!...

Inutile et impossible de décrire les sentiments qui m'animaient, la nature et la profondeur de ma joie et le nombre de fois que j'ai fait à ma famille et à des intimes le récit de mes aventures nombreuses, pénibles, inoubliables, que je t'ai racontées d'une façon bien incomplète, mais *entièrement véridique*.

Et je ne souhaite à personne, pas même à ceux auxquels j'aurais le plus de raisons d'en vouloir, de faire la même expérience et d'endurer la même flagellation!...

Je le dis franchement, car je me dois d'être sincère jusqu'au bout.

C'est le seul mérite de ma narration, mais j'y tiens avec tout l'entêtement d'un Légionnaire "qui se souvient"!

Ce qu'il m'en reste!

Et voilà . . . *mes cinq ans de Légion!* . . .

Que m'en reste-t-il ?

Surtout *l'impression d'un rêve*, tant il me paraît incroyable, même aujourd'hui, qu'on puisse y subir toutes ces humiliations et ces avanies, s'y révolter si fort, au début, et y avaler si froidement plus tard (en apparence surtout) d'incomparables châtiments et aussi, hélas! trop souvent, de réelles injustices.

L'impression d'un rêve, en effet, qu'on puisse y manger toute cette misère, la digérer même facilement, à force d'entraînement et de rigueurs continuelles, qu'on puisse y courir tant de dangers, y livrer tant de combats, contre les Arabes, contre les "gradés" et contre soi-même, en revenir indemne et . . . *possiblement* meilleur!

La Légion n'est, après tout, qu'une *école de réforme*—la plus dure qui soit au monde—et son succès, comme celui des autres écoles, est

fort relatif, quand il n'est pas nul ou pernicieux sur le "condamné".

En effet, de même qu'une large proportion de forçats reviennent à leurs vices dès leur sortie et au pénitencier peu après, la moitié des Légionnaires retournent à la Légion. . .

Ils sentent qu'ils ne sont pas ou ne peuvent pas changer, que leur passé demeure trop lourd, que leurs passions les guettent encore et qu'ils recommenceront, dès qu'ils y entreront, à troubler la société de leurs méfaits et de leurs crimes.

Aussi, à part quelques-uns, très rares, que la Légion pourrait peut-être bonifier, *elle n'améliore pas:* elle débarrasse simplement la société et n'a, qu'à d'extraordinaires exceptions, de bons résultats sur la réfection des caractères.

Elle purge le monde respectable—ou qui se fait passer pour l'être—de ses membres les plus dangereux, néfastes au bon ordre et à la sécurité; *et c'est à peu près tout.*

La société, elle, a du moins une consolation que je proclame hautement et de toutes mes forces: *le Légionnaire paie au centuple la dette qu'il a contractée envers elle !*

Quel souvenir nous laisse la Légion ?

Un souvenir *franchement mauvais*, car la mémoire qu'on en garde est cruelle et les réminis-

cences, à part celles des combats, lourdes, antipathiques et défavorables à un grand nombre de ceux qui y portent le titre de *gradés.*

A quoi bon le cacher, comme des auteurs intéressés l'ont fait, puisque c'est... *la vérité!*

Bien plus, on réalise, même avec le recul du temps, au sein d'une existence calme et "refaite", que ce n'est pas *la justice ni la vraie discipline* qui domptent là-bas le rebelle et l'insoumis, mais le *gourdin*, la matraque, la sanction inexorable et trop souvent... inhumaine !

Que les répressions parfois inouïes et qu'il faut avoir *souffertes* pour en donner une idée exacte, soient un *bien*, voilà ce qui est au moins... discutable et *aucunement prouvé*, puisque le cœur du Légionnaire reste toujours *insoumis* et qu'il garde, même plusieurs années après sa libération, une opinion particulière sur la façon dont d'aucuns brandissent le sceptre de leur autorité et une espèce de révolte contre les classes dirigeantes, qui le pousse parfois à des idées communistes dont il a grand'peine à se défaire, encore que le milieu où il vit et une certaine formation les combattent naturellement.

Le Légionnaire *se souvient*, c'est entendu, mais surtout de l'incessant tourment qu'on lui a imposé et des principaux tortionnaires qui l'ont accablé et auxquels, s'il ne garde pas rancune, il a,

du moins, voué un mépris qui ne le quittera probablement jamais et qui lui donne vis-à-vis des pouvoirs auxquels il obéira—sauf à l'égard de ses parents—une attitude qui se conforme mais qui manque de déférence et de respect intérieur.

Il faut admettre qu'il revient plus endurci au mal (il en a tant souffert !), plus aguerri, plus courageux et maître de lui.

Il a, en tout cas, l'empreinte de la Légion et le signe *dans la peau.*

S'il n'a pas de bons "souvenirs" d'en avoir été, s'il frissonne, de temps à autre, aux plus cruels qui lui remontent à la mémoire, s'il ne peut oublier ce qu'elle a eu d'injuste, il en a tant enduré, tant avalé, il s'est battu avec tant de bravoure contre la révolte intime, contre son dégoût et parfois ses haines, contre les Arabes et *contre tout*, qu'il en est fier, *très fier*, comme preuve de sa "*résistance*", comme gloire d'avoir connu cette incomparable unité *combattante*, et d'avoir été capable de supporter la plus terrible des existences et *la plus infernale des détentions*!

Et où qu'il aille, quoi qu'il dise, quoi qu'il fasse, il porte un sceau *indélébile* qui s'est imprimé jusqu'au tréfonds de l'être et qui fait de lui, qu'il le veuille ou non, pour *toute sa vie*, un. . . *Légionnaire!*

Conclusion

Ici se termine le récit du Légionnaire F . . .

Nous ne nous étions donné pour mission que de le transmettre au public, sans en altérer le fond, l'exactitude et surtout. . . la franchise.

Il a voulu, avant tout, montrer la Légion *telle qu'elle est*. . . , ce qui jusqu'ici n'a jamais été fait, sinon très légèrement et avec tant de réserves qu'elle en sortait. . . *défigurée.*

Nous espérons avoir réussi à raconter convenablement son histoire et à traduire fidèlement sa pensée.

C'était le but de ce volume; nous croyons sincèrement l'avoir atteint.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Pages

PRÉFACE 5

AVANT-PROPOS 13

Rêves d'avenir 17

En route pour l'Algérie 41

Soldat au Maroc 111

Vers la libération 291

Ce qu'il m'en reste! 299

Conclusion 301

Achevé d'imprimer par l'Imprimerie
Le "SOLEIL", Québec,
le 1er avril 1931